



Henry Seymer
Hanford.
DORSET.

Geo: Sher

G. 2

L'ACADEMIE MILITAIRE,

OU

LES HEROS SUBALTERNES.

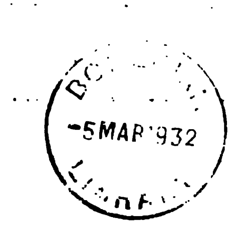
Par P*** Auteur ſüivant l'Armée.

PREMIERE PARTIE.

Sublato jure nocendi.



M. DCC. XLV.


-5MAR'932

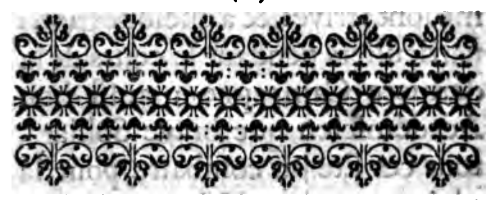
VIS-PREFACE.

UNE Préface eſt un ouvrage, & *j'ai bien d'autres chiens à étriller*, qu'à m'amuſer à barbouiller cinq à ſix pages qu'on ne prendra peut-être pas ſeulement la peine de lire ; paſſe pour ces Auteurs pacifiques qui n'ont rien de mieux à faire pour tuer le tems, qu'à brouiller du papier & ennuyer le Public ; mais moi qui travaille pour la gloire, & qui ne conte faire cet Été tout en prenant des Villes, que cinq à ſix volumes, je me garde-

rai bien de dire rien d'inutile ; c'eſt pourquoi j'entre tout de ſuite en matiere, pour enlever d'aſſaut, s'il ſe peut, la bienveillance & l'approbation de mes Lecteurs, ſans leur donner le tems de capituler avec moi.



LES



LES HEROS SUBALTERNES.

LIVRE PREMIER.

L'Honneur que j'ai d'être un des Membres de l'Académie Militaire, établie depuis peu en Flandre, en faveur des Heros Subalternes & dont on verra l'Origine, les Statuts & les progrés dans ces Mémoires, m'a déterminé à faire part au Public de quelques faits assez intéressans qui

Pichon mon oncle, mon tuteur & mon parain, si le Comte de *** ne lui eût fait l'honneur de le deshonorer dans ses *Confessions* en avouant confidemment au Public qu'il avoit coëffé cet honnête Marchand, en reconnoissance de ce qu'il avoit habillé son Régiment, c'est un entre mille dont il soit parlé dans l'histoire, & qui se soit fait un nom, encore quel nom !

Demeuré orphelin à l'âge de quinze ans, héritier d'un bien raisonnable, & doué des plus heureuses dispositions du monde pour le dépenser, je fis d'abord réflexion qu'avec un patrimoine si médiocre il m'étoit impossible de parvenir à quelque chose de grand ; les grands biens font souvent les grands hommes.

J'avois d'ailleurs entendu dire plusieurs fois à mon pere, homme

d'esprit & d'expérience, que pour l'ordinaire on ne faisoit fortune, que quand n'ayant rien à perdre, une heureuse témerité nous faisoit tout entreprendre.

Il étoit lui-même entré dans le commerce avec rien, je résolus donc de l'imiter de point en point, & de commencer ma fortune par dépenser le peu que j'avois.

J'éprouvai bien-tôt que si le bien se gagnoit aussi rapidement qu'il se dépensoit, dans peu je serois riche.

Je réussis avec assés de succès dans mon entreprise; c'est-à-dire que je me mis heureusement en peu de tems en état de commencer comme mon pere avoit fait.

Pour choisir un état avec plus de prudence, je résolus d'aller faire une retraite de huit à quinze jours, avec quelques louis qui me

reſtoient, chez une Actrice de l'Opéra Comique, nommée Cidaliſe avec qui j'avois commencé ma fortune ; ce fut là que j'appris à connoître les femmes ; excellente école ! La petite ingrate après l'entiere extinction de ma bourſe, ce qui ne fut pas long, me pria fort poliment de ſouffrir un ſucceſſeur ; il falut céder à la néceſſité.

Je me trouvai donc à l'âge de dix-neuf ans, plus libre que jamais, ſans argent, ſans maîtreſſe, ſans amis, ſans feu, ni lieu ; ainſi dégagé de toutes les vanités du monde, je jettai les yeux ſur les différentes conditions de la vie.

Incertain du parti que je devois prendre, je me rendis au Caffé des beaux eſprits, car je me piquois d'en avoir. Je ne ſçai quelle piéce on donnoit à la Comédie

Françoise; mais la ruë étoit si pleine de Carosses que ce ne fut pas sans peine, & sans bien jurer contre les Grands, que je gagnai chez Procope.

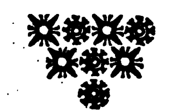
Ce fut là qu'après quelques réflexions générales, mon cœur se trouva partagé entre la gloire & la fortune, mon esprit incertain passa cent fois de l'une à l'autre, d'un côté je considerois la gloire d'un Auteur qui s'entend applaudir; mais d'un autre sa piéce finie, je le voyois, se glissant contre les murs, gagner à pied & sans escorte sa petite Chartreuse, tandis que la plûpart de ses Approbateurs avec tumulte & fracas, appellant à droite & à gauche, la Brie, Champagne, Poitevin, se faisoient enfin pompeusement traîner à un hôtel magnifique; ma foi tout bien examiné, j'aimois mieux être un sot consideré &

tiré à quatre chevaux, qu'un galant homme méprisé & trotant dans la bouë; j'envoïai la gloire au Diable, persuadé que je n'aurois pas un sol de crédit sur cette marchandise-là, pour laquelle on ne trouve tout au plus & avec bien de la peine que quelques steriles batemens de mains qui passé la porte de la Comédie ne sont plus d'aucun débit.

J'aurois assez aimé un équipage aussi brillant que la plûpart de ceux que je voyois devant la porte; mais j'aurois voulu qu'il n'y eût qu'à monter dedans, & il se trouvoit malheureusement un chemin prodigieux à faire, avant que d'arriver à l'état de ces heureux mortels, qui joüissent d'un revenu qui leur procure toutes les commodités & les douceurs de la vie, sans autre embaras que celui de le dépenser.

Ne voyant point de porte ouverte pour moi au Temple de la Fortune, c'eſt-à-dire, dépourvû de protections pour y parvenir, il falut bien prendre le généreux parti de mépriſer cette Déeſſe, & de lui préférer ſa Rivale.

Deux chemins conduiſent à la Gloire, les Belles-Lettres & la Guerre; j'avois aſſez bien fait mes études & je me ſentois du cœur, je pouvois choiſir, avec d'autant plus de raiſon, que ma fortune préſente étoit au niveau d'une bonne partie des Auteurs de ma connoiſſance, & de quantité de mes camarades qui avoient ſuivi le parti des Armes, la derniére Campagne.



CHAPITRE II.

Je prens un Etat.

J'Ai toûjours oüi dire, que rien n'étoit ſi difficile que le choix d'un état ; je l'éprouvai alors, un jeune homme flotte long-tems avant que de ſe décider ; d'un côté l'Opéra Comique, plus brillant que jamais, ſous ſon nouveau & ingénieux Directeur, m'ouvrit ſon Théâtre, je comptois encore ſur la protection de Cidaliſe, qui voulut bien me faire l'honneur de prendre un rôle pour m'encourager ; je me fis alors de la gloire une peinture toute charmante, & plaçant mon nom parmi les noms fameux, j'en appellois à la poſtérité de l'injuſtice de la fortune.

Me voilà donc Auteur, en moins de quinze jours ma Piéce fut faite, jouée, sifflée, & moi réduit à n'oser plus en présenter; à l'exemple de mes confréres j'attribuai mon mauvais succés à la cabale, consolation ordinaire des Poëtes malheureux; prévoïant que l'on ne voudroit plus rien jouer de ma façon, je jurai de ne plus composer, la prudence est mon appanage, j'ai connu peu de personnes qui sçachent prendre leur parti plus galament que moi.

Je résolus donc d'embrasser la profession des Armes, c'étoit-là ma vraye vocation, & l'état auquel le Ciel me destinoit.

On ne peut concevoir quel fut l'excés de ma joïe, lorsque j'aperçus un matin au coin des rues, l'Ordonnance du Roi pour la Milice de Paris; bien different de ces jeunes gens, qui élevés dans une

molle oisiveté trembloient à l'approche du jour qui devoit décider de leur sort, je le vis venir avec plaisir, & le regardois comme la fin de mes malheurs.

Ma situation étoit des plus favorable pour servir l'Etat, point de gros biens a laisser, ni de larmes de parens à essuyer, aussi riche à mon arrivée dans toutes les contrées du monde que je l'étois à Paris, je regardois tout l'Univers comme ma Patrie, prêt à marcher par tout où la Victoire conduiroit les Armées de mon Prince.

Qui croiroit qu'avec de si belles dispositions, je fus assez malheureux pour ne me pas trouver du nombre des élus, & que j'eus le chagrin de voir partir mes camarades les larmes aux yeux; tandis que j'en versois de dépit de ne pas les suivre.

Le mal n'étoit pas sans remède,

il me reſtoit mille autres voyes honnêtes pour ſatisfaire ma noble envie ; le Pont Saint Michel ne manquoit pas de reſſources, & *les Volontaires des Graſſins* m'offroient encore une retraite honorable, mais leur habillement de Pandoures me déplut, d'ailleurs j'étois bien aiſe de ſervir dans les vieux Corps.

Mon parti bien pris de partir au Printems prochain, je ne ſongeai plus qu'à paſſer agréablement le reſte de mon Hyver, grace à Madame la reſſource, je le finis le plus heureuſement du monde, comme je l'avois toujours ſouhaité.

Un ſoir aprés avoir ſoupé avec quelques amis de ma ſorte, tous honnêtes garçons par conſéquent, n'ayant rien de mieux à faire, nous nous amuſâmes à caſſer les lanternes ; le Guet qui ſurvint au bruit de

nos exploits, voulut y trouver à redire, j'ai du courage, je crois l'avoir déja dit; bien-tôt aux paroles succédérent les coups.

Mes camarades plus poltrons que moi disparurent, le combat fut encore opiniâtre, & la victoire long-tems incertaine; mais enfin forcé de céder aux plus forts je mis bas les armes, me voilà prisonnier de guerre, & après quelques mauvais traitemens de ces brutaux au-dessus desquels un grand coeur sçait se mettre aisément, je fus conduit au Fort-l'Evêque, où je trouvai de très-honnêtes gens.

Le lendemain un Sergent du Régiment de * * * * * vint me faire la cour à mon lever & m'offrir ses très-humbles services de la façon du monde la plus obligeante, voulant absolument, me dit-il, me tirer de prison dès

le jour même & m'emmener avec lui en qualité d'ami, voir toutes les curiosités de la Flandre sur un Cheval que le Roi défrayeroit, il ajoûta même avec politesse qu'il avoit un habit tout neuf & un chapeau à me faire présent avec quelques écus pour boire à la santé du bon Maître qui daigneroit prendre soin de mes plaisirs & de mon entretien.

La proposition étoit trop avantageuse, trop galante, & trop conforme à mon inclination pour la rejetter; je l'acceptai donc avec joie, & déclarai la guerre à tous nos Ennemis; je fis avec le Roy un traité d'alliance offensive & deffensive, par lequel je m'engageois à le servir pendant six années consécutives, moyennant sept sols par jour.

CHAPITRE III.

Mon départ pour l'Armée.

DÉs le lendemain je partis moi dixiéme, pour aller chercher le cheval qui m'attendoit en Flandre; j'avois oublié de mettre dans mon marché qu'on me l'enverroit à Paris; je n'avois pas compté faire la route à pied; mais ce sont-là des petits malheurs incapables de rebuter un grand homme, la gloire est une si belle chose qu'on ne peut trop l'acheter.

Ce fut à Lille que je rejoignis mes équipages le 15 Mars 1744, & où je commençai mes premieres armes, la vingt-cinquiéme année de mon âge, je suis bien aise

aiſe de déterminer cette époque à préſent que je m'en ſouviens, de crainte de l'oublier, lorſque parvenu à un poſte plus brillant pour prix de mes ſervices, je voudrai ſçavoir l'origine de ma nobleſſe, d'ailleurs c'eſt autant de peine épargnée pour les Hiſtoriens à venir, ambitieux de tranſmettre leur nom à la poſterité à la faveur du mien.

Faute de cette précaution, il y a je ne ſçai combien de gens qui occupent à préſent les premiers poſtes de la Finance, qui ignorent en quel tems ils étoient petits Commis à la Douane, & je connois pluſieurs Marquis qui ont entierement oublié, en quelle année leurs peres ont acheté les terres titrées & tombées en décret, dont ils étoient les Fermiers.

Comme je ne veux pas me

trouver dans cet embarras, & que d'ailleurs je veux ſçavoir préciſement en combien de tems un bon Soldat peut devenir Maréchal de France; je marque ici mon entrée au ſervice, dans l'eſpérance que la Gazette en marquera quelque jour ma ſortie.

Arrivé au Régiment, mon premier ſoin fut de me choiſir des amis, & d'entrer dans une chambrée de gens d'eſprit, nous prenons inſenſiblement les inclinations de ceux que nous fréquentons; la mauvaiſe compagnie entraîne ſouvent à bien des déſordres, j'eus le bonheur de tomber avec d'honnêtes garçons.

Nôtre petite Societé étoit compoſée de ſix perſonnes, ſçavoir un Picard, un Normand, un Breton, un Champenois, un Bourguignon & moi; comme chacun portoit le nom de ſa Province, je pris celui de Pariſien.

Un jour de réfléxions en réfléxions, en vuidant quelques pots de biére, nous vînmes à parler de la gloire, Picard qui ne manque pas d'esprit, & qui a fort bien étudié, comme on le verra dans la suite, nous peignit cette Déesse avec les couleurs les plus vives.

„ La gloire, nous dit-il, est „ une fiere Déesse qui marche „ toujours à nôtre tête, elle ca- „ resse tous nos Chefs, folâtre „ autour d'eux, fait une liste de „ leurs noms qu'elle confie à la „ Renommée pour les publier par „ tout l'Univers ; mais elle ne „ daigne pas jetter les yeux sur „ nous ; il semble que nous soyons „ indignes d'elle.

„ Cette orgueilleuse est d'au- „ tant plus injuste, que c'est à „ nos bras qu'elle doit tout ce „ qu'elle est, formée de nôtre „ sang au peril de nos vies, c'est

„ au milieu de nos Eſcadrons vic-
„ torieux, ſur les corps de nos
„ Ennemis vaincus qu'elle prend
„ naiſſance, & à peine l'ingrate
„ a-t-elle reçu le jour qu'elle s'é-
„ chape de nôtre ſein pour jamais,
„ & s'envole vers nos Chefs oc-
„ cupée de l'unique ſoin de les
„ immortaliſer; & de donner à
„ leur courage ce qui n'eſt ſou-
„ vent qu'un effet du nôtre.

„ Ce n'eſt pas que je pretende
„ ôter à nos Officiers l'honneur
„ qui leur eſt dû, je ſçai qu'on
„ les voit ſouvent prodiguer leur
„ vie, & marcher les premiers à
„ travers les périls où ils nous con-
„ duiſent; mais ſi la gloire eſt la
„ récompenſe de leur valeur,
„ pourquoi le même prix n'eſt-il
„ pas le fruit de la nôtre? nos jours
„ ne nous ſont-ils pas auſſi chers
„ que les leurs?

„ J'oſe même avancer que nous

„ avons plus de mérite qu'eux,
„ puisque le seul courage nous
„ fait souvent faire tout ce que
„ la valeur, la honte d'être des-
„ honorés, l'espoir d'obtenir un
„ poste brillant, & d'acquerir un
„ nom fameux leur fait exécuter;
„ ils ont dix motifs de prodiguer
„ leur vie contre nous un, & nous
„ la prodiguons comme eux.

„ Si un Soldat sçavoit qu'au sor-
„ tir d'une bataille, la moitié de
„ son sang versé donnera un nou-
„ veau lustre à sa famille, & lui
„ frayera à lui-même un chemin à
„ quelque poste brillant, que son
„ nom & la qualité de ses blessu-
„ res passeront jusques aux oreil-
„ les de son Roy, j'ose avancer
„ que chacun de nous seroit un
„ Heros, & souhaiteroit avoir
„ mille vies pour les prodiguer au
„ service de son Prince.

Toute la Chambrée aplaudit à

ce discours de Picard, & lui versant moi-même une rasade, je lui promis de lui faire part d'un projet qui tendoit à remedier aux abus qui s'étoient introduits dans le Service au sujet des Soldats qu'on livroit à la discrétion des misérables Sergens qui abusoient de leur autorité; Picard & toute l'Assemblée me pria de ne pas tarder plus long-tems à satisfaire leur curiosité, je m'expliquai en ces termes.

CHAPITRE IV.

Projet d'une Academie militaire:

„ LEs réflexions de nôtre ami
„ Picard sont très-sensées &
„ très-judicieuses, je souhaiterois
„ donc pour animer de plus en
„ plus le courage de nos braves

„ Camarades, qu'il y eut parmi
„ nous quelque bel Eſprit qui ſe
„ chargeât du ſoin de publier les
„ belles actions de nos Heros
„ ſubalternes dont les gazettes ne
„ parlent point, & généralement
„ tout ce qu'ils font de digne de
„ paſſer à la poſterité; qu'il citât
„ leur nom, leur ſurnom, leur
„ famille, le lieu de leur naiſſan-
„ ce, pour que s'ils ont des freres
„ ou des petits neveux ils puiſſent
„ parler de leurs parents faits
„ Sergens en telle & telle occa-
„ ſion, à cauſe de telle & telle
„ action, comme les Gentilhom-
„ mes citent avec plaiſir, com-
„ ment, quand, & pourquoi leurs
„ ancêtres ont reçû le bâton de
„ Marêchal de France.

Chacun convint que j'avois raiſon, & il fut décidé d'une voix unanime que nôtre Chambrée s'arrogeroit le titre d'*Academie*

Militaire, Picard & moi Parisien en fûmes déclarés les chefs, Bourguignon qui n'écrivoit pas mal, fut élû nôtre Sécretaire, Champagne fut chargé des affaires étrangeres, c'est-à-dire du soin d'entretenir un correspondant dans chacune des Armées, tant de Flandre, du Rhin, que d'Italie, pour nous instruire exactement de tout ce qui se passeroit de notre ressort sur toutes nos frontieres; pour le Normand & le Breton, qui étoient pourvûs de plus de courage que d'esprit, eurent la direction de notre ménage ambulant; de sorte que débarassés de tous soins domestiques à l'heure du repas, nous devions trouver la soupe sur la table, & toujours de l'eau fraîche.

Cet ordre ainsi établi à la Ville de Lille, nous jurâmes de le maintenir toute la Campagne, & de

ne point recevoir d'autres Academiciens, que quand la mort auroit dispofé de quelques-uns de nous.

Picard fe chargea d'écrire l'hiftoire de nôtre Academie, & le refultat de fes féances; j'efpere qu'on verra bien-tôt paroître cet Ouvrage. Pour moi, je fus élû Hiftorien des grands hommes de nôtre étoffe; & c'eft à ce titre que je commence par mon hiftoire.

Toutes ces mefures prifes, nous attendîmes avec impatience le commencement de la Campagne, nous fervant du tems qui nous reftoit pour établir nos correfpondances générales; ce fut avec un plaifir extrême que nous vîmes l'ardeur de tous nos Camarades répondre à nos intentions; nous en reçûmes tant de lettres de complimens, que nous faillîmes commencer par nous ruiner.

CHAPITRE V.

Premiére Assemblée de l'Academie.

LE Siege de Menin fut poussé avec tant de vigueur que ce ne fut que le lendemain de la prise de cette Ville que nous pûmes pour la premiere fois convoquer une assemblée générale.

L'éloquent Picard ouvrit la Séance par un discours des plus patétiqués, dans lequel, après nous avoir élevés au-dessus des illustres nombres des plus celebres Academies du Royaume, il parla en ces termes:

„ Chers amis qui fûtes temoins,
„ comme moi, de la joïe de tou-
„ tes nos troupes à l'arrivée du
„ Roy au Camp de Cisoing, qu'il

„ me ſoit permis de vous la retra-
„ cer en cet heureux jour ; vous
„ le ſçavez, notre allegreſſe reſ-
„ ſembloit ſi fort aux fêtes d'une
„ Armée victorieuſe qu'il n'y eut
„ pas un Soldat qui ne fût per-
„ ſuadé que ce jeune Heros con-
„ duiſoit la victoire avec lui ; la
„ valeur & l'intrepidité peintes
„ dans ſes yeux & ſur ſon auguſte
„ front, ſe reflechiſſoient ſur
„ nous ; ſemblables à ces raïons qui
„ partis du Soleil, vont commu-
„ niquer à de ſimples verres la
„ force de réduire en cendre tout
„ ce qu'on leur preſente.

„ L'Armée étoit un grand corps
„ à qui le Ciel faiſoit preſent d'u-
„ ne ame pour la mouvoir, & la
„ diriger dans ſes differentes ope-
„ rations.

„ Avec quelle ardeur ne mar-
„ châmes-nous pas à Menin, ſous
„ de ſi heureux auſpices ; cette

„ Ville pouvoit-elle esperer de te-
„ nir long-tems contre une Armée
„ nombreuse commandée par un
„ grand Roy ; le huitiéme jour le
„ Drapeau blanc fut arboré , & le
„ Baron d'Echten forcé de nous
„ ceder la place ; ce Siege ne nous
„ coute que trois Officiers, des-
„ quels je ne dois pas parler pour
„ suivre nos statuts, & environ
„ soixante Soldats , dont quel-
„ ques-uns ont mérité d'avoir part
„ à mes éloges.

Ici Picard fit les oraisons funebres d'une douzaine de nos Camarades qui ont eu la gloire de mourir les armes à la main ; mais comme cela regarde l'histoire générale des Heros subalternes, objet de notre institution , je ne toucherai pas ici cette corde.

La harangue finie on fit lecture des lettres de nos correspondans , nous notâmes celles dont



on pouvoit faire usage ; & nos Academiciens se retirerent.

CHAPITRE VI.

Vie de l'Illustre Picard d'Amiens.

ETant demeuré seul sous nôtre tante, il me vint en fantaisie d'écrire la vie de nôtre Orateur, qu'il m'avoit raconté lui-même depuis peu ; comme Picard est sans contredit le plus respectable & le plus habile d'entre-nous, & d'ailleurs le meilleur de mes amis, je veux le faire connoître ; car il est bon que le public sçache, que quoique simples Soldats, nous ne sommes pas de ces manans ramassés dans les ruës, ou tirés des Campagnes, qui n'ont ni cœur ni honneur, ni éducation ; nous sommes tous fils de bons Bourgeois,

& à un peu de libertinage près, nous en valons bien d'autres; comme on le verra dans la ſuite.

Picard naquit à Amiens le 15. Decembre 1716. il n'eut pas plûtôt acquis l'âge de douze ans que Monſieur ſon pere Procureur de Profeſſion, en fit preſent à l'Egliſe, perſuadé que cette bonne Mere en prendroit ſoin; les Procureurs ne ſont pas ſots, leur ame intéreſſée ſe manifeſte juſques dans les preſens qu'ils font.

A peine Picard étoit tonſuré, qu'il fut pourvû d'une Bourſe au College de ..... à Paris, nôtre jeune Proſélite quitta ſa patrie ſans regret; la Famille du jeune homme qui cherchoit à s'en défaire avoit eu ſoin de moderer ſes plaiſirs pour ne les lui pas faire trop regretter, cette politique eſt aſſez celle des mauvais parens; nôtre ami étoit encore d'un âge

où les passions endormies laissent croire que l'on n'en a point ; l'amour de l'étude étoit son seul penchant, car dès-lors il menaçoit d'être un grand génie ; il surpassa bien-tôt un tas de Pédans Grecs & Latins ; arrivé enfin en Philosophie, il soutint des Theses avec honneur.

Picard étoit sur le point de retourner à Amiens pour y entrer au Séminaire ; heureuses dispositions pour être un jour Dragon ; quand sa blanchisseuse de rabat, qui étoit une bonne veuve d'un âge mûr, vint à tomber malade ; cette maladie-là ne fut pas si malheureuse.

Une de ses niéces jeune & gentille, nommée Manon, qu'elle avoit grand soin de ne jamais envoyer dans les Colleges, fut obligée un Samedi d'aller à * * * ; ce fut son premier voyage, il est

remarquable ; elle se trouva en un moment environnée de tous les Prestolets à qui sa tante avoit affaire, toutes les graces de cette belle passerent en revûe, chacun en dit son avis.

Picard qui la regardoit du coin de l'œil en fut émû, & ne vit pas Manon indifferemment, sa pauvre Philosophie l'abandonna, elle nous quitte souvent à moins ; bien-tôt il se degoûta de son état : la vûë d'une jeune fille aimable est la pierre de touche d'une bonne vocation, c'est par-là que nos parens devroient nous éprouver ; le cœur de Picard, jaloux de n'avoir pas été consulté dans une affaire si serieuse, lui joüoit sans doute ce tour ; il lui fit sentir qu'on ne s'engageoit pas inpunément sans son aveu ; nôtre Amiennois eut cependant encore la force d'envoyer fierement Manon au diable.

Le Diable ne reçoit pas toûjours ce qu'on lui donne, la belle revint le Samedi suivant; ses cheveux noirs qu'elle ne poudroit jamais par décence, relevoient la blancheur de son teint, & son corps qu'elle enfermoit modestement dans une ceinture, laissoit voir en dépit d'elle une taille des plus mignonnes, couronnée par une gorge naissante, qui renvoyoit de tems en tems un mouchoir de mousseline, à travers lequel l'œil s'alloit perdre avec plaisir insensiblement dans le plus gentil corsage du monde.

A cette vûë, Picard sentit évanoüir toutes ses belles résolutions, une jolie personne lui parut préferable à toutes les Sciences ensemble. Qu'est-ce après tout que des livres muets pour tenir contre une femme aimable.

La belle continuoit de venir

régulierement tous les Samedis au College, les yeux baissés & d'un air d'innocence; belle Manon, lui dit un jour Picard, qui se trouva seul avec elle chez le Portier, bien-tôt nous vous verrons plus librement, je vais cesser d'être Abbé: Quoi, Monsieur, lui répondit cette fille, le regardant modestement, le petit colet vous va cependant fort bien! mais que la volonté du Seigneur soit faite; l'habit comme l'on dit ne fait pas le Moine.

Vous avez raison, reprit Picard, mon cœur ne va pas à l'habit que je porte, je vous aime, par exemple, tout Abbé que je suis encore: Ah! Monsieur, reprit Manon en souriant, tous vos Messieurs m'en disent autant; mais je n'ai garde de les écouter, on dit vraîment que vous êtes plus dangereux que les gens du

monde, je le croirois bien, c'est ce qui fait que quand je vais porter de l'ouvrage à des Abbés, je n'y reste pas long-tems ; ainsi dépêchez, s'il vous plaît, de me renvoyer.

Tout amoureux que fut Picard, il laissa partir cette belle pouponne, par respect pour le caractere qu'il devoit bien-tôt quitter, cela ne tarda pas ; le cœur est impérieux, quand il commande il veut être obéi promprement ; deux jours après nouvelle décoration.

CHAPITRE VII.

A bas le petit colet.

LA vieille tante mourut sur ces entrefaites ; le tems étoit peu propre à parler de galanterie à la niéce ; Picard lâché dans

Paris y dépensa en peu de tems le peu d'argent qu'il avoit, & la disette lui laissa le loisir de faire de serieuses reflexions sur son nouvel état dans lequel il ne devoit attendre aucun secours de sa famille; desesperé, ne sçachant de quel côté donner de la tête, n'étant pas même assez riche pour épouser Manon, il commença à sentir qu'il avoit fait une sottise. L'amour est une belle chose, mais encore faut-il vivre; de quelques ressources que soient dans un petit ménage les graces d'une jolie femme, il est des gens qui ne sont pas bien aise de fonder leur cuisine sur un semblable revenu, quelque assuré qu'il soit de nos jours.

D'abord pour sonder le gué, & sçavoir l'air du bureau, nôtre nouveau Cavalier fut prier Manon de lui vendre deux surplis

fort propres ; la vieille tante avoit laissé à sa chere petite niéce pour tout héritage une chambre garnie, & la pratique d'une vingtaine d'Abbés ; excellent patrimoine pour une jeune fille de quinze ans, on se doute bien que les pratiques se multiplierent de jour en jour.

La belle affligée ne reconnut pas d'abord nôtre ami ; mais après un moment de réflexion : Ah ! c'est vous Monsieur, lui dit-elle, vraîment je ne vous remettois pas avec ce chapeau bordé & cette épée, depuis que je ne vous ai vû il m'est arrivé bien de malheurs ; mais donnez-vous la peine de vous asseoir : Hélas ! ma pauvre Tante est morte, c'étoit une si bonne femme.

On s'assit ; on fait son éloge d'une part, son oraison funébre & son épitaphe de l'autre, enfin

de la Tante on paſſe à la Niéce, on commence par la plaindre, c'eſt l'uſage, & de propos en propos, on lui fait entendre qu'il faut qu'elle ſe marie pour empêcher le monde de parler.

A ce doux langage Manon ſourit, c'eſt ſouvent plus que rire, & demande qui voudroit d'elle à ſon âge; parbleu moi-même, reprit Picard, je m'eſtimerois trop heureux de vous poſſeder; la converſation s'anima de part & d'autre, Picard conte ſes malheurs, la dureté de ſes parens, on le plaint beaucoup, & on s'intéreſſe pour lui; favorable augure!

Comme la nuit commençoit à tomber, & Manon à s'attendrir ſur le ſort de cet infortuné jeune homme; Picard ayant remarqué deux lits, dit en ſoupirant qu'il n'avoit ni gîte ni de quoi en avoir.

La timide héritiere qui depuis la mort de sa Tante, trop craintive pour demeurer seule la nuit dans son appartement, avoit prié une de ses amies de venir coucher avec elle, dit à Picard, touchée de compassion, qu'elle lui offriroit bien le lit du cabinet, mais que sa Tante y étant morte depuis peu, elle craignoit qu'il ne l'acceptât; l'innocence est souvent plus hardie que le crime.

Nôtre confrere n'est pas de ces esprits foibles qui craignent les morts; l'espérance de coucher avec une jolie vivante lui fit accepter avec plaisir le lit de la défunte, sa joye fut cependant mélangée de quelqu'amertume, lorsqu'il apprit que Manon ne coucheroit pas seule.

Ils souperent tête à tête, neuf, dix, onze heures sonnerent, & personne ne vint; on entendit

fermer la porte de la ruë, à la grande satisfaction du nouvel hôte; la belle commença à trembler & se repentit d'avoir poussé la politesse si loin, mais il n'étoit plus tems; la prudence ne nous vient jamais que quand on n'a plus besoin d'elle.

Manon perdant l'espérance d'avoir son amie, regarda Piccard d'un air embarassé: Monsieur, lui dit-elle, je n'avois pas compté être seule; que dira-t-on de moi si l'on sçait que vous avez couché ici? Au moins parlez bas, je serois perdue, & sur-tout soyez sage, je vous en prie. Qu'un homme ne promet-il pas? mais *promettre est un, & tenir est un autre.*

CHAPITRE VIII.

Les Revenans.

ENfin en parlant de choſes & d'autres, on parla de ſe coucher, & Picard fit tomber adroitement la converſation ſur la défunte pour intimider la niéce; dont il connoiſſoit le foible; en effet il la vit bien-tôt trembler, & regarder de tous côtés d'un œil égaré ſi elle ne voyoit point quelque phantôme; nôtre Grivois affectant de trembler lui-même, choiſit ce moment pour lui ſouhaiter le bon ſoir; on le pria de demeurer; poli & obligeant il offrit de paſſer la nuit dans le fauteüil de la belle; la peur eſt ſi puiſſante ſur l'eſprit feminin qu'on accepta la propoſition, & la crain-

te redoublant par degré, on fut peu à peu obligé de s'aprocher de plus près. La timide Manon n'osoit crier, crainte d'éveiller les voisins, & de causer du scandale dans la maison ; car la pauvre petite y étoit en odeur de sainteté ; elle esperoit par ses prieres arrêter la témérité de l'amoureux jeune homme qui la pressoit de ceder à la violence de ses desirs ; mais Dieu sçait la valeur de ces prieres; des mouvemens inconnus, qui s'éleverent dans le cœur de Manon, lui firent éprouver quelle avoit trop présumé de ses forces, un profond soupir qu'elle laissa échaper fut le signal de sa défaite.

Bref voila Picard établi dans son petit ménage, sans Prêtre & sans Notaire, avec le tems Manon s'aguerrit ; elle étoit en bonne école ; on dissipe le peu qu'elle a : enfin notre Camarade s'en-

nuya de ce genre de vie ; de quoi ne s'ennuye-t-on pas sans argent ?

Picard sans talent pour faire fortune, car il n'a que de l'esprit ; convaincu que rien n'étoit plus noble que de servir son Prince, résolut de sacrifier son tems à la défense de sa Patrie ; il écouta peu les sages avis de Monsieur son pere, qui souhaitoit qu'il retournât passer la plus belle saison de sa vie dans un College à vivre dans l'indolence & la paresse, avec un tas de faineans qui se croyent autorisés, par le rabat qu'ils portent, à vivre inutiles à l'état qui daigne les nourrir.

Qu'on me permette ici une petite digression à leur sujet ; à voir l'air suffisant de ces petits maîtres Ecclesiastiques, & la hauteur avec laquelle ils parlent de nous autres miserables Soldats, on diroit qu'ils valent bien mieux que nous ;

eux dont tout l'emploi eſt de n'en point avoir, & de réciter tout au plus fort mal quelques mots de prieres pour nous, tandis que nous combattons fort bien pour eux.

Tranquiles poſſeſſeurs d'un Bénéfice que nous leur conſervons, ils ne nous en donnent la Dixme qu'en ſe plaignant de la miſere du tems, ſans rougir de montrer deux bras nerveux, capables de porter les armes, ou de cultiver la terre: en cas de beſoin le Roy peut compter ſur plus de cent mille faineans de cette eſpece dans l'étenduë de ſes Etats; je ne parle pas des bons Miniſtres du Seigneur, il en eſt, dignes d'être reſpectés, & que je reſpecte.

Picard au-deſſus des préjugés, d'un vulgaire aveugle, aima mieux être bon Soldat, que mauvais Prêtre; réſolu de partir pour la Flan-

dre, il s'occupoit déja des plus vastes projets, lorsqu'un Moine des amis de sa Famille, vint le voir & faillit enlever au Roy un si bon Soldat; aux fatigues du penible métier de la guerre, ce bon Religieux opposa la molesse, la douce oisiveté & l'abondance des Cloîtres; ce piége est dangereux pour un homme sans ressource; Picard fut d'abord ébloüi, & la perspective d'une vie aisée, exempte de peines & d'embaras, lui fit demander du tems pour penser au parti qu'on lui proposoit.

Il en est à peu près d'entrer au Service, comme de se jetter dans un Couvent, l'amour malheureux ou la misere, font une partie des Soldats de Famille, & presque tous les Moines.

Je crois avoir découvert, pourquoi certains parens aiment mieux

que leurs enfans embraſſent ce dernier Parti, j'en ai deux raiſons; la premiere eſt, qu'il eſt naturel aux Peres & Meres, les moins tendres, d'aimer la conſervation de ceux à qui ils ont donné la vie, & qu'elle eſt plus en sûreté dans un Cloître; car ſi la mort n'épargne perſonne, on peut dire que la guerre eſt un tems de moiſſon abondante pour cette cruelle ennemie du Genre humain; c'eſt au milieu des Sieges & des Batailles qu'elle exerce ſon empire avec le plus de fureur ſur les chemins gliſſans qui conduiſent à la gloire; c'eſt-là que les plus intrépides par leur témerité éprouvent le ſort de ces peupliers, qui pour vouloir s'élever au-deſſus des autres arbres qui croiſſent autour d'eux, ſont le plus ſouvent frapés de la foudre; en qualité d'Academicien, il n'eſt

permis de prendre quelquefois le ton épique, même en prose; ainsi on me passera cette comparaison.

Une seconde raison, bien aussi forte que la premiere est l'interêt; un enfant qui entre dans un Couvent, débarasse pour toûjours ses Parens du soin de l'entretenir, & s'il prend le parti des armes, ce n'est que pour un tems; de là vient que souvent des Peres après avoir rebuté leurs enfans par toutes sortes de mauvaises façons, les secondent quand ils se rendent Moines, & les abandonnent quand ils se font Soldats, comme si l'un valoit mieux que l'autre.

Je ne prétends pas canoniser tous mes Camarades, j'avouë de bonne foi, que les Couvents & les Troupes sont les receptacles de tout ce qu'il y a de Libertins dans le monde; car un ancien

Proverbe dit, que *quand le Diable ne sçut plus que faire, il se fit Moine* ; mais il faut aussi convenir qu'il y a d'honnêtes gens partout, même dans les Cloîtres.

CHAPITRE IX.

Comment Picard se décide.

PIcard, ennuyé de languir dans la misere, balançoit entre le froc & la cuirasse : il attendoit même le Moine en question dans une promenade retirée de la Ville, lorsque le hazard conduisit au même lieu un Sergent de nôtre Regiment, nommé *Eustache du Bois*, ce bon Militaire, surpris de l'air rêveur de ce jeune homme qu'il trouva de bonne mine & d'une belle taille, lui demanda le sujet de sa mélancolie,

Picard

Picard lui fit part de la ſituation dans laquelle il ſe trouvoit, & Euſtache le détermina à le ſuivre dans un Cabaret voiſin où il lui prouva par F. & par B. qu'il étoit plus glorieux de porter les armes pour le ſervice de ſon Prince, que de s'enterrer tout vif dans un Cloître.

Nôtre Confrere ne ſe rendit pas d'abord, il ſoûtint qu'un Moine étoit plus heureux qu'un Soldat; ſi je deviens Procureur, par exemple, dit-il, voilà ma fortune faite; & ton ſalut à tous les Diables, reprit Euſtache, un Procureur de Couvent eſt un B. qui fait profeſſion de ne plus rien faire de tout ce qu'il a juré d'obſerver toute ſa vie. Sacrebleu, vive, vive un bon Grenadier, Dieu prend parmi ſes qualités celle du Dieu des Armées, & je n'ai lû nulle part qu'il ait jamais pris celle du Dieu des Moi-

nes ; quelques bouteilles de vin qui ſurvinrent furent les derniers argumens que du Bois employa pour faire un Proſélite , & on but à la ſanté du Roy.

Comme ils étoient en train, le Moine en queſtion, qui alloit au rendez-vous, paſſe ; Picard lui fait ſigne, l'homme de Dieu, dans la vûë de faire une bonne action, entre au Cabaret, & le voilà à table, à côté du jeune homme, chacun le prêche à ſon tour, & vante les prérogatives de ſon état.

Le Moine ſoûtient, avec raiſon, qu'il n'en eſt pas de plus doux que le ſien, il oppoſe un Refectoire bien ſervi, à la maigre Alte d'un pauvre Soldat, forcé de marcher à la pluye ou à l'ardeur du Soleil pour gagner ſa vie ; tandis qu'un Religieux, pour faire bonne chere, n'a qu'à bégayer quelques prieres Latines, qu'il ne prend

pas ſeulement la peine d'entendre.

Comme le bon Pere, toujours guidé par la charité, pour entretenir ſa voix mélangeoit ſes Sermons de quelques verres de vin; à la longue ſa tête ſe broüilla, de façon qu'il convint de bonne foi que ſon état étoit le pire de tous, qu'il n'y avoit ni charité, ni agrémens dans la plûpart des Cloîtres, que l'homme naturellement inconſtant & leger ne pouvoit faire une plus grande ſottiſe que de former un engagement pour le reſte de ſa vie; le bon Pere finit ſon diſcours par dire à Euſtache, en lui ſerrant la main, qu'il voudroit pour beaucoup être libre de le ſuivre comme Picard, qu'il le feroit de grand cœur.

Là deſſus on but un coup, & le jeune homme ſigna ſon engagement, on fut enſuite remener le

Pere Ambroiſe, à qui trop de zele avoit ôté la connoiſſance, & qui ne put ce jour-là débiter un très-beau Sermon qu'il avoit appris, quoique tout le monde fût déja aſſemblé pour l'entendre; tant il eſt prudent de ne pas porter le zele trop loin.

Comme je me pique d'être meilleur Soldat que bon Auteur; on me permettra de quitter la plume pour prendre le mouſquet & marcher où le tambour m'appelle; c'eſt le Roi qui va faire ſon entrée victorieuſe dans Menin. Adieu, ami Lecteur, à revoir.

CHAPITRE X.

Je reviens à moi.

AUtrefois prendre une Ville n'étoit rien, & prendre une femme étoit quelque chose, comme tout change dans le monde, aujourd'hui c'est tout le contraire. Jamais je crois les places & les fronts des maris ne furent flanqués de tant d'ouvrages à cornes; Novice au Champ de Mars, & Profez à Cythere, sans trancher ici de l'homme à bonne fortune, je puis me flater d'en avoir plus élevé que détruit.

La Flandre est un Theâtre où je me suis distingué de plus d'une maniere; en qualité d'Historien de la Compagnie, je pourrai quelque jour instruire le Public de

mes faits militaires, en attendant je vais t'entretenir de quelques autres exploits qui ne feront pas moins amusans,

Pendant le Siége d'Ypres, auquel j'eus ma part comme tant d'autres, j'en avois encore un particulier à soûtenir, & qui m'occupoit bien autant ; si je joüois un fort petit rôle au premier, j'étois le heros au second.

En sortant d'Ypres par la porte Royale, sur la route d'Hiveranghem, on découvre à gauche le Château d'Adriensen ; vis-à-vis se trouve une Cense considerable ; c'est contre deux beaux yeux qui résidoient en cette Ferme, que j'avois dressé toutes mes batteries.

Nôtre Régiment arrivé un des premiers devant la ville, eut ordre de camper près du chemin de Boezingue. Plus hardi que mes



Camarades, ſuivi ſeulement du Breton & du Normand nos pourvoyeurs & mes Marechaux de Camp, je pris le chemin de la Ferme, résolu de commencer mes premiers exploits, par faire main-baſſe ſur quelques volailles dans la baſſe-cour ; c'eſt le droit de la guerre.

Entre chien & loup, tems propre à ces ſortes d'expeditions, nous cotoyons ſans bruit à la queuë les uns des autres les murs du Jardin, lorſque des Oyes tapies les unes dans les autres, ſe levant tout d'un coup, prirent leur eſſor, & moitié courans, moitié volans, gagnerent la Cenſe à grands cris ; nous de les ſuivre, & nous fîmes tant de diligence que nous entrâmes dans la place, pêle-mêle avec nos ennemis.

Enflé de ce premier ſuccès, j'en conçus la plus heureuſe eſpe-

rance ; comme en cette rencontre je commandois en chef, & que je ne trouvois pas l'ennemi digne de mes coups, je me contentai de donner mes ordres ; ces Oyes descendoient sans doute en droite ligne de celles qui par leurs cris sauverent jadis le Capitole de le fureur de nos premiers Peres ; le maudit tapage que celles-ci firent à nôtre arrivée, à l'exemple de leurs Archibisayeules, jetta l'alarme dans toute la Ferme.

Bien-tôt de gros chiens nous assaillirent, & rendirent le combat douteux ; le pauvre Breton saisi par une jambe demandoit déja quartier, quand un bon Paysan, c'étoit le Gouverneur de la Place, courant a nous d'un air de suppliant, fit lâcher prise au chien.

Revenu de ma frayeur à la vûë de l'humble contenance de nôtre ennemi, je l'attendis de pied fer-

me, & le reçus en vainqueur; le courage croît dans le péril, & augmente encore quand il est passé; je commençai par ordonner, pour préliminaire de paix, de mettre les chiens à l'attache, ajoûtant avec bonté qu'après cela j'entendrois volontiers les articles de la capitulation.

Je fus obéï sur le champ, la soumission désarma ma colere, & mon cœur se laissa surprendre par la pitié; le bon Vieillard m'abordant d'un air civil, le chapeau à la main, me dit obligeamment que si je voulois m'accommoder avec lui à l'amiable, tout ce qu'il possedoit étoit à mon service; satisfait de ses offres, je lui promis l'honneur de ma protection, & le prenant par la main j'entrai avec lui à la maison, suivi de mes deux Camarades.

Je ne comptois pas trouver si

bonne Compagnie ; une bonne femme toute tremblante, étoit au bout d'une longue table, appuyée con re une grande armoire, qu'elle croyoit ſans doute que nous venions vuider : trois grands garçons aſſez mal bâtis, mais vigoureux, quoique lourds & peſans, debouts autour de la table, n'oſant lever les yeux, les cheveux plats, & tournant leur chapeau dans leurs mains ; faiſoient la plus pitoyable figure du monde.

J'admirai par quel bonheur ces droles n'étoient pas venus ſeconder les chiens de la baſſe-cour, c'étoit fait de nous ; & moi qui commençois à perdre contenance quand le bon Vieillard parut, & qui ne repris courage qu'à la vûë de ſon air ſupliant, eûs peut-être demandé quartier tout le premier ; il faut avoüer que l'ha-

bit du Roy en impose diablement.

Les longues moustaches du Normand & du Breton, eurent sans doute autant de part que nous à cette victoire, & ne jouërent pas un petit rôle en cette rencontre ; c'est peut-être à elles que nous devons tout l'honneur de cette journée. Que sçait-on ? quoiqu'il en soit, je rassurai la timide assemblée, & toute ma colere ne tomba que sur les infortunés habitans de la basse-cour.

Sûr d'être obéi, je prononçai une sentence de mort, contre quatre pieces de toutes les volailles ; mes ordres furent exécutés de point en point, & je vis bien-tôt à mes pieds ces oyes orgueilleuses, qui les premieres avoient osé donner l'alarme, & lever l'étendart de la rebellion.

CHAPITRE XI.

Nouvelle découverte.

J'Imposai cette contribution, sans préjudice du souper auquel nous nous priâmes; je bus à la santé de notre hôte, de sa ménagere, & de toute la belle Compagnie; le Breton & le Normand en firent autant, & nous nous promîmes bien de rendre plus d'une visite à Mr. Janning, c'est le nom du Fermier; le bon homme même nous en pria, quoiqu'il eût souhaité sans doute de bon cœur nous voir servir de fascines dans quelques fossez de la Ville.

J'étois-là le heros, c'étoit sans cesse Mr. l'Officier par cy, Monsieur l'Officier par là; enfin tous



les respects & les santés s'adressoient à moi, & j'y répondois fierement d'un coup de tête, sans cesser de manger d'une daube passable, que l'appetit que j'avois me faisoit trouver excellente.

Au dessert je sortis seul à la Cour, pour examiner s'il ne se tramoit rien contre nous, & m'approchant sans bruit d'une petite fenêtre, où j'aperçus de la lumiere, je vis à travers le vitrage une petite Païsanne charmante, en tablier blanc, qui, les larmes aux yeux, nous maudissoit sans doute; je pensai d'abord que c'étoit la fille de la maison que l'on n'avoit pas jugé à propos de faire souper avec nous.

Je ne me trompois pas, une vieille servante lui disoit, que Madame Janning vouloit absolument qu'elle ne parût point pendant tout le Siége à la Ferme; où

chaque jour on ne manqueroit pas de recevoir quelques nouvelles visites semblables, à l'heure qu'on s'y attendroit le moins.

C'étoit agir avec prudence, les Meres en doivent-elles manquer, la plûpart sçavent par expérience, que perdre ce qu'elles estiment quelque chose, & qui au fond n'est rien, est toûjours l'ouvrage d'un moment.

Comme on ne pouvoit plus sortir de la maison sans s'exposer à de mauvaises rencontres, cette bonne vieille lui indiqua au fond du jardin une espece de cave qui avoit servi autrefois de glaciere, & dont l'entrée n'étoit pas facile à trouver, à cause d'une broussaille fort épaisse qui la déroboit, elle ajoûta qu'elle auroit soin de ne la laisser manquer de rien.

Les chiens qui aboyerent me firent rentrer, crainte d'être soup-

çonné d'avoir entendu quelque chose; je rentrai donc, bien résolu de tirer parti de cette découverte que je tins secrette, & me remis à table. Tout le monde se leva à mon arrivée, se découvrit, & moi assis, on s'asseoit.

Je passai quelque tems de-là, auprès de la bonne Madame Janning qui se crut fort honorée de cette attention de ma part, & croisant mes jambes l'une sur l'autre appuyé négligemment sur un des bras de son grand fauteüil à l'antique, je lui demandai combien elle avoit d'enfans; trois, me dit-elle, deux garçons & une fille; ce mot lui échapa, elle en fut déconcertée; mais son mari, homme d'esprit s'il en fut, ajouta avec art que sa fille étoit chez une de ses Tantes, à quelques lieuës de la Ville du côté de l'Etang de Kellebece; il dit même qu'elle devoit

ſe marier dans peu, avec un des trois droles qui avoient l'honneur de manger avec nous, & me le montra ; les deux autres étoient les héritiers préſomptifs de Monſieur Janning.

Le futur époux que je fixai, ſe découvrit en ſouriant à demi, c'étoit un grand benais, de taille giganteſque, dont les membres vigoureux, mais ſans proportion, lui donnoient l'attitude péſante & embaraſſée de ces ſtatues ébauchées, & dégroſſies à la ſerpe, où l'on commence à peine à diſtinguer la figure humaine ; quel préſent pour la petite Louiſon Janning ; elle m'avoit paru ſi aimable, malgré la ſimplicité de ſes habits, que j'eus peine à croire que l'amour ſe fut mêlé de ce mariage.

Le ſoupé fini, nous prîmes congé de la tremblante Compagnie, & mettant la main ſur l'épaule du

bon homme Janning, de ſes fils, & de ſon gendre futur, je leur promis à tous d'avoir ſoin d'eux.

A peine nous ſortions de la Ferme, très-ſatisfaits de nôtre petite expédition, que nous aperçûmes un détachement qui venoit reconnoître cette maiſon, & y prendre ſes logemens; je tremblai d'abord pour Louiſon.

J'eſperois bien la rejoindre quelque part, mais faiſant reflexion qu'elle avoit un azile tout prêt en cas de malheur, je me remis de ma frayeur; ma préſence lui eût été d'un foible ſecours; & ma vanité ne ſe fût pas accommodée de plier ſous le plus petit Sergent, après avoir tranché de l'homme d'importance auprès de ces bonnes gens.

Nous ne penſâmes donc qu'à regagner notre Tente où Picard, Bourguignon & Champagne inſ-

truits de nos projets, nous attendoient avec impatience; ils nous revirent avec joie, couverts de gloire, & chargés de provisions; je fis le recit de cette expédition.

CHAPITRE XII.

Conclusion de cette avanture.

A Quelques jours de là, on commença le Siége avec vigueur, & je m'y distinguai comme un autre; quantité de mes amis furent tués autour de moi; mais j'échapai heureusement, je suis né assez heureux.

Assez occupé d'ailleurs, j'avois un peu négligé la petite Louison, un militaire de ma trempe n'est pas tout à fait maître de son tems; un soir donc que je me trouvai de garde près de la Ferme du Châ-

teau d'Adrienſen, j'eus le tems de faire les plus belles réflexions du monde ſur le ſort de la fille de Janning qui paſſoit ſans doute de triſtes momens dans le ſouterrain qui lui ſervoit de retraite ; je réſolus d'aller rendre une petite viſite à cette belle, auſſi-tôt que je ſerois relevé de ſentinelle ; l'occaſion étoit des plus favorables, le reſte du jour ſe paſſa à former des projets.

A peine je ſuis libre, que l'aveugle enfant me méne, le tems paroiſſoit fait exprès pour une expédition amoureuſe, on ne voyoit que pour ſe conduire ; j'arrive, & après avoir juré, tempêté environ une heure, contre la hauteur des murs, je trouvai heureuſement un endroit aſſez facile à eſcalader ; bref, me voilà dans le jardin ; ce n'étoit pas tout, il étoit vaſte, peuplé de beaucoup d'ar-

bres, & j'ignorois la retraite de la jeune prisonniere que je cherchois

Après avoir fait plusieurs fois inutilement le tour de l'enclos, je m'arrêtai sous un feuillage fort épais, & prêtai l'oreille assez longtems avec attention, las d'attendre, & désesperant de réussir dans mes recherches, envoyant à tous les Diables, moi, l'amour, & celle qui m'en donnoit, j'allois enfin retourner au Camp, lorsque j'apperçus un raïon de lumiere assez près de moi.

L'esperance renaît tout à coup dans mon cœur; j'avance avec intrépidité, & j'arrive avec beaucoup de peine à une petite porte; j'y frape doucement, est-ce vous Susanne, me dit-on à voix basse? oüi, répondis-je encore plus bas, on ouvre, j'entre.

C'étoit la belle Louison elle-

même ; elle faillit mourir de peur, la pâleur couvrit ſon viſage, ſes yeux ſe troublerent, ſes pieds tremblerent ſous elle, ſa voix expira ſur ſes lévres, & elle tomba de fraïeur, ſur une chaiſe voiſine ; trouvant de l'eau ſur ſa table, car la petite étoit à ſouper, je lui en jettai quelques goutes qui la firent revenir.

Je commençai par lui dire très-ſérieuſement que j'étois un parfait honnête homme, qui ne lui feroit aucun tort, l'habit que je portois, & le tems que je prenois pour lui rendre une viſite demandoit caution, auſſi fit-on quelque difficulté de me croire ; après tout, avoit-on un ſi grand tort ?

Et que me voulez-vous donc, Monſieur, me dit enfin la belle, en laiſſant tomber un ſoupir, & regardant triſtement la porte que j'avois fermé ſur moi : „ Calmez

„ vos frayeurs, ma chere enfant,
„ lui dis-je, je ne viens que ſou-
„ per avec vous, & vous appren-
„ dre des nouvelles du Siége, car
„ il me paroit que vous en ſou-
„ haitez la fin pour le moins avec
„ autant d'impatience que nous;
„ ſoyez perſuadée que nous ſom-
„ mes plus de quarante mille
„ hommes qui ne demandons pas
„ mieux qu'à vous tirer prompte-
„ ment de vôtre priſon; dequoi
„ diable Mr vôtre Gouverneur
„ s'aviſe-t-il auſſi de faire une ſi
„ vigoureuſe défenſe?

Tout cela ne conſoloit point Louiſon, elle ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe: en effet, releguée la veille de ſes nôces par ordre de ſa mere dans cette retraite, pour n'être vûë d'aucun François, la pauvre petite n'avoit pas lieu de s'attendre à cette ſcéne.

Pour entrer en matiere, je com-

mençai par lui conter quantité de belles choſes, au ſujet du Siége, & finis par lui dire que je connoiſſois fort Monſieur ſon pere & Madame ſa mere, j'ajoutai qu'ils avoient mis toute leur maiſon ſous ma protection, & que c'étoit en qualité de Protecteur de la famille que je venois la voir & la conſoler.

„ Ah! je vois bien, reprit Loui-
„ ſon, un peu revenuë à elle, que
„ vous êtes un de ces Meſſieurs
„ qui vinrent ces jours derniers à
„ la Ferme, & que ma mere ne
„ voulut pas que je viſſe, vraî-
„ ment elle vous eſtime beaucoup,
„ & mes freres auſſi.

Enfin la craintive priſonniere ſe trouve en païs de connoiſſance; pour lui faire voir que je ſuis au fait de ce qui la regarde, je lui parle de ſon mariage, elle ſourit, & me voilà à table avec ma chere Louiſon.

Pour garder quelqu'ordre dans le recit de ce qui m'arriva cette nuit charmante, & ne point interrompre le fil de ma narration, aſſez intéreſſante d'ailleurs, il faut d'abord faire le portrait de ma belle, c'eſt l'ordre, encore faut-il connoître ſon monde; il ne ſeroit même pas mal de dire quelque choſe de la ſombre demeure qu'elle habitoit, un coup de pinceau de plus ou de moins n'eſt pas une affaire. Je ne regarde pas de ſi près.

Qu'on ſe figure donc au bout d'un enclos aſſez vaſte, une eſpece de cave dont la voute couverte de brouſſailles, & à demi taillée dans le roc, forme un ſouterrain d'environ douze pieds en quarré; voilà l'appartement de la belle: quelques vieux tonneaux jettés dans un coin les uns ſur les autres, une table, une lampe,

deux

deux chaiſes de paille, & un lit de ſangle ; voilà ſes meubles : voici maintenant ſa perſonne.

Avez-vous vû quelquefois de ces petites Villageoiſes, qui ſous un dehors ſimple & naïf, ont je ne ſçai quoi de piquant qui attire nos regards, malgré que nous en ayons, telle étoit mon Héroïne ; elle ne mettoit rien pour plaire, & tout ce qu'elle mettoit plaiſoit infiniment ; ſa taille fine, & mignone renfermée dans une ceinture, recevoit de nouvelles graces du ruban qui l'empriſonnoit, ſon viſage ne perdoit rien de ſon éclat, pour être en oppoſition avec un Juſte d'une toile des plus blanches ; ſon teint, *figurez-vous du lait où l'on eût effeuillé des roſes*, ſes yeux ne me dirent rien, mais ils me parurent faits de façon à pouvoir dire les plus jolies choſes du monde, s'il leur en pre-

noit jamais fantaiſie ; quelques ſoupirs encore pouſſés par un reſte de crainte agitans certain mouchoir, lui faiſoient dire que ce qu'il cachoit ne le cédoit en rien à ce qui étoit le ſujet de mon admiration ; ſa tête étoit des mieux taillée, & couronnée par de beaux cheveux bruns, cadre le mieux aſſortiſſant à cette charmante mignature.

Le joli ſiége à ſoutenir ! bien réſolu de ne rien épargner pour emporter cette place d'aſſaut, je ne ſçus trop d'abord comment m'y prendre ; j'avois tranché de l'honnête homme, & il étoit difficile de conſerver ce caractére, & de bruſquer l'affaire.

Après un moment de réfléxion je pris le parti de la douceur, au hazard d'une plus longue réſiſtance ; ce n'étoit pas trop de toute la nuit pour cette expédition ; il falut commencer par

autoriſer une ſi longue viſite ; bagatelle pour un Auteur, une petite hiſtoire en fit l'affaire.

Je ne m'apperçus pas plûtôt que Louiſon étoit un peu tranquille, que je repris ſon rôle ; un profond ſoupir de ma façon ſuivi de quelques hélas, interrompus très-éloquemment par pluſieurs imprécations contre le ſort, furent l'exorde de ma narration ; on me demande ce que j'ai, & je commence ainſi d'un ton patétique en levant les yeux & les mains au Ciel.

„ Qu'on eſt à plaindre d'être
„ trop honnête homme, & d'a-
„ voir à vivre avec des coquins !
„ hélas une affaire d'honneur que
„ j'eus dernierement, & qu'il ſe-
„ roit trop long de vous racon-
„ ter, me fit mettre l'épée à la
„ main avec un malheureux indi-
„ gne de voir le jour ; la vertu

„ triompha , mon lâche adverſai-
„ re fut renverſé.

„ Aujourd'hui la Juſtice pre-
„ nant la défenſe du coupable ,
„ pourſuit l'innocent ; reconnu ,
„ forcé de fuir , & ſuivi de près ,
„ trouvant un endroit aſſez fa-
„ cile pour entrer dans cet enclos
„ que je côtoyois , je me hazardai
„ à en eſcalader les murs , alors je
„ reſpirai un peu ; mais où ſe croit-
„ on en ſureté , quand on a ſujet
„ de craindre ?

„ Bien-tôt les remparts que j'a-
„ vois franchis me parurent une
„ foible barriére , pour plus de
„ ſureté je m'enfonçai dans l'eſ-
„ péce de petit bois qui cache
„ l'entrée de ce ſouterrain , où le
„ hazard me faiſant donner du
„ coude contre cette porte , j'en-
„ tendis une voix à laquelle je
„ répondis , c'étoit vous - même ,
„ vous ſçavez le reſte de l'hiſtoi-

„ re ; ne croyez pas que je ſois
„ venu ici pour quelques mauvais
„ deſſeins ; ſi vous êtes aſſez géné-
„ reuſe pour ſauver la vie à un
„ honnête homme, ne me refu-
„ ſez pas un azile du moins pen-
„ dant cette nuit.

Ah ! Ciel pendant cette nuit ! interrompit la petite qui m'avoit entendu juſques-là aſſez tranquillement, y penſez-vous, Monſieur ? ſa pudeur s'allarma de la propoſition.

Il faut avouer que la pudeur d'une fille eſt une étrange choſe, elle ſe gendarme toûjours la premiere ; mais c'eſt un petit monſtre qu'on apprivoiſe aiſément, il n'y a que façon de s'y prendre.

J'avois ma réponſe prête, j'offris de ſortir, & d'expoſer ma vie plûtôt que de lui déplaire ; Louiſon me plaignit, & je commençai à eſpérer une heureuſe iſſuë

de ma témérité, elle me dit que dans une couple d'heures à la faveur de la nuit je pourrois aiſément m'échaper.

Je promis de lui obéir quand elle le jugeroit à propos ; ne veut-on rien tenir, il faut tout promettre, on ne peut moins faire ; encore faut-il être raiſonnable.

Réſolu de bien profiter du tems qu'on m'accordoit, en vrai Héros de Romans, pour me faire connoître, & donner de moi une idée favorable, je m'amuſai à conter mille avantures galantes que je diſois très-ſérieuſement m'être arrivées, & dans leſquelles j'étois toûjours un homme charmant, tendre, paſſionné & rempli des plus beaux ſentimens du monde.

La belle prit goût à mes contes ; peu à peu j'animois mes diſcours, & les hiſtoires devenoient

plus intéressantes ; enfin je finis par lui en dire une que je préparois de longue main, tout en lui contant les autres.

Dans celle-ci j'étois, comme elle, fils d'un bon Fermier, la conformité d'état laisse plus de liberté, prévient, & donne lieu à la vertu sympatique ; j'avois donc aimé une jeune fille à la fureur ; aime-t-on jamais autrement, sur-tout quand on raconte ses amours à quelqu'un à qui l'on en veut inspirer ? Elle étoit sans doute de l'âge de Louison, & jolie comme elle.

Un jour que nous nous trouvâmes seuls dans une allée sombre & solitaire, voici le Roman, ce début l'annonce, elle me permit d'être heureux, me voilà à ses pieds ; notez que tout en racontant, je tombe à ceux de Louison, seulement pour rendre la Scene

plus ſenſible ; là , je lui peins avec les couleurs les plus vives , les doux tranſports auſquels nous nous livrâmes , & la peinture étoit ſi touchante , qu'elle en ſoupira ; favorable augure !

Comme mes yeux pendant tout ce beau diſcours marchoient leur train , ils communiquerent de leur tendreſſe à ceux de Louiſon qui ſe fixerent enfin ſur moi ; & elle me demanda pourquoi je n'avois pas épouſé cette fille ; je lui répondis par un hélas ! éloquent s'il en fut jamais , que comme nous étions à la veille de notre mariage , la mort me l'avoit enlevée , & que de déſeſpoir je m'étois jetté dans le ſervice.

A ces triſtes mots je pouſſai un profond ſoupir , la belle en gémit à ſon tour , je pris une de ſes mains , elle ſe troubla & me dit d'un air embaraſſé qu'elle croyoit

qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour moi, & que je pouvois me retirer.

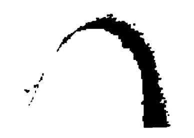
Le ton dont elle prononça ce peu de paroles y donnoit un ſens tout different, & me diſoit très-expreſſément de reſter, j'entens de reſte ces ſortes de langages, je reſtai donc, & bientôt ma vivacité m'emporta à quelques eſpiegleries un peu libres, Louiſon déconcertée ſe levant précipitament, renverſa la lumiere qui nous éclairoit, l'éteignit, & nous voilà dans les ténébres.

Heureuſement que le Siége que j'avois à ſoutenir n'étoit pas de ceux où le jour eſt abſolument néceſſaire; les ténébres ne m'épouvanterent pas, j'en tirai même un heureux pronoſtic. Il eſt mille petites grimaces & autant de minauderies qu'une jeune fille ſe croit obligée de faire, & dont

l'obſcurité la diſpenſe ; la pudeur qui aime à ſe manifeſter par une petite rougeur, ne s'aviſe pas de paroître quand ſa préſence eſt inutile.

Les mains de part & d'autre jouerent leur rôle ordinaire ; par tout où les miennes ſe portoient, elles rencontroient celles de Louiſon, tantôt trop tôt, tantôt trop tard, ſelon que cela ſe trouvoit ; ce petit jeu dura quelque tems, & finit naturellement comme il devoit finir. Enfin l'amour nous ferma les yeux, & le Soleil levant à travers une petite lucarne vint me les rouvrir.

J'examinai la petite Janning, qui dormoit profondément dans un déſordre charmant & tel que l'autoriſent les nuits d'Été ; plus amoureux que jamais, j'éveillai Louiſon comme je l'avois endormie ; nouveaux combats, nouveaux



plaiſirs, & nouvel embaras pour la belle, on n'oſe me regarder, on baiſſe les yeux, on pleure, je veux partir, on m'en empêche, de crainte dit-on que je ne ſois apperçu, & qu'on ne ſoupçonne la vérité, on me propoſe de demeurer caché pendant le jour derriere les vieilles futailles qui ſe trouvoient dans l'enfoncement de cette cave, & d'attendre la nuit ſuivante pour m'échaper.

Cette propoſition n'eſt pas de celles qu'on refuſe; je demeurai donc, on garde un profond ſilence, on boude, & l'on en vient aux reproches. Comme ils ne laiſſoient pas que de commencer à être fort amuſans, on frappe à la porte, c'étoit pour cette fois la vieille ſervante avec Balour futur époux de la jeune priſonniere. Moi d'entrer auſſi-tôt dans ma cache, d'où je pouvois tout voir

ſans être vû ; le ſujet de cette viſite, étoit que des Soldats vouloient engager de force ce grand garçon, échapé de leurs mains, il venoit ſous la protection de Suſanne ſe réfugier auprès de ſa belle maîtreſſe ; l'azile n'étoit pas ſi mal choiſi pour un ſot, ſi lui-même l'avoit imaginé.

La vieille partie, Balour encore tremblant, & qu'on ne pouvoit remettre de ſa frayeur, faiſoit la plus ſotte figure du monde ; je n'en faiſois pas moi une fort belle ; réduit à n'oſer paroître par ménagement pour Louiſon, car je lui devois des égards, je ſuis né poli. J'étois très-impatient de ſçavoir comment tout cela tourneroit ; il me venoit mille idées pour me défaire de ce butor, mais je ne pouvois les communiquer, ni les mettre moi-même en uſage.

Plus je contemplois la petite Janning, plus je voyois ſon embaras; ſes yeux qu'elle avoit d'une douceur charmante, auroient animé des marbres; Balour un peu revenu de ſa frayeur commençoit à lorgner la Belle, car enfin tous les hommes ſont hommes, & les plus ſtupides ſur cet article ſont bâtis comme les autres; mille façons originales, autant de complimens à la diable annoncerent l'amour le plus ridicule qu'il ſoit impoſſible de voir; c'étoient des grimaces, des mines, des fadeurs amoureuſes, même dans les termes de l'Art, & auſquels il ne manquoit que le ton de petit Maître pour leur donner plus de poids.

Je mourois de rire, c'étoit une vraye Comedie pour moi, cependant le dénouement m'embaraſſoit, mais il fut tel que je pou-

vois le désirer, & comme je n'avois osé l'esperer.

Louison faite à mes belles manieres, lasse des caresses impertinentes & sans graces de ce rustique personnage, lui dit qu'il étoit trop dangereux de demeurer seule avec lui, le pria très-poliment de sortir & de rester à l'entrée du souterrain en dehors où à la faveur des arbres qui l'ombrageoient il pourroit voir d'assez loin dans le jardin, lui promettant d'ouvrir aussitôt qu'il frapperoit, s'il découvroit quelque Soldat venir de son côté.

Balour n'accepta pas d'abord la proposition, en effet elle n'étoit pas des plus galantes; mais enfin il fallut s'y résoudre, sous peine d'encourir l'indignation de la belle Janning & de renoncer pour jamais à la voir, ce sont là de ces menaces ausquelles un Amant

vraîment amoureux n'a rien à répondre, & de quoi ſe plaindroit-il, c'eſt lui faire un compliment que de craindre ſa préſence, nous trouver trop de mérite eſt un reproche que nous pardonnons aiſément.

Mon Rival ne fut pas plûtôt en ſentinelle devant la porte refermée ſur lui, que je ſortis de ma priſon, Louiſon ſourit en me voyant, & ce ſouris bien expliqué, ſi je ne me trompe, & je ne me trompe gueres, vouloit dire n'ai-je pas bien fait? très-bien, lui répondis-je auſſi.

Je vantai ſon eſprit, la friponne en avoit, & du bon, elle me dit qu'elle n'agiſſoit ainſi que pour empêcher qu'on ne m'apperçut, me priant d'être ſage; que ne promet-on pas? Je la remerciai de ſon attention, & agis toûjours comme ſi ſon deſſein avoit été de

me favoriſer par cette préférence ; elle ſe fâcha, me menaça même pluſieurs fois d'aller ouvrir la porte à la ſentinelle ſi je n'étois plus raiſonnable ; mais tout cela ſe diſoit ſi bas, & d'un ton, Dieu ſçait quel ton, que je n'en crus pas un mot ; je ne laiſſai pas d'aller mon train, je répondis même pluſieurs fois à Balour pendant cette ſcéne, ſans que la Belle s'en apperçût, tant elle étoit déconcertée.

Ce ne fut pas tout, le ſoir il falut ſortir, autre embaras, car ce n'eſt jamais fait en amour, mais par bonheur l'obſtacle fut bientôt levé ; la ſpirituelle Louiſon qui connoiſſoit l'Original qui nous inquiétoit, le pria à l'entrée de la nuit d'aller lui cueillir quelques fleurs qu'elle lui indiqua à l'autre extrêmité du jardin ; il y vola, & par ce moyen je m'exquivai avec promeſſe

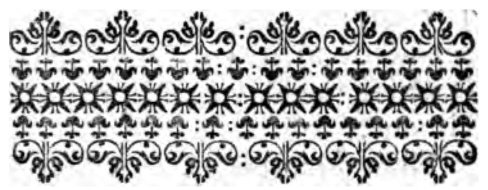
promeſſe de revenir le plutôt que je pourrois, quelque défenſe que l'on me fît de reparoître jamais, tout en pleurant de me quitter.

Arrivé heureuſement au Camp, je trouvai nôtre Académie aſſemblée, Picard venoit de prononcer mon Oraiſon funébre, & l'on en étoit à faire mon épitaphe quand je parus, car on me croyoit mort; déja l'on ſongeoit à me donner un digne ſucceſſeur, mais ma préſence changea en Fête cette triſte cérémonie; la joie fut générale, je contai mon avanture, nous bûmes toute la nuit, & le lendemain pour nous délaſſer nous fûmes relever à la Tranchée le Régiment de ****. Je ne trouvai pas à beaucoup près cette journée ſi douce que la précédente, à la guerre il faut bien s'accommoder de tout.

Pendant le reſte du Siége il

me fut impoſſible de m'échaper pour retourner en partie d'amour, dont j'enrageois ; la Ville priſe, il falut partir pour en aller prendre un autre, car avec le Roy, ce n'eſt jamais fait, & depuis ce tems je n'ai eu aucune nouvelle de ma petite Louiſon Janning, qui probablement eſt mariée à l'Original qui la pourchaſſoit ; que la pauvre enfant eſt à plaindre ! Peut-être la Campagne prochaine nous reverrons-nous, que ſçait-on ?

Fin de la premiere Partie.



LES HEROS SUBALTERNES.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

ON ne ſera peut-être pas fâché de ſçavoir l'ordre qui régne dans nôtre petite Académie, & les choſes intéreſſantes qui s'y diſent : pour ne point perdre de tems pendant que la plume à la main, j'attends avec impatience que mes Confreres veuil-

lent ouvrir la séance, que je veux raporter entierement, je vais faire la description de tout ce qui m'environne.

Nous sommes au Camp devant Furnes, il est environ neuf heures du matin, notre Salle d'assemblée est une mauvaise tente ; moi Parisien Semainier, je suis assis par terre devant un tambour qui me sert de table, & sur lequel j'écris, ayant le dos appuyé contre un pieu ; Picard se promene en long & en large la pipe à la bouche, en attendant qu'on commence ; Bourguignon nôtre Secretaire debout devant la porte, taille une mauvaise plume avec un canif encore plus mauvais, après lequel il jure, envoyant la plume, le canif, & l'Académie à tous les Diables ; il m'a même déja mis trois fois de la partie, parce que je le prie de ne pas boucher mon jour ;

Champagne chargé du ſoin d'entretenir nos correſpondances eſt devant moi avec un paquet de lettres ſous le bras, & me demande ce que j'écris ; le Normand fait du feu ſous la timbale, & le Breton mange un morceau de pain du meilleur apetit du monde, en fredonnant une chanſon nouvelle arrivée depuis peu, de l'Opera comique.

Enfin la pipe fumée, la plume taillée, la timbale en train de bouillir, & la chanſon du Breton finie avec ſon morceau de pain, chacun prend ſéance, s'aſſeoit autour de moi en demi cercle formant un fer à cheval, & les piéces ſont jettées ſur le Bureau, c'eſt-à-dire ſur le tambour qui en pouſſe un doux bourdonnement ; la premiere lettre qui fut ouverte, étoit conçûe en ces termes :

MESSIEURS,

„ Je ſuis un des ſix braves qui „ commandés par un Lieutenant, „ furent envoyez par le Comte de „ Clermont, pour eſcalader pen- „ dant la nuit, & reconnoître „ l'ouvrage à corne de Menin. „ Nous mériterions ſans doute „ tous ſix d'avoir part à l'immor- „ talité que vous promettez aux „ Soldats pleins de cœur, qui ſe „ rendront dignes de vos éloges ; „ mais comme je ne veux pas fa- „ tiguer la mémoire de la poſte- „ rité, qui aura probablement aſ- „ ſez à s'occuper des belles ac- „ tions de nos Chefs, je ne vous „ parlerai d'aucun de mes cama- „ rades ; je ſçai qu'ils penſent „ comme moi ſur le chapitre de la „ gloire ; c'eſt-à-dire qu'ils aiment „ mieux vivre un an de plus ſur

„ la terre , que cent ans dans
„ l'hiſtoire.

„ Ne croyez pas cependant que
„ nous ſoyons capables d'aucune
„ lâcheté, je pourrois ici vous rap-
„ porter mille belles actions que
„ nous avons faites les Campa-
„ gnes précédentes , toutes di-
„ gnes d'être écrites ; mais quand
„ on a fait ſon devoir mérite-t-on
„ des louanges? d'ailleurs l'épithete
„ de Heros que vous voulez don-
„ ner à nos amis , ſonne ſi mal
„ avec les noms de Pierre & de
„ Jacques , que ſi cela ne choque
„ pas le bon ſens , cela choque
„ tout au moins les oreilles.

„ Je ſouhaite ne pas dire vrai ,
„ mais vos Journaux n'auront pas
„ un ſuccès bien brillant ; le moïen
„ qu'ils ſe vendent , on n'y trou-
„ vera ni Duc, ni Comte, ni Mar-
„ quis. L'avantage n'eſt pas grand
„ de reſſuſciter de votre façon ,

„ pour mourir une seconde fois
„ dans la boutique d'un Libraire
„ qui enverra mille fois aux Dia-
„ bles tous vos Heros, ce sera
„ deux morts pour une.

„ D'ailleurs supposé que je vous
„ doive l'immortalité, & que mon
„ nom à la faveur de vos ou-
„ vrages, ou que vos ouvrages à
„ la faveur de mon nom, tout
„ comme vous voudrez, parvien-
„ nent chez la posterité la plus
„ reculée, quel sera l'avantage
„ que j'en retirerai? voyons, on
„ parlera long-tems de moi, qui
„ n'y étant plus y serai fort peu
„ sensible; chaque Officier me
„ proposera pour modéle à ses
„ Soldats, c'est sans doute quel-
„ que chose; mais si ma Famille
„ veut s'annoblir quelque jour,
„ comme cela n'est pas impossible,
„ &, qu'après avoir traversé les
„ finances avec honneur, quelques-

„ uns de mes descendans se trou-
„ vent enfin revêtus de quelques
„ dignités éminentes, ils ne pour-
„ ront jamais faire remonter leur
„ origine plus loin que moi; je
„ servirai de barriere à leur no-
„ blesse qu'ils pourroient sans mon
„ miserable nom, malheureuse-
„ ment connu, antidater d'un sié-
„ cle ou deux.

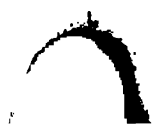
„ Il est vrai qu'ils seront bien
„ les maîtres de me renier pour
„ leur parent; combien de très-
„ honnêtes gens qui me valent
„ bien ont eu ce sort, & marcher
„ pour lors en assurance en païs
„ perdu, ou s'enter sur quelqu'au-
„ tre tige plus noble que la leur;
„ digne récompense de vos veilles
„ & de mes beaux exploits; je se-
„ rai réputé bâtard, & chassé de
„ ma propre famille: Ah! que
„ j'aime bien mieux mourir, sans
„ tant de façons, & qu'on laisse

„ repoſer tranquillement ma cen-
„ dre.

„ Que mes deſcendans diſent, „ *un de nos Ancêtres mourut avec* „ *honneur au Siége d'Ypres*, paſſe „ pour cela, quand l'hiſtoire n'en „ a pas parlé, on bâtit là-deſſus „ les plus belles choſes du monde.

„ Paſſe encore pour me faire „ peindre au nom de Brigadier „ auquel je prétens, on peut ajoû- „ ter par la ſuite des Armées du „ Roy, & comme les modes chan- „ gent en France, bien-tôt mes „ habits ſeront méconnoiſſables; „ encore ne veux-je pas me ſervir „ de ces Peintres habiles qui ſça- „ vent repreſenter juſques à la „ qualité de l'étoffe; je ne vou- „ drois que de ces Peintres de vo- „ tre claſſe, c'eſt-à-dire qui pei- „ gnent comme vous écrivez.

„ Ainſi, MESSIEURS, tout bien „ examiné, je vous prie de me



„ passer sous silence, je mettrai
„ mon nom à votre Bureau, afin
„ que si quelqu'ami indiscret,
„ croyant m'obliger, vous écri-
„ voit à mon sujet, vous me fas-
„ siez l'honneur & le plaisir de
„ ne jamais parler de moi.

CHAPITRE II.

Autres Lettres dudit jour.

APrès la lecture de cette Lettre originale, nous ne fûmes pas peu surpris d'en trouver une datée de Paris, nous qui n'avions encore point de correspondans en cette Ville; la voici tout au long.

*L'Abbé des F*** aux Membres de l'Académie Militaire.*

MES CHERS CONFRERES,

„ Permettez, MESSIEURS, que „ je prenne cette qualité, quoique „ d'un état bien different du vô- „ tre, puisque je dois prêcher la „ paix, & vous la guerre ; aussi „ n'est-ce que comme Auteur que „ je confraternise avec vous ; en- „ tre gens de Lettres, on n'a pas „ égard à la Robe, mais au méri- „ te ; d'ailleurs je ne me pique pas „ de régler mon cœur sur l'habit „ que je porte.

„ Je suis peu scrupuleux ; j'ap- „ pellerois le Diable mon Confre- „ re, si le Diable me procuroit de „ l'argent ; il n'est pas que vous „ n'ayez oui parler des *Observa-* „ *tions sur les Ecrits modernes*, où „ n'en parle-t-on pas ? que j'ai de- „ puis peu, pour raison, métamor- „ phosées en *Jugemens sur les ou-*



„ *vrages nouveaux*; c'eſt leur Au-
„ teur qui vous écrit.

„ Vous ſerez ſans doute ſurpris
„ que j'aye connoiſſance de votre
„ Académie, avant que le réſul-
„ tat de vos premieres Séances,
„ ait paru en Public; mais vous
„ n'en ferez plus étonnés, quand
„ vous ſçaurez que je ſuis le Juge
„ Souverain en dernier reſſort de
„ tous les Ouvrages d'eſprit qui
„ paroiſſent, & que pour cet effet
„ j'entretiens des correſpondan-
„ ces par tout juſques à l'armée.

„ Comme j'ai acquis un peu
„ d'expérience avec le tems, dans
„ ces ſortes d'ouvrages faits pour
„ mettre le credule public à con-
„ tribution, je veux bien vous
„ donner quelques avis *gratis*, à
„ condition cependant que vous
„ me ferez préſent de quelques
„ douzaines d'Exemplaires de vos
„ Ouvrages pour être diſtribuées

„ à mon profit ; permettez-moi
„ donc de vous dire mon senti-
„ ment sur ce que j'ai apris de vos
„ projets.

„ Vous donnez, dit-on, dans
„ la louange, & votre but est de
„ relever les belles actions de vos
„ Camarades ; mauvais plan, la
„ louange n'enrichit jamais ses
„ Auteurs, la critique est une
„ amorce bien plus séduisante ;
„ c'est la ressource des Auteurs
„ qui n'en ont point, & leur plus
„ sûr revenu ; car enfin les gens
„ d'esprit doivent vivre aux dé-
„ pens des dupes.

„ Quand je commençai à en-
„ trer dans la carriere des Let-
„ tres, j'examinai ma fortune,
„ elle n'étoit pas brillante.

„ Il falut donc choisir le che-
„ min le plus court pour gagner
„ de l'argent ; car ne vous y trom-
„ pez pas, que ce soit un secret

„ entre nous, rien n'eſt ſi aiſé que „ de dire du mal d'un ouvrage, „ quelque bon qu'il ſoit, & de le „ tourner en ridicule, *la critique* „ *eſt aiſée, & l'art eſt difficile*, „ une louange fine & délicate eſt „ mille fois plus difficile à attra- „ per.

„ Je ſerois bien embaraſſé s'il „ me faloit faire ce que je criti- „ que; ainſi donc, mes chers „ amis, croyez-moi, retournez vo- „ tre projet en mal, & vous vous „ en trouverez bien, déchirez à „ droite & à gauche, critiquez la „ conduite de vos Officiers Géné- „ raux, érigez-vous en Arbitres „ de toutes leurs actions, rendez „ votre Tribunal redoutable à nos „ Guerriers les plus intrépides, „ ſoyez pour eux ce que je ſuis „ pour les Auteurs du premier or- „ dre, qui attendent toûjours en „ tremblant que j'aye prononcé;

„ tant que je n'ai point parlé, leur
„ victoire est incertaine, c'est moi
„ qui attache la Couronne sur leur
„ tète, ou qui la leur enleve.

„ Le Public attentif à mes déci-
„ sions les regarde commes des ora-
„ cles, c'est par cette voie que je
„ me suis fait un petit revenu
„ honnète, envié de beaucoup
„ de beaux esprits.

„ Vous m'allez dire que vous
„ vous ferez des ennemis; quel-
„ ques ennemis de plus, doivent-
„ ils vous épouvanter? Vous qui
„ sçavez si bien les battre; d'ail-
„ leurs à quoi servent les amis de
„ ce tems, ils n'en ont que le nom;
„ je me fis toûjours honneur de
„ n'en jamais avoir; un Ennemi
„ qui nous procure de l'argent,
„ vaut mieux qu'un ami inutile;
„ voilà ma morale; l'amitié, selon
„ moi, est le partage des sots:
„ j'aime à être en guerre, j'y trou-
„ ve mon compte.

„ J'entens la Librairie mieux
„ que perſonne, & quand un Li-
„ vre ſort de mon cabinet, il faut
„ qu'il y ait bien du malheur, s'il
„ n'eſt pas vendu quelque mau-
„ vais qu'il ſoit, je ſuis encore à
„ revenir de mon étonnement au
„ ſujet du ſort de * Joſeph An-
„ drews, mais les armes ſont jour-
„ nalieres ; je vous conſeille donc
„ de faire avec moi un Traité
„ d'alliance offenſive & défenſive,
„ ce ſera le moyen de mettre tou-
„ te la France à contribution :
„ Vous l'armée, moi Paris & la
„ Province. Je ſuis.

Cette lettre lûe, Picard dit que cet Abbé-là n'étoit pas ſot ; chacun fit ſes réflexions, & je fus chargé ſur le champ de faire la réponſe au nom de toute l'Académie ; la voici telle que je la

* Roman nouveau de l'Abbé Desfontaines, qui depuis long-tems n'eſt plus connu.

composai pendant que mes Camarades faisoient la lecture de quelques autres lettres.

MONSIEUR ET CONFRERE,

„ Nous sommes fort sensibles à „ l'honneur que vous nous faites „ de vouloir bien nous aider de „ vos sages conseils ; je crois avoir „ eu l'avantage de vous connoître „ du tems que je battois le pavé „ de Paris, car je ne voyois pas „ fort bonne compagnie, je me „ flatte même que vous m'avez „ quelqu'obligation, & sans re- „ proche je vous ai sauvé une scé- „ ne tragique dont je devois être „ l'Acteur principal.

„ Le jour d'heureuse memoire, „ que je pris le parti des armes, „ mon Sergent étant commandé „ par quelques Louis pour aller „ faire sentinelle à votre porte, „ me

„ me choiſit pour ſon ſecond, à
„ deſſein, ſans doute, d'éprouver
„ mon ſçavoir-faire.

„ Un grand homme maigre,
„ grave, qui m'avoit tout l'air d'un
„ Medecin, pour ne nous engager
„ dans aucune mépriſe, nous pei-
„ gnit vôtre figure par ces vers de
„ Boileau qu'il parodia ſur le
„ champ.



L'ardeur de critiquer brille ſur ſon viſage,
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte épaiſſeur
Fait chanceler ſes pieds ſous ſa molle épaiſſeur.



„ Au reſte, voyez ſi vous vous
„ reconnoiſſez là, & ſi c'eſt vous
„ dont il eſt queſtion, car après
„ tout je pourrois bien me trom-
„ per.

„ Quoiqu'il en ſoit, j'avois „ une petite maîtreſſe au Fau- „ bourg S. Germain dans les en- „ virons de vôtre quartier ; com- „ me je partois le lendemain, que „ j'étois bien aiſe de lui dire adieu, „ j'y conduiſis mon Sergent, & „ de bouteille en bouteille nous „ y paſsâmes la moitié de la nuit, „ de ſorte que vous étiez rentré „ quand nous retournâmes vous „ rendre viſite.

„ Ayant touché l'argent d'a- „ vance, nous aimâmes mieux „ dire que nous l'avions gagné „ que de le rendre ; c'eſt le ſeul „ vol que j'aye fait de ma vie ; „ ainſi, Monſieur, je compte n'ê- „ tre pas en reſte avec vous au „ ſujet des bons avis que vous „ voulez bien nous donner, après „ bien des réflexions ſerieuſes, il „ eſt décidé que nous n'y aurons „ aucun égard.

„ Il eſt vrai que cenſurer nos
„ Généraux ſans raiſon, comme
„ vous faites les meilleurs Au-
„ teurs, nous procureroit peut-
„ être quelqu'argent de plus ; on
„ aime ce qui pique, un Mar-
„ chand qui veut faire fortune à
„ quelque prix que ce ſoit, &
„ par toutes ſortes de voïes, eſt
„ bien plûtôt riche qu'un hon-
„ nête négociant qui va ſon droit
„ chemin. Mais tous pauvres dia-
„ bles de Soldats que nous ſom-
„ mes, nous comptons les amis
„ pour quelque choſe, & nous
„ ne voulons d'Ennemis que ceux
„ du Roi.

„ D'ailleurs ceux qui ſont char-
„ gés de payer les ſatyriques, n'ont
„ pas toûjours des maîtreſſes aux
„ environs de ces Meſſieurs, &
„ d'honnêtes gens veulent gagner
„ l'argent qu'on leur donne ; moi-
„ même, qui n'ai pas la conſcience

„ trop délicate, il m'eſt venu là-
„ deſſus des ſcrupules.

„ Et que ſçai-je moi, ſi vous ne
„ vous fuſſiez point corrigé ſi nous
„ euſſions fait notre devoir; nous
„ ſerons peut-être reſponſables
„ des ſottiſes que vous ferez le
„ reſte de votre vie; car vous me
„ paroiſſez un vieux pécheur,
„ qu'il n'eſt pas facile de ramener
„ dans le bon chemin.

„ Ne penſez pas toûjours dé-
„ crier notre Académie, l'un de
„ nous pourra bien aller cet Hi-
„ ver en recrue à Paris, & profi-
„ ter de l'occaſion pour acquitter
„ les dettes de la compagnie, & ce
„ que je dois en conſcience à
„ l'honnête Medecin qui m'a don-
„ né de quoi boire à ſa ſanté; fai-
„ tes-y réflexion. Je ſuis.

Après que j'eus fait lecture de cette réponſe à mes confréres, le Normand la ſigna pour la ren-

dre plus authentique, & la porta à la poſte.

Cet illuſtre Académicien par ſes ſoins, & ſon exactitude à nous ſervir, mérite que je faſſe ſon éloge pendant que je le tiens ſur le tapis.

CHAPITRE III.

Le Normand.

LE Normand n'eſt pas tout-à fait de ces membres qui ne ſervent que pour faire nombre dans une Académie, comme elles en ſont toutes pleines; ſi le Normand n'eſt pas doué d'un eſprit ſupérieur, il le ſçait, & ce n'eſt pas être ſi bête que de ſçavoir que l'on eſt un ſot, il le ſçait donc & perſonne ne le lui conteſte.

Il me demanda derniérement

combien nous avions acquis de gloire depuis que nous travaillions ; & s'il étoit déja parlé de lui dans le monde ; sur ce que je lui dis que je n'avois pas encore eu occasion de faire son éloge, il me pria de ne le pas oublier.

Il est juste de lui rendre ce qui lui est dû ; je suis forcé d'avouer que je n'ai jamais mangé de meilleur potage à l'Armée, que depuis qu'il est chargé de la direction de notre Cuisine ; son mérite ne se borne pas là ; comme avant que de servir le Roy, il servoit la Justice à Rouen, quand elle avoit besoin de témoin ; pour plus grande authenticité, avant que d'insérer un fait dans le résultat de nos séances, s'il s'est passé à notre Armée de Flandre, c'est le Normand qui se transporte sur les lieux, pour examiner la chose par ses yeux, & ce n'est que sur son rapport que

nous nous disposons à en faire part au Public : telle est notre exactitude à ne lui donner que des faits bien avérés.

Au reste le Normand est brave, bon Français, & des plus zélés pour son Prince ; je ne sçai quel transport Poëtique s'empara de son esprit, il y a quelque tems. Il nous récita en pleine Académie ces vers qu'il venoit de faire, nous dit-il, sur l'arrivée du Roi à Lille.

Quels *Vive le Roi* retentissent ?
Louis, les Lillois s'applaudissent
De vivre sous tes douces loix ;
Peuple heureux, voici ton salaire ;
Ton Roy prenant un ton de pere
Te répond : Vive mes Lillois.

Surpris de trouver à nôtre Confrere des talens que nous ne lui connoissions pas encore, nous lui en fîmes compliment ; en

effet, quelle douce harmonie! quelle élégance! il faut avouer que la gloire de notre ami ſeroit à envier ſi perſonne ne lui diſputoit l'honneur d'un tel chef-d'œuvre; malheureuſement ils viennent de paroître ſous le nom d'un illuſtre Abbé * dans le Mercure de France, digne cadre d'un tel ouvrage, & de l'Auteur qui s'y nomme.

Le Normand au déſeſpoir prend l'affaire à cœur, & veut en enrichir le recueil de nos ſéances; quel que ſoit le pere de ces vers on ne peut que trop louer ſon bon goût, ils ſont dignes de l'un & de l'autre Auteur à qui on les attribue.

La diſcorde ſe gliſſe dans les Sociétés les mieux compoſées; combien de fois l'intérêt de deux particuliers n'a-t-il pas brouillé

* L'Abbé Pellegrin.

tout

tout le Senat Romain, & mis l'Empire à deux doigts de sa perte? Comme on ne peut pas parler si long-tems sans boire ; une bouteille malheureusement cassée entre le Normand & le Breton, faillit diviser l'Académie, l'un & l'autre soutient qu'il n'est pas l'auteur de ce malheur, chacun prend parti, comme c'est l'ordinaire, aux gros mots succédent les menaces, & aux injures les coups ; l'encre, le cornet, le papier, les plumes, les lettres, on se jette tout au visage ; dans ce desordre extrême la Garde vient, le Breton & le Normand sont conduits en prison, & l'Académie se sépare en tumulte ; telle fut la fin tragique de cette séance que je viens de donner au Public.

CHAPITRE IV.

Autre chose.

CE ſeroit ici l'endroit de parler du zele de nôtre Académie, & de toutes ſes belles productions tant en proſe qu'en vers au ſujet de la maladie, & de l'heureux rétabliſſement du Roy ; mais le Public en a tant vû, qu'en vérité ce ſeroit abuſer de ſa patience que de l'entretenir encore ſur cette matière - là ; d'ailleurs les plus illuſtres Académies du Royaume ne s'etant pas fort honorées à parler ſur un ſi beau ſujet, c'eſt à la nôtre à ſe taire, par prudence.

Paſſons de l'Eſcaut ſur le Rhin & revenons au ſiége de Fribourg ; c'eſt faire un grand ſaut, & ne

rien dire d'un aſſez long eſpace de tems, mais j'avouerai franchement que pendant le long & triſte ſéjour du Roy à Metz, j'avois comme toute la France, perdu ma belle humeur, & ne ſongeois guéres à me procurer quelque nouvelle avanture.

Dans la premiere ſéance que nôtre Académie ambulante tint ſur le Rhin, nôtre confrére Champenois,qui comme on ſçait a le département des affaires Etrangéres, pour nous prouver avec quel zéle il avoit déja établi des Correſpondants dans les différents endroits où nous avons des Armées, nous remit pluſieurs lettres d'Italie & d'Alſace; elles étoient en ſi grand nombre, & ſi pleines d'actions héroïques, que je voudrois qu'il fût poſſible de les inſérer toutes ici; mais je me flate que l'ingénieux Picard en fera

au meilleur uſage que moi.

La premiére dont nous fîn lecture venoit de l'armée de Dc Philippe ; nôtre Correſpond après nous avoir parlé du coura intrépide que lui, & ſes amis c montré aux ſiéges de Nice, Ville-Franche, & de Montalba mettoit l'établiſſement de nô Académie à côté de celui l'Hôtel Royal des Invalides, n nument le plus digne d'un gra Roy.

D'abord je regardai ce comp ment comme une louange outı que nous donnoit nôtre Camaı de, pour nous engager à par favorablement de lui ; mais ay depuis fait reflexion à cette co paraiſon qui d'abord paroît parodoxe, je l'ai trouvée tr raiſonnable ; & elle mérite q j'y faſſe quelques réflexions.

Jamais en effet entrepriſe



fut plus noble que la nôtre ; Louis XIV. n'a pensé qu'aux corps des Soldats blessés à son service, & nous pensons à leur gloire ; si ce grand Prince a crû que l'espérance d'avoir un azile en cas de quelques blessures qui nous missent hors d'état de servir, nous feroit hazarder nos vies avec plus de courage, que ne fera pas sur nos cœurs l'espoir d'être immortels, & de voir passer nos noms chez la posterité la plus reculée.

Tout François est né vaillant & courageux, mais il n'y a que des bêtes feroces qui puissent se battre les uns contre les autres pour le seul plaisir de se battre ; comment un homme raisonnable, confondu dans la multitude sans esperance d'en sortir jamais, peut-il de gayeté de cœur exposer sa vie ? il n'y a que la gloire dont tout cœur François est amoureux,

qui puisse nous porter à des prodiges, c'est à quoi nous avons prévû.

Maintenant donc que la carriere est ouverte à quiconque veut courir, que d'exploits n'allons-nous pas avoir à chanter, quel plaisir de voir nos noms écrits parmi les noms fameux, & de sçavoir qu'un jour à venir on dira : sous le Regne de Louis *le Bien-aimé*, vivoient le grand Conty, l'illustre Comte de Saxe, Arouet de Voltaire, & Claude Pichon, surnommé le Parisien, qui fit des prodiges de valeur aux Siéges de Menin & d'Ypres.

Je voyois à regret que Messieurs les Auteurs étoient les seuls, qui, quoique sortis pour la plûpart de la Bourgeoisie, parvenoient à se faire un nom ; mais maintenant tous les François sont égaux, ce n'est qu'à leur mérite

qu'ils vont devoir leur diſtinction ; c'eſt trop de réflexions ; paſſons à des faits.

CHAPITRE V.

Champenois & ſes hauts faits en Alſace.

APrès la lecture de toutes ces Lettres, Champenois lût à l'aſſemblée une piéce d'éloquence de ſa façon, dans laquelle, à l'exemple de Ceſar, il eſt lui-même ſon Hiſtorien. Comme il ne parle pas de ſa figure, je dirai qu'elle eſt aſſez plate; pour ſon ſtyle, en voici que j'ai retouché, pour le faire cadrer au mien, le Public décidera s'il reſſemble à ſa figure; & ſi nôtre ami eſt l'exception du Proverbe, *quatre-vingt-dix-neuf*

Moutons & un Champenois, font cent bêtes.

„ Je ſuis de Troyes en Champagne, il n'importe en quelle „ année je ſuis né; mon pere, qui „ étoit d'avis qu'il vaut mieux „ penſer à ſoi qu'à ſes héritiers, „ me laiſſa en mourant, pour tout „ bien, la liberté d'en gagner comme je pourrois; cette liberté-là „ n'eſt pas toûjours un excellent „ héritage, quoiqu'il en ſoit elle „ fut tout mon patrimoine.

„ Sans talens pour me tirer „ d'affaire dans le monde, n'ayant „ pour tout revenu qu'une taille „ avantageuſe; après m'être donné cent fois au Diable, je me „ donnai au Roi; & c'eſt avec un „ ſi bon maître que j'ai commencé „ cette année ma premiere Campagne du meilleur cœur du „ monde; Peut-on le ſervir à regret, lui qui vient nous com-

„ mander lui - même de ſi bonne „ grace ?

„ Vous ſçavez comme je me „ ſuis diſtingué en Flandre ; arri- „ vez en Alſace, nous fûmes ſé- „ parez & je demeurai quelque „ tems au Village de . . . où il „ s'éleva une guerre civile dans „ laquelle j'ai joué un aſſez beau „ rôle pour être écrit, il m'a mê- „ me aſſez flatté pour que je „ prenne la peine de l'écrire moi- „ même.

„ Je commence : Je rencontrai „ au Village de . . . un de mes „ anciens amis nommé Albert, à „ qui je ne fus pas inutile, com- „ me on le va voir ; Thereſe, jeu- „ ne Allemande fort riche & fort „ aimable, fille de François Au- „ truche, ayant épouſé un nom- „ mé Etienne, dont elle a fait la „ fortune, voulut, comme de „ raiſon, pourvoir à ſon avance-

„ ment, & le mettre en possession
„ des premieres dignités de la Pa-
„ roisse, encore est-on bien-aise
„ d'être titrée. C'est agir en hon-
„ nête femme, aussi l'est-elle, &
„ vaut assurément son prix, en-
„ core faut-il lui rendre justice,
„ quoiqu'elle ne nous en ait gué-
„ res rendu; mais, comme on dit,
„ chacun a ses défauts.

„ Comme personne n'est im-
„ mortel, & que les postes les
„ plus brillans ne nous garantis-
„ sent pas des attaques de la mort,
„ le pere de Therese revêtu de la
„ Charge de Marguillier vint à
„ mourir; la perte étoit irrépara-
„ ble, quoiqu'il en soit les grands
„ Emplois ne demeurent jamais
„ vacans, ils sont toûjours l'objet
„ des vœux de mille concurrens.

„ A peine le feu Marguillier
„ eut fermé les yeux, que plu-
„ sieurs Rivaux voulurent prendre

„ ſa place ; Etienne, en qualité de „ Gendre du défunt, ſe mit ſur „ les rangs ; Thereſe fit valoir ſes „ droits, & prétendit que ſon „ mari devoit ſucceder à François „ Autruche ; en vain, lui diſoit-„ on, que de tems immémorial „ les Marguilliers furent électifs, „ elle crioit toûjours ſans enten-„ dre raiſon, que fille de Marguil-„ lier ſon époux devoit l'être.

„ Cette Thereſe eſt une maî-„ treſſe commere, femme admi-„ rable, mais entiere, & qui, „ quoique mariée n'eſt pas encore „ en puiſſance de mari ; tout ſe „ fait par ſon ordre, & en ſon nom ; „ Etienne a un frere nommé Char-„ lot, qui n'eſt vraiment pas ſot ; „ voilà la famille contre laquelle „ moi Champenois, j'ai eu à com-„ battre, pour ſoutenir les droits „ d'Albert.

„ L'aſſemblée des principaux

„ Paroissiens se tint un Dimanche
„ après Vêpres au Presbytere, &
„ Albert fut élû; Therese furieuse
„ se déclare contre le nouveau
„ Marguillier, souleve contre lui,
„ voisins, voisines; & tout le Vil-
„ lage fut divisé en deux partis,
„ Charlot le vaillant Charlot cher-
„ cha l'heureux Rival de son
„ frere.

„ Ce fut alors qu'Albert im-
„ plora l'assistance des braves
„ François qui m'accompagnoient,
„ bien-tôt on vit s'allumer une pe-
„ tite guerre civile; on ne se ren-
„ controit jamais sans se battre,
„ nous fîmes des incursions dans
„ les vergers de Therese, elle
„ menaça les nôtres, & Charlot
„ son défenseur, après bien des
„ façons, passa enfin le ruisseau
„ qui nous séparoit.

„ Sur ces entrefaites, nôtre Ca-
„ pitaine, homme de cœur s'il en

„ fut jamais, & infatigable, tomba „ malheureuſement malade ; l'im- „ pitoyable frere de Thereſe pro- „ fita lâchement de ce tems pour „ nous tuer quelques poules, & „ ravager nos jardins, mais à pei- „ ne apprit-il que nôtre chef ren- „ du à nos vœux commençoit à „ être en état de donner des or- „ dres qu'il ſe retira.

„ Ne voilà-t-il pas une belle „ action ? Il me ſemble voir un „ Loup à l'affut derriere un arbre „ attendre que le Berger ſoit en- „ dormi pour fondre ſur ſes trou- „ peaux, & fuir lâchement au mo- „ ment qu'il s'éveille.

„ Je pris cette affaire à cœur „ en mon particulier, outré de ce „ qu'on m'en vouloit, à moi qui „ ne ſecourois Albert qu'en qua- „ lité d'ami, & qui l'aurois tou- „ jours été de Thereſe que j'eſti- „ mois au fond infiniment.

„ Si malheureusement cette
„ Allemande eût été grande Rei-
„ ne, & moi un Roi puissant,
„ c'eût été là le sujet d'une guerre
„ sanglante, où eût peri bien
„ du monde; mais par bonheur
„ qu'elle n'étoit que simple Pay-
„ sanne, & moi Soldat des plus
„ simples, il n'y eut donc tout au
„ plus que quelques chapeaux
„ perdus; qu'est-ce que cela en
„ comparaison de la guerre qui
„ tient toute l'Europe en armes.

„ Enfin le parti d'Albert étant
„ le plus puissant au Village, il
„ fut la tête levée & triomphant
„ prendre place dans l'œuvre, où
„ il reçut le premier le pain beni,
„ & l'eau benite en dépit de The-
„ rese, qui passant toujours fiere-
„ ment devant lui, ne voulut ja-
„ mais lui faire la reverence, ni
„ même le regarder.

„ Albert n'en étoit pas moins le

„ chef de la Paroiſſe, & le ſeroit
„ ſans doute encore ſi la mort ne
„ l'eût enlevé; mais la mort n'é-
„ pargne perſonne, pas même les
„ Marguilliers. Thereſe dit de
„ grand cœur un *De profundis*,
„ s'accorda à l'amiable avec le fils
„ du défunt, & faiſoit tout de
„ nouveau revivre ſes prétentions,
„ quand nous eûmes ordre de
„ quitter le Village; j'ignore la
„ ſuite de cette hiſtoire, & ce que
„ tout cela ſera devenu.

CHAPITRE VI.

Pluſieurs faits curieux & intéreſſans, avec l'hiſtoire abregée des exploits du brave Bourguignon.

REvenons à moi Pariſien, quand le Roi parut au Siége de Fribourg, je repris ma gayeté

naturelle, toute l'Armée sembloit renaître avec son Prince; que de prodiges de valeur, que de braves guerriers prodigues de leur sang ont.... doucement n'allons pas chasser sur les terres de Picard notre historien général; que j'envie son sort d'avoir à écrire de si belles choses; mais puisque mon projet est de ne parler que de moi, de notre Académie, & de quelques amis particuliers, dont l'histoire est nécessairement mêlée avec la mienne, tâchons de nous en tenir-là; aussi ne dois-je pas tout faire.

Contentons-nous seulement d'avertir le Public que ces Mémoires particuliers, ne sont que les préliminaires de la grande & fameuse histoire générale des Heros subalternes, qui paroîtra immédiatement après la Paix en douze volumes *in folio*, enrichie de figures

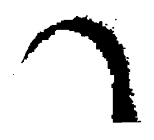
en taille-douce, de *Cochin*, & que l'on proposera dans peu au Public curieux par souscription ; on avertit encore que les Auteurs, les Poëtes, les Peintres & les Musiciens subalternes auront part à nos éloges, & qu'ils peuvent envoyer leurs Mémoires ; ceux qui aiment l'ordre dans les Ouvrages, peuvent faire transcrire ce petit Avertissement au commencement de ce Livre pour y servir de Préface, car il me paroit ici assez déplacé. Reprenons le fil de notre histoire.

Assez content de la Flandre, arrivé sur le Rhin, j'esperois en conter à quelque jeune Allemande, & me signaler devant Fribourg de plus d'une façon ; mais ma foi ce Siége-là n'étoit pas un jeu, il a plû à Monsieur le Gouverneur de nous y donner de l'exercice, & pendant ce tems

Serviteur à l'Amour.

J'eus cependant une petite avanture qui mérite d'avoir part ici ; la voici, la lira qui voudra ; comme nôtre confrere Bourguignon y est pour quelque chose, il n'en coûtera pas plus de faire tout de suite ici son portrait, il s'est distingué devant Fribourg, de façon à jouer un assez beau rôle parmi les Heros de nôtre ordre.

Douze ans de Service ont acquis à Bourguignon le droit d'être le Doyen de nôtre chambrée ; il est grand, bien fait, robuste dans sa taille, une longue moustache noire releve sa bonne mine, son front cicatrisé, & ses yeux ombragez d'un sourcil épais, lui donnent un air redoutable que son cœur & son bras ne démentirent jamais. Il sçait garder un sang-froid étonnant dans les occasions les plus périlleuses. Son



illustre corps fut honoré de trois coups de feu en Boheme, dont il est heureusement revenu couvert de gloire, de lauriers, & de blessures.

Pendant le Siége, dont il est ici question, pour nous remettre de nos fatigues, le tout par forme d'amusemens & crainte d'ennuis, car l'on prend soin de nos plaisirs, nous fûmes commandés pour aller donner la chasse à un Parti de Pandoures, qui cachés dans la Forêt noire, venoient de tems en tems rendre quelques visites à nos Equipages & à nos Maraudeurs qui s'éloignoient du Camp.

Je fus charmé de trouver l'occasion de connoître ces Messieurs, dont on dit tant de belles choses; j'étois d'autant plus curieux de les voir, que je n'en avois encore jamais vû; ce fut pour moi une vraye partie de plaisir; car je suis

naturellement assez intrépide, quoiqu'Auteur.

Après une longue & pénible recherche, nous nous mîmes à l'afut dans un endroit du bois par où ces brigands avoient coûtume de passer pour venir pendant la nuit nous surprendre ; là, dispersés & ventre contre terre, nous les attendions dans le plus exact silence.

J'étois de mon côté fort disposé à ne faire grace à aucun ; mais la fatigue, dont j'étois malheureusement accablé ce jour-là, suspendant les effets de mon courage, me livra aux douceurs du sommeil. Fatal repos que tu me coûtes cher !

Il faudroit que les grands hommes fussent exempts des foiblesses humaines, & que jamais le sommeil ne les mit au niveau des plus lâches.

CHAPITRE VIII.

Rêve extraordinaire.

UN rêve flatteur tenoit tous mes ſens ſuſpendus, &, plongé dans la plus douce yvreſſe, je me trouvois à Paris au milieu des plaiſirs dans le ſein de la volupté, quoique je ſois ſans contredit un des premiers rêveurs du Royaume, je ne fis, je crois, jamais de ma vie rêve mieux ſuivi.

La fortune propice à mes vœux, devenuë raiſonnable, & réconciliée avec le mérite, m'avoit enfin fait préſent d'un équipage leſte, tel que je le ſouhaitois depuis long-tems, j'étois un de ces petits-Maîtres dans le beau, & ſur ce qu'on appelle le grand ton de la bonne compagnie; je ſortois de

l'Opera en fredonnant un air nouveau : j'en ai encore la memoire récente, & j'allois en bonne fortune.

Je ne sçai quelle brune piquante m'avoit agacé pendant le spectacle : bref, c'étoit chez elle que je devois souper.

Mon carosse renvoyé avec ordre de ne revenir que le lendemain matin, selon l'usage ordinaire en semblable rencontre, je me trouvois à table tête à tête avec la plus jolie femme de Paris, qui sabloit le Champagne on ne peut mieux ; je lui faisois raison de la meilleure grace du monde ; le vin animant ses regards de la passion la plus tendre, & donnant encore plus d'enjouëment à cette belle, versoit l'amour jusqu'au fond de mon cœur.

Enfin l'on ne boit pas toujours ; en ces sortes de parties, les plaisirs



de la table ne ſervent que de prélude à de plus grands, &, la douce yvreſſe dans laquelle l'amour nous plonge, mérite bien qu'on la préfere à celle de Bacchus, qui ne laiſſe pas d'avoir auſſi ſes agrémens.

Mon Heroïne négligemment couchée ſur un lit de repos, la tète renverſée ſur un double couſſin, m'invitoit par les noms les plus tendres à paſſer dans ſes bras, je ne me fis prier qu'autant de tems qu'il en faloit pour rendre mes deſirs plus vifs. Je ſuis délicat en amour, & ſçai toûjours l'aſſaiſonner de mille petits préliminaires qui ne laiſſent pas que d'avoir leurs agrémens : trop de plaiſir accable mon cœur, il aime à s'y livrer par degré.

Il eſt ſi doux de voir une femme aimable vous prier d'être heureux, qu'on ne peut ſe refuſer la

ſatisfaction de l'entendre quelquefois vous demander ce que l'on brûle de lui accorder. Enfin, je me précipite ſur elle avec tant de vivacité, que ſerrant trop mon fuſil que je tenois tout bandé, le coup part; le bruit m'éveille, & adieu Paris, mon Equipage, le vin de Champagne, la Table, & ma Princeſſe.

J'ouvre les yeux, je me trouve ſeul reſté de ma troupe, plus de camarades; & que vois-je autour de moi? des bois d'une hauteur effraïante, des Pandoures, qui accourus au bruit du feu, le ſabre nud & le bras levé, ſe diſputent l'honneur de m'abattre la tête; quel coup de Theâtre! quel changement de ſcéne! Il eſt terrible, & ce n'eſt rien de le lire; je voudrois de tout mon cœur que mes Lecteurs ſe fuſſent trouvés en pareil cas pour en mieux juger.

D'abord

D'abord je crus rêver, tant j'avois de peine à paſſer du ſein des plaiſirs dans les bras de la mort ; quoiqu'on en diſe, ce paſſage n'eſt pas plaiſant ; on ne s'accoûtume pas aiſément à ces ſortes de ſituations.

Je ne m'aperçus que trop tôt que le rêve étoit fini ; & faiſoit place à la plus affreuſe réalité.

Pendant que mes Bourreaux, toujours le fer ſuſpendu ſur ma tête, tenoient conſeil entre eux, dans leur Langue barbare que je ne comprenois pas ; déſarmé, aſſis ſur mon ſéant, les yeux tantôt fixés en terre, tantôt levés au Ciel, je ne laiſſois pas que de faire, avec aſſez de diſtraction à la vérité, quelques réflexions morales, & aſſez bonnes, autant qu'il peut m'en ſouvenir, ſur les verités du monde.

Quelle chienne de figure je fai-

fois là : je ne puis me la rapeller sans en éclater de rire ; car on pense bien que j'en fus quitte pour la peur par l'avantage que j'ai d'être mon historien.

Il faut convénir, car j'en puis parler pertinemment, qu'un homme qu'on va pendre, & qui voit devant ses yeux l'appareil de son supplice, n'est pas fort à son aise.

Enfin, après bien des discussions, il fut décidé que je ne mourrois pas ; peut-être ma Sentence fut-elle seulement differée, & n'attendoit-on que la commodité d'un arbre plus commode que ceux qui m'environnoient pour m'y brancher, ou que l'on me réservoit pour servir de guide à la troupe Pandourienne. Quoiqu'il en soit, on me fit signe de me lever, & un cheval me fut offert.

On croit sans doute que je

montai dessus ? je le crus bien alors de même, mais point du tout, attaché à sa queuë, je n'eus que l'honneur de le suivre ; que cet équipage étoit different de celui dans lequel le sommeil m'avoit fait trouver quelques momens auparavant. Que je maudis de fois mon funeste réveil.

Le cheval qui me trainoit n'étoit pas mauvais, mais c'étoit bien tant-pis, de par tous les diables, mieux il alloit, plus mal j'étois ; peu curieux des beaux chemins, à l'exemple de ses maîtres, sans avoir la moindre envie de danser, il faloit avec lui toujours être en l'air, & de tems en tems, à chaque fossé, faire le sault périlleux.

J'eus beau representer à ces Messieurs, tout en courant, qu'on ne traitoit pas ainsi un Académicien, & qu'ils jouoient à me faire créver ; ils sembloient pour m'in-

faiter encore me repondre en leur langage, que rien n'etoit si commun que des gens de nôtre cotsse; c'etoit au moins ce que signifioient les gestes de quelques malins qui sçavoient sans doute le François, & connoissoient la gloire de nos Academies.

Ne sçachant ce que je faitois, la cervelle nous tourne à moins, je leur repondois comme s'ils eussent dû m'entendre qu'il y avoit Académie & Académie : qu'ils en étoient, à la verite, qui par le soin qu'elles prenoient de se peupler de Sujets faciles à remplacer, en manquât-il quarante, pourroient en un jour les retrouver aisément sans crainte de perdre de leur éclat.

Mais à quoi servoient toutes mes remontrances, on ne m'écoutoit pas; devenu cheval de poste, je courois après mes persécuteurs

& mes bourreaux ; les Pandoures n'aiment pas les gens de Lettres. Ils ne ſçavent que ſe battre, & ne ſont rien moins que beaux Eſprits.

Qu'il eſt affreux pour un Auteur d'avoir affaire à de telles gens, s'il n'avoit falu pour me tirer d'affaire que leur promettre l'immortalité, j'aurois écrit à Paris pour leur faire faire des Odes, & j'en aurois commandé au moins deux ou trois douzaines ; car elles étoient alors à très-bon marché.

Si l'honneur d'être reçû parmi nos Confreres, eût pû les flatter, au hazard d'avoir comme les autres Académies une trentaine de Membres inutiles dans nôtre Societé, je les aurois reçû moi-même : mais helas ! ces barbares ne ſe ſoucient point de vivre après leur mort, ils donneroient pour

un jour de vie de plus, toute leur prétention ſur l'eſtime de la poſterite, & une Ode, fût-elle auſſi bonne que celles qui ont inondé la France l'année derniere, ils la trouveroient inſipide.

Par le peu de goût de cette Soldateſque, on juge bien du peu de cas qu'ils auroient fait de nôtre Académie ; c'eſt pourquoi je ne leur en parlai pas, j'eûs ſans doute gémi de leur aveuglement, ſi je n'euſſe été aſſez occupé de gémir ſur moi-même ; ma ſituation étoit d'autant plus triſte qu'elle ſuccedoit à un rêve charmant, & que j'aurois volontiers troqué ma miſerable vie contre un ſi doux ſommeil.



CHAPITRE IX.

Réflexions sur les rêves, & autres choses avec.

JE ſuis l'homme du monde peut-être le plus heureux en rêves, & je rêve ſouvent, c'eſt-à-dire toutes les nuits ; à peine ai-je la tête ſur mon havreſac, & les yeux fermez que me voilà au moins Comte ou Marquis ; c'eſt toujours autant, comme on dort preſque la moitie de la vie, & qu'on n'eſt après tout que ce qu'on croit être, il en reſulte que je ne ſçai ce que je ſuis, puiſque ma vie ſe partage entre l'abondance & la miſere, les plaiſirs & les peines, les poſtes les plus brillans & les plus bas.

Après tout, mon ſort, grace à

mes rêveries, eſt à peu de choſes près, égal à celui d'un gros Seigneur, qui, couché mollement dans un lit ſuperbe à côté de la femme la plus aimable, rêveroit toutes les nuits qu'il n'eſt qu'un miſerable Soldat, & je ne ſçai ſi les rêveurs de profeſſion, qui ſçavent avec quelle vivacité l'imagination agit pendant le ſommeil ne balanceroient pas entre être heureux réellement; & toûjours des plus malheureux en rêves, ou être toujours heureux en rêves, & malheureux en effet.

Je n'ai jamais fait, qu'il me ſouvienne, de mauvais rêves, mais ſi les peines ſont auſſi ſenſibles que les plaiſirs, ma foi, je ne ſçai moi-même lequel je choiſirois; quoiqu'il en ſoit, retournons à la queuë du cheval où j'ai laiſſé mes Lecteurs; ſi je diſerte ici un peu à mon aiſe, c'eſt que je ne

ſuis plus attaché à cette incommode voiture : & qu'à l'exemple de mes Confreres les Auteurs, j'aime aſſez à parler inutilement.

Comme nous ſortions du bois, moi toujours en courant comme ſi j'allois à la fête, quoiqu'aſſez las de cette cérémonie, & les Pandoures mes nouveaux maîtres devant & derriere moi en fort bon ordre ; une décharge de mouſquetterie nous fit arrêter, & même une bonne partie de nos Meſſieurs s'arrêterent ſi bien qu'ils s'arrêterent-là pour toûjours, j'eus en cette occaſion mon cheval tué deſſous moi, que dis-je, devant moi, le ſtile ordinaire m'emportoit ; & j'oubliois que ma ſituation étoit extraordinaire ; percé de deux coups de fuſil, il tomba après m'avoir fait faire un ſaut, le dernier de tous à la verité, mais le mieux conditionné, & nous

voilà tous deux les quatre fers en l'air.

Le feu continuë de part & d'autre, & il se fait les plus belles actions du monde; Bourguignon surtout fit des prodiges de valeur, il tua lui seul six Pandoures, Picard en tua deux, le Normand fut renversé de son cheval, mais n'en mourut pas, il monta en croupe derriere le Breton, & tourné du côté de la queuë, ces deux braves Dragons faisoient face partout, car toute l'Académie étoit de cette affaire-là.

Assis au milieu du champ de bataille, lié, desarmé, je ne pouvois que juger des coups, les balles en se croisant siffloient autour de mes oreilles, & formoient une musique, qui, quoiqu'en dise Charles XII. n'étoit pas tout-à-fait si agréable à entendre qu'un O[illegible] de Ramau; les Canons de

Fribourg étoient lés basses de ce lugubre concert.

Enfin la nuit sépare les combattans, & ayant été laissé pour mort avec les autres, je demeure seul maître du champ de bataille; avec le tems je me débarassai comme je pûs, & à la faveur d'un petit clair de Lune qu'il faisoit, je regagnai nôtre Camp en assez mauvais équipage; avec quelle joye mes amis ne me revirent-ils pas? je fis le recit de mes avantures, qui me firent honneur dans ma Compagnie, il en fut même parlé dans tout le Régiment.

La Ville commençoit à ne plus battre que d'une aile. Les jours suivans, le Siége fut poussé avec plus de vigueur que jamais, & je me vante que j'y eus ma part comme un autre: Enfin la Ville capitula, se rendit, le Roi partit, & moi aussi.

CHAPITRE X.

Mon retour à Paris : Caractere d'une belle Dame.

COmme nôtre Régiment avoit besoin d'être recruté, mon Capitaine que j'avois l'honneur de connoître assez particulierement, informé que j'étois faufilé parmi tout ce qu'il y avoit de batteurs de Pavé & de Libertins à Paris, jetta les yeux sur moi pour aller chercher des Successeurs à nos illustres Camarades : la mort en avoit immolé un grand nombre à la gloire pendant le Siége le plus pénible & le plus glorieux de toute cette Campagne.

Je retournai donc des bords sanglans du Rhin, aux paisibles rivages de la Seine ; & après une

longue marche, je revis enfin les Tours de Nôtre-Dame. Ce fut un Samedi au ſoir par une pluye de tous les Diables, crotté juſqu'à l'échine, & pour le moins autant couvert de bouë que de lauriers, que je fis mon entrée triomphante à Paris.

Cette entrée-là eſt remarquable, car le Ciel qui ſe rit des vains projets des hommes, & qui fait tout ſervir à ſes deſſeins, ne me ramenoit en cette Capitale que pour me marier, oui me marier, qui l'eût crû; je n'aurois jamais imaginé que je prendrois un jour femme à Paris, & le moyen d'avoir eu cette penſée? les femmes y ſont de belles idoles, dont le plus beau talent eſt de ſçavoir ruiner leur mari.

Il eſt vrai que n'ayant rien à perdre j'avois moins à riſquer qu'un autre, mais je ne voulois

rien riſquer, pas même mon honneur, & l'honneur d'un mari n'eſt pas ce dont nos Pariſiennes ſont le moins prodigues, pourquoi après tout l'épargneroient-elles, ſi peu ſenſibles à la perte du leur.

Uniquement occupé du ſoin de lever de beaux hommes au Roi, j'étois bien réſolu de laiſſer à d'autres le ſoin de lui en faire; comme je n'avois point d'Hôtel à Paris, cela eſt pardonnable à un homme de ma ſorte, je fus deſcendre à celui de mon Capitaine, j'en avois l'ordre, j'étois d'ailleurs porteur d'une lettre pour Madame ſon épouſe : Ah! quelle épouſe, il faut en paſſant que j'en diſe deux mots & de tout ſon domeſtique.

J'eus un vrai chagrin de voir que l'arrivée de Monſieur le Marquis que j'annonçois, loin d'apporter la joie dans la maiſon y répan-

doit un certain air de tristesse, & de mélancolie qui ne marquoit pas beaucoup d'impatience de nous revoir.

Le vieux portier, par un branlement de tête, me temoigna d'abord son mécontentement; tous les Domestiques se parlérent à l'oreille, & quand je dis au premier venu d'aller m'annoncer à Madame, on me répondit brusquement que je pouvois y aller moi-même; personne ne vouloit être le porteur d'une si mauvaise nouvelle; je crus d'abord que c'étoit mauvaise humeur des Domestiques; des Laquais insolens, un Portier brutal, sont personnages assez communs chez les Grands.

J'entrai tout en guêtres dans l'appartement de Madame, croyant ne lui pouvoir faire mieux ma cour qu'en lui remettant promp-

tement la lettre dont Monſieur le Marquis m'avoit chargé, pour elle, mais je ne fus pas mal reçû; à peine m'aperçut-on que devinant à mon habit qui j'étois, d'où je venois, & ce que je voulois, on me cria, d'un bout de la ſale à l'autre de m'aller décroter, ſi je penſois entrer dans une écurie; je rebrouſſai chemin, & revins une demi-heure après en meilleur équipage.

Madame faiſoit ſa partie de Médiateur avec une amie, & deux jeunes petits maîtres, je fus d'abord un bon demi quart d'heure derriére le fauteuil de la Marquiſe, fort interdit de ſa froide réception, & du peu d'empreſſement qu'elle avoit de voir un brave garçon qui venoit de partager mille dangers avec ſon mari; enfin tout en continuant de jouer elle me fit la grace de me dire

en détournant un peu la tête de mon côté, d'un air fier, *la Campagne est donc déja finie, il me semble qu'on revient de bonne heure cette année ?*

J'allois lui répondre qu'il commençoit à faire froid ; si elle ne s'en appercevoit pas encore dans une bonne sale auprès d'un grand feu ; mais Madame parlant tout bas à l'oreille de son voisin, parut n'être pas fort curieuse d'entendre ma réponse.

Pour se défaire de moi poliment elle me dit d'aller boire un coup à l'office ; comme j'avois une lettre à lui remettre, je la lui présentai en même tems, elle la prit & la mit dans sa poche sans la lire, j'en fus indigné.

Allez, braves François, allez vous couvrir de Lauriers, ne craignez pas d'être accablés sous leurs poids, pendant vôtre absen-

ce vos épouſes officieuſes font croître ſur vos fronts de quoi ſoutenir vos couronnes.

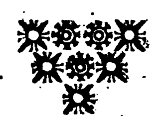
Ce malheur eſt général, Jannette qui avoit épouſé Dupré Valet de Chambre de Monſieur, me reçut auſſi froidement à l'office, que ſa maîtreſſe à la ſale de Compagnie.

Morbleu, diſois-je en moi-même, faut-il qu'un auſſi brave Seigneur que mon Capitaine, & un auſſi honnête homme que Dupré ayent des femmes de cette trempe ? ils m'avoient chargé tous les deux de tant de complimens que je contois être fêté & embraſſé de tout le monde ; mais ma foi je vois bien qu'on ſe fût fort bien paſſé de nous.

Enfin Monſieur arriva ; quel fut mon étonnement de voir Madame ſauter au col de ſon mari, l'embraſſer, & lui jurer mille fois

qu'elle n'avoit été occupée pendant son absence que du plaisir de le revoir, que mon arrivée l'avoit tirée d'une inquiétude mortelle, dans laquelle elle étoit à son sujet, & qu'en apprenant de moi de ses cheres nouvelles, elle avoit failli en mourir de joie; notez que Madame ne m'avoit pas dit un seul mot de Monsieur.

La Dupré en dit autant à son mari, & lui fit les mêmes caresses, vous jugez bien que tout cela ne me faisoit pas venir l'envie de me marier; je me mariai cependant peu de tems aprés, car il est écrit que je dois être cocu.



CHAPITRE XI.

Je me marie.

JAvotte sœur d'un jeune homme que j'avois engagé, eut le secret de pousser ma constance à bout, & de m'enrôler à son tour pour toute ma vie ; elle est bien vengée, je la vis pleurer de si bonne grace, & avec une douleur si profonde à l'approche du départ de son frere, elle me le recommanda dans des termes si touchans qu'elle émut ma pitié ; car je suis bon.

Je ne pus m'empêcher d'avoir d'abord pour cette poulette une estime singuliére, je la distinguai bien-tôt du commun des belles que je connoissois & dont je faisois sans doute les délices.

Je la crus une fille unique ; ſottiſe ordinaire des hommes ! c'étoit-là le grand chemin pour l'aimer ; ainſi je ne fus pas ſurpris quand je trouvai mon cœur pris de la meilleure façon du monde.

Comme j'allois tous les jours voir le frere, & le diſpoſer à partir j'avois occaſion de voir la ſœur tant que je le jugeois à propos ; loin de me fuir, elle n'avoit pas de plus grand plaiſir que celui de me voir, & ſi ce n'étoit que c'eſt de moi dont je parle, je dirois qu'elle m'aimoit à la fureur, mais pourquoi n'en pas convenir de bonne foi ? Javotte étoit jeune, belle, naïve, innocente, vertueuſe, ſi ſon cœur n'avoit jamais aimé, il n'étoit pas inacceſſible aux douceurs de l'amour, il le faut croire puiſqu'il en a pris pour moi qui ne ſuis aſſurément pas un Adonis, mais enfin je ſuis

un homme & vaux mon prix comme un autre.

La premiére déclaration que je fis à Javotte fut reçue ni bien ni mal, c'eſt-à-dire comme une jeune fille timide a coûtume d'en agir en pareil cas, le mot l'éfarouche mais la choſe lui plaît; nous autres Militaires nous ne ſommes pas longs dans nos exploits amoureux; je parle au pere, à la mere, je me fais connoître; ils interrogent leur fille, elle dit oui, j'épouſe; c'eſt une affaire faite.

Notez que le dégagement du frere fut un article du marché, car j'avois eu ſoin de ne le pas déclarer, & que ſa liberté fut la dotte que j'aportai à Javotte, avec de belles eſpérances; ma Déeſſe étoit bonne ouvriere en linge; les noces faites chez le meilleur Traiteur de la ruë de la Huchette, furent la plus belle

chose du monde; Javotte avoit heureusement de l'argent comptant.

A peine fûmes-nous mariés que nôtre Régiment étant suffisamment recruté; car Paris est une Ville de ressource, j'eus ordre de rejoindre; malheureuse nouvelle.

Voilà ce que c'est que d'épouser des Guerriers, on est veuve la plus belle moitié de sa vie, il est vrai que Paris Offre d'Officieux Substituts, mais Javotte n'est pas de ces femmes du grand air, c'est une petite Bourgeoise qui va tout uniment, & qui ne trouve pas ridicule d'aimer son mari.

J'avouë cependant que moi qui ne tremble jamais, je ne pûs me garantir de la crainte, une femme est si fragile, me disois-je en moi-même: bref, je fis à la mien-

ne le plus beau ſermon du monde; je promis de lui écrire toutes les Poſtes, mais qu'eſt-ce qu'une lettre pour une femme.

Enfin la pauvre Javotte, c'eſt-à-dire Madame Pariſien, car je lui donnai auſſi mon nom de guerre, fit ſi bien que je ne partis pas ſi-tôt; elle fut un matin ſe jetter aux genoux de mon Capitaine, & les larmes aux yeux, le conjura d'avoir pitié d'elle; une jolie femme qui pleure pour avoir un homme a tant de graces, qu'en vérité il faudroit être de fer pour le lui refuſer.

Monſieur le Marquis eſt jeune, poli & galant, il fit aſſeoir Javotte dans ſon fauteüil, car il étoit encore au lit, & voulut abſolument qu'elle prît une taſſe de caffé avec lui: quand on demande des graces, peut-on en refuſer de ſi legeres? Madame Pariſien obéït,

Dieu

Dieu veuille que ſon obéïſſance n'ait pas été plus loin, & que Javotte n'ait pas payé trop cher le bonheur de me poſſeder plus long-tems.

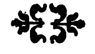
Quoiqu'il en ſoit, & quelques mauvais diſcours qu'ait tenu la malicieuſe Dupré, avec tous les domeſtiques, au ſujet de la viſite de ma chere moitié, & de l'heureux ſuccès de ſes larmes qu'on prétend qui furent eſſuyées avec le bandeau de l'amour, je veux bien penſer pour ma tranquillité qu'il n'en eſt rien. Javotte me l'a juré par tous les Saints du Paradis, je dois l'en croire.

Après tout, je ſerois bien avancé: quand je me convaincrois à n'en pouvoir douter que je ſuis cocu, la belle découverte! Si le malheur m'en veut, il vaut bien mieux l'ignorer toute ma vie.

Il eſt vrai que mon Capitaine qui m'aimoit déja beaucoup, ne me fit jamais plus d'amitié que depuis mon mariage, & c'eſt-même encore à Javotte que je dois l'honneur que j'ai d'avoir été fait Cornette cet hiver; mais paſſons là-deſſus, cela me laiſſe des doutes qui m'inquiétent; j'euſſe été plus flatté de recevoir cet honneur à la tranchée devant Fribourg qu'à Paris.

Pendant le tems que je reſtai en cette Ville, je viſitai les gens de Lettres, & tous les beaux Eſprits de ma connoiſſance qui donnerent de grands éloges à notre Academie; je frequentai auſſi les ſpectacles, & ne me contentai pas toûjours de lire les belles productions des autres; comme les vers n'avoient pas ceſſés, & que le retour du Roi en fit encore éclore quelques miliers,

même ſur ſa maladie, je m'aviſai auſſi d'en faire, on chante mieux le péril quand il eſt paſſé ; on a vû de ma Proſe, on va voir de mes Vers, c'eſt une Eglogue dans le ſtyle langoureux, larmoyant ; je ne ſçai quel excès de tendreſſe me prit tout d'un coup avec la fureur poëtique. Cette Eglogue parut en ſon tems avec les autres, & mourut de même. Ceux qui ſont las de Vers pourront la paſſer ſans façon ; en deux mots, pour ceux qui ne la liront pas, ce ſont deux Bergeres des environs de Paris, qui s'entretiennent ſur la douleur des Habitans de cette Capitale, à la nouvelle de la maladie du Roi.



CHAPITRE XI.

Encore de mauvais Vers ſur meilleur Roi du monde.

EGLOGUE.

SILVIE, PHILIS.

SILVIE.

D'Où naît, belle Philis, cette ſombre t
teſſe ?
Vos yeux où repoſoit l'amour,
Où regnoit l'aimable allegreſſe
D'ennuis ſont couverts en ce jour.
Quoi vous pleurez, quelle douleur m
telle
Agite vos eſprits, vous trouble, vous abbat ?
N'auriez-vous fait qu'un infidéle ?
Que feront nos Bergers ſi Daphnis eſt ingr

PHILIS.

Et d'où ſortez-vous donc, Silvie ?
Où ne verſe-t-on pas des pleurs ?
Laiſſez, laiſſez l'amour, apprenez nos m
heurs :
Tremblez pour la plus belle vie ;
Pour celui de tous les mortels,
A qui la France à notre exemple,

Eût déja fait conſtruire un Temple
S'il nous étoit permis d'élever des Autels.

SILVIE.

Quoi ce Héros charmant dont Dieu benit les armes.
Ce Prince l'amour de nos bois.
Et dont tous les échos répetent les exploits. ...

PHILIS.

Fait aujourd'hui le ſujet de nos larmes.

SILVIE.

Il n'eſt encor qu'à ſon Printems ,
Le Ciel ſouffrira-t-il que la mort le moiſſonne ?

PHILIS.

Si c'eſt par les vertus que ſe comptent les ans ,
LOUIS eſt près de ſoñ Automne ;
Combien de Rois ont vécu plus de jours ,
Et ſont morts avec moins de gloire ;
Daphnis le dit hier , nous pouvons bien l'en croire ,
Par un long & paiſible cours ,
Il eſt vrai qu'un Ruiſſeau voit à accroître ſon onde ,
Que ſon lit n'en devient que plus large & plus beau ,
Mais il en eſt dont la ſource feconde
Les rend fameux dès le Berceau ,
Et les plus belles fleurs dont nous parons nos têtes ,
Souvent le même jour les voit naître & mourir ;
Iris, la jeune Iris, après mille conquêtes ,
Quand ſon cœur pour Damon commence à s'attendrir ,

Mourante entre ses bras va nous être ravie
A la fleur de son âge elle touche à sa fin.

S I L V I E.

L'amour change, Philis, un si triste destin,
Il vient de lui rendre la vie.

P H I L I S.

Si ce Dieu devenoit sensible à mes soupirs,
S'il faisoit pour le Roi ce qu'il a fait pour elle,
Je lui promettrois bien de n'être plus rebelle,
Et de m'abandonner à d'innocens désirs.
Oui, si j'apprens cette nouvelle
J'épouse le Berger qui me l'apportera.

S I L V I E.

Que Deviendroit Daphnis ?

P H I L I S.

Ah! je connois son zele,
Daphnis le premier le sçaura ;
Mon cœur est à ce prix, il le sçait, il m'adore ;
C'est pour secher les pleurs qui coulent de mes yeux,
Que plus matinal que l'aurore,
Avant le jour il a quitté ces lieux ;
Tous nos Bergers sont à la Ville ;
Chaque Bergere comme moi
Tremblante pour les jours de notre auguste Roi
A banni pour un tems l'amour de cet azile,
D'en parler il est défendu
Sous la plus rigoureuse peine.

S I L V I E.

De ce malheur inattendu,
Ne peut-on plus douter ?

PHILIS.

Interrogez la Seine ;
Et mes yeux, & l'effroi qui regne sur ces bords
Où vous me trouvez gémissante,
Si BOURBON jouissoit d'une santé constante,
Ces bois retentiroient des plus tendres accords ;
Serois-je aux pleurs abandonnée
Sans houlette, sans chiens, sans berger, sans brebis.
Non, non de roses couronnée
Par les mains de mon cher Daphnis
On me verroit d'une danse legere
Animer par mes pas les sons de son hautbois ;
Et lui sur la verte fougere
Tracer avec les siens l'image de ma voix,
Où Tranquilles tous deux sous un naissant feuillage
Dans quelques nouvelles chansons,
De ce Heros que nous pleurons,
Nous célébrerions le courage.
Vous sçavez sans doute les vers
Que pour LOUIS Daphnis compose ;
Je les aime, il le sçait, il ne fait autre chose.

SILVIE.

Tous les Hameaux voisins en forment des concerts.

PHILIS.

Avec tant de plaisir j'en chargeois ma mémoire,
Que l'aimable Berger qui me tient sous sa loi ;
Se plaignoit que tous ceux qu'il faisoit à ma gloire

Avoient moins de charmes pour moi,
Quoiqu'il n'ait jamais vû la guerre,
Il la chantoit de façon l'autre jour
Que son hautbois ressembloit un tonnerre,
Et quel Dieu l'inspiroit ? ce n'étoit que l'amour.
Lui qui n'a vû ni Siége ni Batailles,
Il me peignoit le Roi devant Menin,
Vainqueur d'orgueilleuses murailles,
Et remplissant son glorieux destin;
Tantôt par une noble image
Il comparoit ce Prince courageux
A ces torrens impetueux
Dont rien ne peut arrêter le passage :
Tantôt c'étoit un rocher sourcilleux
Descendant indigné du sommet des montagnes,
Et renversant ces chênes orgueilleux
Qui de l'humble sein des Campagnes,
Elevoient jusqu'à lui leurs superbes rameaux.
Tout cede, disoit-il, à ce monarque aimable,
Et sous l'effort de son bras redoutable
Les Heros les plus fiers sont de foibles roseaux.
Daphnis chantoit-il la clemence
Du plus grand Roi de l'Univers,
Et ces braves guerriers défenseurs de la France
Dont les sillons Ennemis sont couverts,
C'étoient les eaux de la Seine irritée
Qui se répandoient sur ses bords.
Cerés, ajoutoit-il, tremble pour ses tresors,
Alors nous la voyons, par la crainte emportée,
Parcourir en pleurant nos fertiles guerets ;

Mais à peine le Fleuve a calmé sa furie
Et retiré ses eaux, que la plaine fleurie
Fait briller à nos yeux des épics, des bouquets ;
Ainsi LOUIS sage dans sa vengeance,
Retirant ses Soldats du Païs étranger,
Qu'il couvre sans le ravager,
Laissera sur ses pas la Paix & l'abondance.

SILVIE.

On se rappelle avec plaisir, Philis,
Les chansons du Berger qui nous tient asservie.

PHILIS.

Oüi, j'oublierois plutôt, belle Silvie ;
Le chemin du hameau, que les vers de Daphnis.
Mais il ne revient point, déja le jour s'avance ;
Ah! préparons de nouvelles douleurs,
Répandons, répandons des pleurs,
Ne parlons plus des beaux jours de la France ;
Daphnis ne revient point, il craint de m'affliger.

SILVIE.

Seroit-ce lui que je verrois parroître ?

PHILIS.

Ah ! pourrois-je le méconnoître ?
Le trouble de mon cœur annonce mon berger ;
Je démêle sur son visage
Des traits de gayeté répandus
Pour nous quel fortuné présage,
Les Dieux nous auront entendus.
Je n'en puis plus douter à cet excès de joye
Qui paroit sur son front, qui brille dans ses yeux ;
Ah ! Daphnis....

DAPHNIS.

C'eſt le Ciel qui vers vous me renvoye ;
Nous reverrons le Roi victorieux ;
La triſteſſe de ce rivage,
Où je vais réveiller d'un mot les jeux, les ris,
Helas! n'eſt qu'une image
De l'état déplorable où j'ai trouvé Paris ;
Ici tout, il eſt vrai, par un profond ſilence
Annonçe quelque grand malheur.
La nature par ſa langueur,
Semble s'intéreſſer au deſtin de la France.
Nos bergeres & nos bergers,
Triſtes, rêveurs, ſans amour ſans pature,
La larme à l'œil, errans dans nos vergers
Font aſſez voir, ce que leur cœur endure.
Mais là tout eſt en deuil, jamais les Immortels
N'ont vû répandre tant de larmes
Aux pieds ſacrés de leurs Autels.
Un peuple innombrable en allarmes.
Vole de Temple en Temple incertain de ſon ſort ;
Comme en ce ſolitaire azile,
On n'entend par toute la Ville
Que ce triſte refrein, LE ROI VIT-IL ENCORE ?
On court en foule, en tumulte on s'aſſemble
Où le doute doit s'éclaircir,
Le Courier paroît, chacun tremble,
Je vois les viſages pâlir ;
Il parle & l'heureuſe nouvelle
Qu'il annonce au peuple atriſté
Paſſant de bouche en bouche avec rapidité,
Conſole la Cité fidelle :

La joye y ſuccede aux ſoupirs,
Chacun croit à la mort avoir ravi ſon pere,
Par tout renaiſſent les plaiſirs,
Et moi je vole aux pieds de ma bergere,
Impatient de calmer ſa douleur.
Trouverai-je Philis à l'amour moins contraire,
Ne puis-je enfin, ſans être téméraire,
Prétendre à ſa main, à ſon cœur ?

PHILIS.

Je l'ai promis, Daphnis, je tiendrai ma promeſſe,
Lorſque le Ciel, favorable à nos vœux,
Répand en tous lieux l'allegreſſe. ....
Pourrai-je faire un malheureux.

Pariſien, Poëte ſubalterne.

Au reſte, j'avertis le Lecteur que ce n'eſt que comme particulier, & non comme Membre de l'Académie Militaire que je donne ces Vers au Public; je le dois en conſcience, encore ne faut-il pas qu'un Corps entier ſouffre des ſottiſes d'un ſeul, cela ne ſeroit pas juſte.

J'avois tant juré a l'armée, tant juré de ne point faire de vers, qu'en verité, je ne ſçai comment

la fureur de rimer à qui me pren-dre ; mais cette maladie-là étoit si générale cet hiver à Paris, que je n'eus pas mis le pied que me voilà Poëte, & mauvais Poëte.

Je crois que la contagion étoit dans l'air, & que quelques milliers de ces insectes, dont la piqûre rend fol, dans je ne sçais quel Isle, & fait chanter jusques à extinction de voix, s'étoient répandus surtout à Paris ; c'étoit même je crois encore pis ; car enfin on dit que la musique guérit des piquures de ces petits animaux-là ; & c'étoit ici tout le contraire, plus on entendoit chanter, plus on avoit la fureur de chanter.

Je fus malheureusement atteint, comme on vient de le voir, de cette maudite maladie, & ce ne sont vraiment pas là les seuls vers qu'elle m'a fait faire ;

mais ce ſeroit abuſer de la patience de mes Lecteurs, que de leur en donner encor ſur ce ſujet; paſſe pour d'autres.

CHAPITRE XII.

Piéces d'Eloquence, Sales publiques, & mon départ.

PEndant que je filois le parfait amour, & que j'etois tout feu, tout ardeur, je ne ſçai comme en parlant de choſes & d'autres, Javotte me dit qu'elle avoit un lapin marqué ſur la cuiſſe droite, apparemment que la converſation rouloit ſur cette matiere-là, ou ſur les environs; je fis l'incrédule, j'étois ſeul, je voulus voir, mais il n'y eut pas moyen; Javotte me dit qu'elle crieroit, & cria en ef-

fet, il falut en rester là.

Je sortis en colere, & dis à cette belle que pour me venger j'allois faire des vers qui apprendroient à tout Paris la marque qu'elle portoit; je tins ma parole; que pouvois-je faire de mieux, pendant l'hiver que des hommes au Roi, & des Vers à ma Maîtresse? les voici.

EPITRE A JAVOTTE,

Vers à la Dragonne.

SUr le sein d'une aimable plaine
Où Zephir retient son haleine,
Près de ce bosquet fortuné
Aux tendres amours destiné
Un jeune lapin fait son giste
Seul en ce lieu comme un Hermite,
Encor plus retiré cent fois,
Car l'un au milieu de ses bois
Voit souvent dans son hermitage
Quelqu'amoureux pélerinage
Où nombre d'heureux Pélerins,
Bergeres, gentilles Nonains,
Viennent apporter leur offrande,



Au ſaint offrir une guirlande ,
Le baiſer avant leur départ ,
L'Hermite en a ſa bonne part ;
Et lorſqu'une jeune bergere ,
Séduite par ſon air auſtere ,
Lui fait benir ſon chapelet ,
Il a les yeux ſur ſont corſet ;
En récitant ſon formulaire
Entre ſes bras il vous la ſerre ,
Et d'un baiſer ſur ce tendron
Scelle ſa bénédiction.

Pour le lapin ne voir perſonne
Dans la plaine qui l'environne ,
Il goûte là mille douceurs
Bravant les plus adroits Chaſſeurs ,
Le Soleil ami de la terre
Ne va point ſur cet hémiſphere :
La nuit de ſes voiles épais
Couvre ce ſéjour pour jamais.
Quel triſte bois m'allez-vous dire ?
Dans ces lieux il n'eſt jamais jour !
Arrêtez , l'air qu'on y reſpire
Eſt un air propre pour l'amour.
L'hyver n'y montre point de glace ,
Le Printems y fixe ſa place ,
L'Aquilon, malgré ſa rigueur ,
Ne peut en bannir la chaleur ,
Et ce terrain eſt de nature
Que moins il reçoit de culture
Plus il étale d'agrémens
Aux yeux des fortunés amans.

Dans cette aimable solitude,
Sans chagrin, sans inquiétude,
Lapin, ton sort est sans pareil
Pour en mériter un semblable
Pour vivre en ce séjour aimable,
S'il faut renoncer au Soleil,
Astre brillant qui nous éclaire,
Tu peux retirer ta lumiere,
Oui, je te préfere la nuit,
Qui regne en ce sombre réduit;
Qui fait ce Lapin téméraire.
Qu'il quitte ce lieu solitaire,
Javotte, je veux l'en bannir,
A mes vœux daignez consentir,
Accordez-moi pour cela faire
Droit de chasse sur cette terre,
Il n'évitera pas mes traits,
Ma flèche ne manque jamais,
S'il se sauve dans la garenne
Près de l'amoureuse fontaine,
Je lirai d'abord dans vos yeux
S'il faut le poursuivre en ces lieux,
Alors en main je prends ma lance
Dans le plus loin du bois j'avance,
Je l'y perce de mille coups,
Pourvû que pour reprendre haleine
Je puisse boire à la fontaine,
Et là m'enyvrer avec vous,

PARI

N'eſt-ce pas là du beau, du pathétique, il faut convenir que les Auteurs ſont de vrais prothées; qui ne diroit pas à ce grand ſtile que je ſuis quelqu'un de conſéquence; il faut convenir que j'étois fait pour être bel Eſprit, auſſi le ſuis-je.

J'avois commencé la plus belle épitalame du monde ſur l'heureux mariage de Monſeigneur le Dauphin, & c'étoit un chef-d'œuvre, quel dommage que je n'aye pas eu le tems de l'achever; c'eſt une perte irréparable pour les connoiſſeurs; les Sales publiques ſurtout y jouoient un grand rôle; mais à propos de ces Sales, je ne ferois pas mal d'en dire deux mots en faveur de la poſterité, car j'écris pour elle, & pour les Etrangers chez qui mes Ouvrages ſolides & utiles, s'il en fût jamais, ne manque-

ront pas de parvenir.

Ces Sales donc, étoient de vastes & magnifiques bâtimens, aussi solides que ceux qu'on voit dans les Contes de Fées, & bâtis sur leur modéle, ils ne coûtoient de même à peu près, qu'un coup de baguette ; si ce n'est que la baguette qui les fit si promptement sortir de terre, étoit d'or.

Tout s'y donnoit ; que dis-je ? s'y donnoit ! s'y jettoit à la tête, avec une profusion, que tout en entrant je faillis perdre un œil d'un coup de cervelat ; sans un pain d'une livre qui lancé avec force du côté opposé, arrêta tout court le cervelat, le fit tomber à mes pieds, j'étois borgne pour ma vie. Je ne perdis cependant en cette occasion que mon chapeau ; & pendant une heure ou deux, ma pauvre Javotte qui

m'accompagnoit ; un flux me l'enleva, un flux la ramena.

Au reste, au tumulte & au tapage près, cela se passa avec tout l'ordre, la tranquillité & la décence imaginable. Et l'on peut dire que cette fête va au moins de pair avec celle que donna ce magnifique Citoyen Romain, qui ayant entrepris de régaler tout Rome, fit dresser vingt-mille tables en cette Capitale de l'Univers, & qui furent toutes servies avec une abondance & un ordre surprenant ; ce trait-là d'histoire me fera honneur parmi les Sçavans.

Les Fêtes, hélas ! ne durent pas toûjours ; voici le printems, il faut penser à marcher, & les armes de Javotte ne seront plus d'aucun crédit ; le Roi part, il faut le suivre, & voler sur ses pas moissonner de nouveaux lau-

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

L'ACADEMIE MILITAIRE, OU LES HEROS SUBALTERNES.

Par P*** Auteur ſuivant l'Armée.

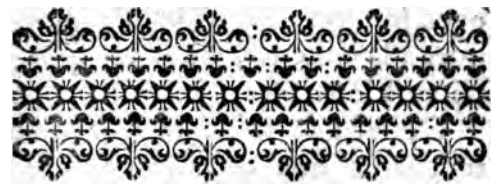
TROISIE'ME PARTIE.

Sublato jure nocendi.



M. DCC. XLV.





LES HEROS SUBALTERNES.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement de ma seconde Campagne en 1745.

CE fut un Dimanche matin dans les premiers jours d'Avril que je sortis de Paris pour aller commencer ma seconde campagne en Flandre malgré les larmes de ma petite femme qui vint

avec ſon frere me reconduire juſques à la Villette, où je les quittai au Lion d'or.

C'étoit une ſcéne tout-à-fait touchante que cette cruelle ſeparation ; car Madame Pariſien étoit déja très-joliment groſſe, & craignoit ſans doute de devenir veuve d'un homme tel que moi. Enfin nous nous quittâmes. Il en faut bien venir là. Quelques verres de vin me remirent le cœur, & la gloire vint ſe peindre à mes yeux avec des traits ſi charmans qu'elle me fit bientôt oublier les douleurs de Paris.

Il eſt bon que l'on ſçache que je ſuis maintenant un guerrier fait & n'on plus comme l'année précédente un jeune morveux, à minois délicat, à peine capable de porter un fuſil & de manier un ſabre; mon teint bazané couleur des héros me donne un air redouta-

ble, j'ai quitté perruque, & mes cheveux crépus, pas encore aſſez forts pour être mis en queuë, bouclés négligemment autour de ma tête par l'aimable Javotte, relevent ma bonne mine ; je ſuis un peu diminué d'embonpoint, mais ce que je perds ſur l'épaiſſeur, je le regagne ſur la taille, j'ai au moins acquis un pouce de plus en hauteur ; il faut convenir qu'une Campagne fait bien un homme : la belle choſe que le ſervice.

Je ne marchois pas ſeul, quatre grands coquins que j'avois enrôlés depuis le départ de nos nouveaux camarades, me ſuivoient ; ces drôles-là m'avoient tout l'air de fripons à rouer ou tout au moins à pendre.

Je ne me trouvois pas en fort bonne compagnie ; les ſecrettes converſations que ces Meſſieurs avoient fort ſouvent enſemble ne

laiſſoient pas que de m'inquiéter, je craignois quelque ſcene tragique de leur part.

Je montrois cependant une mâle aſſurance, encore faut-il faire voir qu'on a du cœur quand on en a réellement, les plus lâches dans l'occaſion ſe parent bien d'une ſécurité qu'ils n'ont pas ; je prenois plaiſir à conter à mes grivois, mes exploits fameux de l'année précédente, j'y ajoutois même des faits dignes d'un courage ſingulier pour les intimider, mais ils n'en paroiſſoient que plus inſolens, & traitoient de bagatelles les plus belles actions du monde à les entendre ils devoient vraiment en faire bien d'autres, & il n'étoit que trop vrai, mais c'étoit malheureuſement à mes dépens.

Un ſoir traverſant un petit bois à quelques lieues de Peronne, ces drôles me parurent encore plus

hardis qu'à leur ordinaire, ils prenoient avec moi des familiarités qui marquoient peu de respect de leur part; tout Cornette que j'étois depuis peu, je ne laissai pas que de trembler très-fort, me voyant seul au milieu de ces canailles; la valeur la plus intrépide ne garantit pas des insultes de la force majeure, & il est des occasions où les plus grands Héros sont des hommes ordinaires.

Un de ces Grivois, nommé Pierre la Roche, aussi dur que son nom, me demanda impertinemment, après quelques petits préliminaires, si je comptois fort sur lui pour recruter notre Compagnie; je lui répondis avec douceur, car il en faut malgré qu'on en ait en certaines occasions, que lui ayant fait donner un fort bon engagement, j'avois lieu d'y compter. J'ajoutai d'ailleurs, car la

flatterie adoucit ſouvent l'humeur la plus brutale, qu'il avoit la phiſionomie trop honnête homme, pour voler notre Capitaine & refuſer de ſervir notre bon Roi.

Ils ſe mirent tous à rire, & moi de rire avec eux, comme ſi j'en avois eu grande envie; mon deſſein étoit bien formé de les fourrer au cachot en arrivant à Peronne, & de ne les faire partir pour le Régiment que ſous bonne garde, mais encore faloit-il arriver. Hélas! il étoit bien tems de prendre des meſures, celles de ces pendards étoient priſes, bien réſolus de déſerter à la premiere occaſion, ils crurent le moment favorable.

Encore s'ils n'euſſent que déſerté, je les eûs laiſſé aller, à l'impoſſible nul n'eſt tenu, mais ſans reſpect pour un Cornette, ils me donnerent cent coups de bâ-

tons, ils n'avoient heureusement point d'autres armes, & insultans à ma nouvelle dignité, me laisserent pour mort sur la place, après m'avoir volé l'argent que j'avois pour leur dépense & la mienne.

Au moins si l'on m'eût laissé ma pauvre bourse je m'en fus consolé avec le tems, de quoi ne vient-il pas à bout; mais cela me tient encore au cœur. Je fis en cette occasion des prodiges de valeur, &, aux coups de batons près, cette journée-là fut peut-être une des plus glorieuses de ma vie. Ce petit combat particulier mérite d'être écrit tout au long, & de passer à la Postérité.

Il faisoit le plus beau tems du monde, & le Soleil sur son déclin, peignant de mille couleurs différentes les nuages dans lesquels il se couchoit, offroit aux régards la Scene la plus brillante qu'il soit possible de voir.

Pour amuſer mes camarades, qui ricanoient autour de moi, & ne pas donner au Diable le tems de les tenter, je leur expliquois en termes pompeux & avec les geſtes convenables en jettant l'œil ſur les leurs, les cauſes Phyſiques des prodiges qui frappoient nos yeux. Malgré toute ma prévoyance, Pierre la Roche, moins curieux que les autres, & dont l'indifférence m'inquietoit, marchant à quelques pas derriere nous le Chapeau ſur les yeux, me décharge au moment que j'y penſois le moins un ſi bon coup de bâton entre les deux épaules, que ſans penſer à donner la raiſon phyſique du mal que je reſſens, je mets auſſi-tôt le ſabre à la main & cours ſur le téméraire avec cette intrépidité que j'ai toujours fait voir dans les occaſions les plus périlleuſes; mais à peine j'ai le

dos tourné, qu'un autre coup des mieux appliqués m'annonce que j'ai plus d'un ennemi à combattre ; je m'en doutois bien.

Je détourne la tête & vois mes trois autres grands Grivois le bâton levé, en poſture de ſe bien défendre, & même d'attaquer, je leur demande hardiment ce qu'ils veulent, la Roche me répond inſolemment qu'étant tous las de me ſuivre ils me prient de leur donner leur argent à dépenſer.

Il n'étoit pas bien difficile d'entendre ce que cela vouloit dire, je le compris à merveille, nullement diſpoſé à donner ma bourſe à ces miſérables, appuyé contre un gros Chêne, le Chapeau enfoncé ſur mes yeux & le ſabre levé, je leur fis le diſcours le plus pathétique que j'aye peut-être fait de ma vie, ſur la gloire & la néceſſité de ſervir ſon Prince.

Je les vis deux fois prêts à céder à mon éloquence, tant je parlois bien, & ſans Pierre la Roche, qui ſacroit comme un Démon, j'euſſe peut être converti ces Vauriens; mais le combat n'en devint que plus opiniâtre.

Mes ennemis, auſſi peu polis qu'honnêtes gens, ceſſent de m'entendre, ſe raſſemblent, mettent leurs cheveux ſous leur chapeau, & levant de nouveau l'Etendart de la Rebellion, marchent à moi en bon ordre; leurs armes ayant au moins deux fois la longueur de mon ſabre, & n'oſant quitter mon Chêne de crainte d'être pris par derriere, je ne pouvois que parer, & ne parois pas toujours, de quatre coups partis à la fois, je pouvois au moins compter ſur deux, ce qui ne m'accommodoit point.

Ce petit jeu dure quelque tems ; enfin las d'être toujours ſur la défenſive, bravant le danger évident qui me menace, je me précipite avec fureur au milieu de mes ennemis, le combat eſt opiniâtre, la victoire long-tems incertaine ; je frappe, le ſang coule ; je crie victoire, on fuit.

J'allois reſter maître du champ de bataille, à quelques coups près que j'attrapois encore de tems en tems, ſi l'ardeur de pourſuivre les fuyards ne m'eût emporté avec trop de vivacité.

Je mets mes ennemis en déroute, ils ſe ſéparent ; mais le traître la Roche reſté en arriere ſans que je m'en ſois apperçû, me rabat avec tant de force un coup ſur la tête, que je tombe à ſes pieds, & perds en un moment le fruit de la bataille ; le courage céde à la ruſe.

Helas ! un coup de bâton bien appliqué peut renverser un César qui auroit fait vingt fois trembler tout l'univers, j'en suis la triste experience.

On me croit mort, on me désarme. & ma bourse enlevée, je suis abandonné à la pitié des passans ; je reviens enfin à moi, me trouvant tout couvert de sang, couché dans une orniére, je léve les yeux au Ciel.

Le Soleil venoit de se coucher & tout l'horison formoit encore le plus beau tableau du monde, mais l'on n'a pas toujours le tems de penser Physique, il ne m'en vint pas la moindre envie ; Il y a tems pour tout.

Je portai mes mains à ma tête & à mon dos, où je rencontrai plusieurs bosses raisonnables ; j'essayai plusieurs fois de me relever, mais je n'en eus jamais la force.



Je ſerois ſans doute mort en cet endroit, & quelle perte pour la France, ſans un bon Payſan qui revenoit du bois avec une petite voiture : que le hazard fait bien ce qu'il fait ! c'étoit un fort bon homme ; il fut touché de l'état déplorable dans lequel il me trouvoit, mes bleſſures valoient bien tout au moins les figures de Rhétorique que j'aurois pû employer pour l'émouvoir ; après lui avoir conté en deux mots ma malheureuſe avanture, car mon éloquence m'ayant ſi mal réuſſi je n'oſois plus m'en ſervir, il me mit ſur ſa charette & me conduiſit au premier Village ; c'étoit à Couchy-les-pois.

Là je trouvai du ſecours, un Frater, & quel Frater ! grand, ſec, flegmatique, ſale, pédant, bouru, ſçavant d'ailleurs, la fleur des Chirurgiens campagnards de

ces cantons, qu'on envoyoit chercher à cheval de trois lieues à la ronde, & qui, quoiqu'il revînt à pied, n'en étoit pas moins habile; par ſon aſſiſtance en trois jours de tems je me vis en état de gagner Peronne baguette blanche, avec un écu de ſix livres que me donna le Curé de la Paroiſſe, ne voilà pas mal commencer cette Campagne, que cela m'eſt d'un favorable pronoſtic !

De Peronne je me rendis à Lille où étoit notre Régiment, je fus reçû de mes camarades avec toutes les diſtinctions que méritoit ma nouvelle dignité, chacun me fit accueil, Picard, Bourguignon, Champenois, le Normand, le Breton, ſe diſputérent entre-eux à qui me feroit le plus d'amitié.

Je le crois bien vraiment, je les regarde tous comme ſi j'étois encore leur pareil, je ſuis populai-

re, & cela n'eſt pas commun au ſiécle où nous vivons, combien ne voit-on pas de gens qui ne valent pas mieux que moi, méconnoître leurs anciens amis dans la proſpérité ; je ne ſuis pas de ces faquins-là, je bois avec Picard & les autres ni plus ni moins que ſi j'étois ſimple Dragon.

Je fus d'une voix unanime déclaré protecteur de notre Académie, à qui je ne ſuis pas inutile, comme on le verra par la ſuite.

CHAPITRE II.

Rendu devant Tournay, je vais en détachement; ce qui m'arrive.

A Peine notre Armée fut aſſemblée dans les environs de Malplaquet, ſous les ordres du Maréchal Comte de Saxe, que

nous marchâmes en plusieurs divisions à Binch, à Gyvray & vers quelques autres endroits pour cacher aux Ennemis nos desseins, ce qui nous réussit si bien que Tournay fut investi avant que la garnison eût soupçonné que nous nous proposions d'attaquer cette Place.

Plusieurs Bourgeois avec bon nombre de belles Dames étant sortis pour se promener, n'eurent pas le tems de rentrer dans la place dont à leur retour ils trouvent les portes fermées ; de sorte qu'ils furent contraints de se retirer à leurs maisons de campagne, ce qui vraisemblablement ne plut pas fort à Messieurs les maris qui restoient à la Ville.

Mon dessein n'est pas de parler gazette, & encore moins de faire l'éloge du Comte de Saxe ; on sçait que je ne traite que des Héros

ros ſubalternes, & qui ne ſçait pas que c'en eſt un du premier ordre,

Dans les premiers jours du Siége nous fumes commandés pour aller nous rendre maîtres du Fort Saint Antoine, ſitué ſur la rive de l'Eſcaut à une lieue de Tournay.

En chemin faiſant nous fumes attaqués par un parti, où ne s'en trouve-t-il pas? le ſeul Officier qui nous commandoit étant tué, me voilà Commandant en chef & en paſſe de montrer mon ſçavoir faire, c'étoit ce que je demandois depuis long-tems; faute d'occaſions pour prouver que l'on n'eſt pas bête, on paſſe ſouvent toute ſa vie pour un ſot.

J'avance à la tête de ma petite armée, & arrivé à l'entrée de la nuit à la vûe d'un château que je pris pour le Fort ſaint Antoine a cauſe de quelques anciennes

fortifications de campagne, démolies à la vérité, mais qui de loin paroissoient encore quelque chose, je l'examine avec attention, il étoit situé à l'extrêmité d'un village, dont il étoit même séparé; une petite porte dérobée qui donnoit sur la riviere, & que je fis mettre à bas, m'ouvrit le jardin; ce fut à la faveur des arbres dont il étoit fort peuplé, que nous arrivâmes jusques sous les fenêtres de ce Château.

Je croyois trouver là quelque défense, mais point du tout. Je m'imaginai d'abord que les Ennemis l'avoient abandonné, & ayant disposé ma Troupe autour de ce paisible Château, suivi de Picard dont la phisionomie aimable pouvoit le faire passer pour un Officier, je fus hardiment l'épée nuë me presenter à la porte, on ne m'attendoit pas, j'entre sans ob-

ſtacle, & ordonne au premier domeſtique que je rencontre de me conduire à ſon Maître.

„ Je n'en ai point, me dit-il en „ tremblant, c'eſt une jeune Veu„ ve de Tournay que je ſers, & „ qui eſt ici depuis quelques jours „ avec trois amies, n'ayant pû „ rentrer à la Ville, dont elle „ étoit malheureuſement ſortie le „ ſoir que vous l'inveſtites ſi pré„ cipitamment ; voilà l'apparte„ ment de nos Dames, elles jouent „ un Mediateur en attendant qu'on „ ſerve.

Charmé de l'avanture, annoncenous, dis-je à ce laquais, & fais ſçavoir à ta Maîtreſſe que ce ſont quelques Officiers François qui viennent lui demander à ſouper.

Le domeſtique entre & revient nous dire un moment après que nous pouvons paroître, nous le ſuivîmes ; Madame de Steir, c'eſt

ſe nom de la Dame du Logis, vint au-devant de nous, nous fit un accüeil ſi gracieux & ſi poli que je n'eus pas la force de lui dire le ſujet qui m'amenoit; car je comptois toujours que c'étoit le Château de S. Antoine, & que je ſerois obligé d'y laiſſer Garniſon, ſelon l'ordre qui nous étoit donné.

L'avanture n'étoit pas ſi mauvaiſe, cette jeune Flamande étoit une petite brune toute aimable, d'une gayeté charmante, & dont l'amuſante vivacité, qui tenoit un peu de l'étourderie, répandoit un agrément infini ſur tout ce qu'elle diſoit, & ſur tout ce qu'elle faiſoit; notre arrivée ne la démonta point, elle nous reçut avec une aiſance & une fermeté qui me ſurprit; & à parler franchement, je fus ma foi plus embaraſſé qu'elle.

Nous étions en botines, un pistolet pendoit à notre ceinture, & nous tenions nos épées nues crainte de surprise, ce qui auroit au moins dû d'abord intimider cette Dame; à notre grand étonnement elle n'en fit que rire.

„ Pourquoi ces armes, Mes-
„ sieurs, nous dit-elle, d'un sang
„ froid surprenant, vous n'avez
„ point ici d'ennemis à combat-
„ tre, entrez, voilà les plus redou-
„ tables que j'aye à vous opposer.

C'étoit un cercle charmant d'aimables Dames qu'elle nous montroit, & qui se leverent aussi-tôt qu'elles nous apperçûrent pour nous presenter poliment des siéges & des cartes.

Je ne m'étois pas attendu à une scene si galante, nous remîmes nos épées; Madame de Steir nous demanda si nous ignorions qu'il y avoit garnison dans le petit

Fort de S. Antoine, qui n'étoit qu'à une portée de fusil : à ces mots je vis bien que nous nous étions trompés, je n'en dis rien ; „ vous vous êtes beaucoup expo-„ sés, Messieurs, ajouta-t-elle, „ mais vous n'avez rien à craindre ; „ toutes ces Dames sont Françoi-„ ses par les sentimens.

Je sçais, quand je veux, tourner un compliment comme un autre, filer le parfait amour, & trancher de l'homme d'importance ; je pas-sois-là pour un Officier distingué, j'avois un soin extrême de ne rien laisser échaper dans la conversa-tion qui sentît mon premier état.

„ Nous n'ignorons pas, Mada-„ me, lui dis-je, qu'on a mis gar-„ nison au Château voisin, aussi ne „ sommes-nous pas seuls, bonne „ compagnie nous attend dans vo-„ tre Parc, ne craignez rien pour „ nous, nous n'avons rien à redou-

„ ter que le pouvoir de vos char-
„ mes, nous venions ici donner des
„ loix, mais je ne vois que trop que
„ nous allons en recevoir, & pren-
„ dre l'ordre dans vos beaux yeux.

Le compliment étoit vraiment joli, on voit aisément que je suis un homme de Lettres, & que j'ai l'esprit orné; je fus donner mes ordres, & tandis que mes camarades sous les armes prenoient le frais au Jardin, où ils passerent la nuit, je fus souper avec les plus jolies femmes du Pays, telle est la charmante prérogative de nous autres Officiers.

Le repas fut des plus galans; Picard à qui je permettois, en qualité d'ancien ami, de manger à ma table, parce que je le connoissois homme à ne pas me faire deshonneur, mais qui ne passoit cependant que pour Officier subalterne, fit connoissance avec une petite

Hollandoiſe aſſez gentille, grande, bien faite, modeſte, ſournoiſe, Agnès en apparence, qui ne diſoit mot, mais qui n'en penſoit pas moins, elle ne levoit de tems en tems de grands yeux charmans que pour nous examiner de la tête aux pieds, c'étoit le contraſte parfait de Madame de Steir. Cette belle n'ayant jamais vû à Bruxelles ſa Patrie que des hommes épais & maſſifs, aimoit les François de réputation, & ne fut pas fâchée d'en trouver un ſous ſa main, ſans qu'il ſoit dit qu'elle le ſoit allé chercher; en Hollande, c'eſt comme à Paris, la vertu du beau Sexe conſiſte à ſauver les apparences; car je l'ai déja dit je crois, & c'eſt une excellente Sentence, *être n'eſt rien, paroître eſt tout.*

Chacun ſe diſperſa après le ſouper, occupé de moi ſeul je ne ſçais

çai ce que les autres devinrent ; Madame de Steir, avec qui je restai, m'amusoit infiniment, son caractére original & plaisant, me valoit une Comédie.

Cette Flamande aimable joua tous les rôles imaginables, fit mille extravagances, & poussant la gayeté à l'excès, finit par s'attendrir ; après m'avoir laissé voir quelque foiblesse, elle m'ordonna en souriant de la quitter, & de me retirer dans l'appartement qu'elle m'avoit fait préparer, ajoutant qu'on lui avoit toûjours bien dit que les Officiers François étoient de petits lutins fort dangereux ; notez qu'alors ne lutinant point, c'étoit m'engager à le faire, aussi le fis-je.

Je n'avois garde de quitter la partie, j'avois trop beau jeu ; la tendresse des régards de cette incomparable Dame, la douceur

de son visage qui commençoit à changer, sa vivacité contre un peu de cette langueur qui précéde toûjours les plus grands plaisirs, ses discours gracieux & galans, tout me charmoit en cette belle Etrangére & me retenoit auprès d'elle ; je sentois que mon cœur étoit son esclave au moment que ma petite vanité me la faisoit envisager comme ma prisonniére ; je triomphois & j'étois le vaincu.

Les grandes avantures doivent être écrites dans le grand stile, qu'on me passe ce patétique, la passion m'emporte, le souvenir de la tendresse de cette scéne en jette dans le récit que j'en fais ; ce n'est plus l'Auteur qui écrit, c'est l'Amant.

C'étoit-là la premiére fois que depuis mon engagement je me trouvois faufilé avec le grand

monde, je m'en fis compliment; ce n'étoit plus la pauvre Louison Janning de la Ferme d'Adrianſen; l'appas étoit plus ſéduiſant, ennemi des violences, car je ſuis délicat & friand en amour, de crainte de tout perdre, je ne précipitai rien, je me hazardai ſeulement de dire à Madame de Steir, & le tout pour la porter à la reconnoiſſance, que j'étois venu pour mettre le Village à contribution, mais j'ajoutai avec un coup d'œil lancé avec art s'il en fut jamais, & ſuivi d'un profond ſoupir, accompagné au moins de cinq hélas! que je n'en aurois jamais la force.

„ Ah, ah! reprit-elle en éclatant de rire, comment donc! „ vous ne me diſiez pas que „ vous étiez d'honnêtes voleurs. „ voyez, voyez, ce qui vous fait „ plaiſir ici & prenez.

„ Vous ſeule, Madame, lui

„ répondis-je, sur le grand ton
„ du parfait amour, oui, vôtre
„ cœur est le seul bien dont je
„ voudrois m'emparer.

„ Pillez, ravagez ma Maison,
„ me dit-elle, d'un air railleur qui
„ marquoit si bien qu'elle s'ap-
„ percevoit de l'empire qu'elle
„ avoit pris sur moi, mais laissez-
„ moi mon cœur.

„ Un cœur ne se prend pas,
„ lui dis-je tendrement en me
„ jettant à ses pieds, il se donne,
„ que ne puis-je mériter un si
„ beau présent de vôtre part.

„ Il faudra voir reprit-elle,
„ si nous n'en sommes pas aussi li-
„ bérales que vos Françoises, c'est
„ que les nôtres ne se multiplient
„ pas comme les leurs pour en
„ faire présent à plusieurs. Nôtre
„ cœur une fois donné il n'est
„ plus à nous, nous ne vivons,
„ nous ne respirons que pour ce-

„ lui qui le possede, nous sommes
„ un peu Angloises sur cet arti-
„ cle ; mais adieu, ajouta-t-elle,
„ il est plus de minuit, je ne fai-
„ sois pas réflexion que tout le
„ monde est couché, & que je
„ reste seule avec vous, en verité
„ je n'y pense pas, il faut que je
„ sois folle, partez, Monsieur.

Que je sois sorti ou non, cela ne regarde pas mes Lecteurs, qu'ils se contentent de sçavoir que je fus très-satisfait de cette expédiction nocturne ; c'est peut-être encore trop en dire ; mais après tout, un bonheur ignoré, est-il bonheur ? Je suis bon François, & j'en fais gloire : oh, pour le coup, c'est être indiscret ; puisque mon silence ne serviroit plus de rien, convenons de bonne foi que je fus heureux, & très-heureux ; pour que personne n'en ignore.

Sortant des bras de l'amour, je

me trouvai dans ceux de la victoire ; c'est l'ordinaire des grands hommes. A peine il fut jour, qu'abandonnant la délicieuse Capouë je volai à Rome, c'est-à-dire au Fort S. Antoine ; on voit que quand il en est besoin, je sçai parler *Rome* comme un autre.

Rien ne put resister à ma valeur, le Fort fut emporté ; & ayant fait prisonniere de guerre toute la garnison composée de soixante hommes, je l'envoyai à Lille, & retournai victorieux couvert de gloire, au Camp devant Tournay, où nous tinmes nôtre premiére assemblée Académique tout en battant la Ville, & en attendant le Roy qui ne tarda pas.



CHAPITRE III.

Préliminaires d'une très-belle histoire.

UNe nuit, que fatigué comme un pauvre diable, Picard maudissoit la gloire tout en travaillant au chemin pénible qui y conduit, c'est-à-dire à la tranchée; car on ne laisse pas souvent que de l'acheter fort cher cette gloire suivante, il entendit une voix qui lui dit: „ Courage, mon „ ami, voilà de quoi boire le ro- „ gome.

A ces douces paroles, nôtre ami léve la tête par dessus la tranchée, qui ne laissoit pas que d'être déja assez profonde, & il apperçoit un jeune homme d'assez bonne mine, à peu près de son

âge, & fort triſte, autant qu'il put voir, qui lui tendoit une piece de vingt - quatre ſols ; comme cet inconnu n'avoit pas l'air d'être fort riche, Picard refuſa poliment ſon argent.

Le jeune homme étonné de ce procedé généreux, pria nôtre camarade de lui remettre au moins ſa bêche pour un moment, s'offrant de travailler en ſa place pendant qu'il ſe reposeroit ; pour cela bon, lui dit Picard, vous êtes tout frais, & vous me paroiſſez vigoureux, ſautez dans la tranchée : auſſi-tôt dit auſſi-tôt fait ; ce ſont-là de ces ſervices qui ne ſe refuſent pas quand on en a beſoin.

Picard haraſſé, & qui n'avoit pas fermé l'œil depuis trois nuits, dormit une bonne demie heure, l'endroit étoit commode ; à ſon réveil il apperçut l'officieux in-

connu, qui travailloit avec une ardeur incroyable, comme si son petit intérêt eut entré pour quelque chose dans la prise de Tournay.

Nôtre ami se remit enfin à l'ouvrage, & ce ne fut pas sans peine qu'il pût ravoir sa béche ; enfin le jeune homme disparut, on crut que fatigué il alloit se reposer, mais point du tout, il revint un moment après avec une bouteille d'eau-de-vie & une tasse de buis qui passa de mains en mains tant que la bouteille dura.

Tous nos autres travailleurs n'étoient pas moins surpris que Picard de la conduite de ce jeune inconnu. Ils se demandoient tout bas à l'oreille, s'il n'étoit point fou, c'est au moins le paroître que de s'exposer ainsi sans nécessité, où l'on n'a que faire ; il faut aimer diablement la promenade

pour aller prendre le frais ſur les bords d'une tranchée ouverte, pendant que les travailleurs y ſont.

Enfin le jour vint heureuſement chaſſer nôtre monde d'un lieu ſi perilleux, & Picard de retour à la tente n'eut rien de ſi preſſé que de me raconter cette avanture ; car revêtu de l'éminente qualité de Cornette, je n'étois plus fait pour travailler à la terre.

Je lui ſçus très-mauvais gré de ne m'avoir pas amené ce jeune homme pour l'enrôler, perſuadé que cela auroit fait un excellent Sujet pour nôtre Régiment, ſans compter que ſon air mélancolique m'aſſuroit au moins d'une petite hiſtoire propre à enrichir mes Mémoires.

Tout ce que Picard put faire, ſut de me promettre que ſi l'occa-

ſion ſe rencontroit encore, il feroit en ſorte d'engager ce jeune inconnu à venir nous voir.

Deux jours après, j'eus moi-même l'avantage de le trouver comme j'allois viſiter la tranchée; je le connus aiſément ſans l'avoir jamais vû, la triſteſſe qui l'accabloit, ſa profonde mélancolie, ſon air rêveur, diſtrait, me le montroient tel que Picard me l'avoit dépeint.

Ce petit infortuné, car tout annonçoit qu'il l'étoit; le chapeau enfoncé ſur les yeux qu'il avoit fixés en terre & les bras croiſés, ſe promenoit très-lentement dans un endroit à découvert, ſans penſer au peril que le feu continuel de la Place rendoit fort grand; à chaque pas expoſé à périr miſerablement d'un coup de canon ſans néceſſité, il n'en alloit pas plus vîte, & regardant de tems

en tems la Ville, il ne paroissoit occupé que de la douleur qui le consumoit.

Je l'examinai quelque tems avec attention, & m'en approchai fort près sans en être apperçu, à dessein d'entendre quelque chose de ce qu'il disoit, car il me paroissoit parler seul; je ne pus cependant rien attraper; il ne m'apperçut pas plutôt, que me saluant profondement d'un coup de chapeau, il dirigea ses pas d'un autre côté.

J'eus d'abord envie de respecter sa douleur & de me retirer sans lui parler, mais faisant réflexion qu'il ignoroit peut-être que le danger fut aussi grand qu'il l'étoit en effet, je crus devoir l'en avertir; il me remercia dans les termes les plus polis, & me fit entendre que le peril ne l'épouvantoit pas.

Il me demanda ensuite si le Roi



arrivoit bien - tôt, & si Tournay tiendroit long-tems ; je lui répondis que sa Majesté ne tarderoit pas, & que sa presence avoit coutume de faire aller nos affaires grand train.

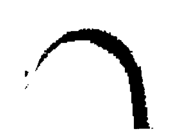
La joye que fit paroître le jeune homme à ces mots, & l'air de contentement qui succeda tout à coup sur son visage à la profonde tristesse que j'y venois de voir, ne me laissa pas douter de l'intérêt vif que cet inconnu prenoit au succès du Siége que nous faisions.

On se doute bien fort que j'étois curieux d'en sçavoir les motifs, & peut-être que mes Lecteurs n'en sont pas moins curieux que moi, quoiqu'il en soit, qu'ils se donnent un peu de patience ; ils lisent sans doute ceci fort à leur aise, peut-être dans un bon fauteüil, & l'endroit où j'ai trouvé ce pauvre

malheureux n'est pas terrible ; ils auront, s'il leur plaît, la bonté de me suivre sous nôtre tente, où après bien des cérémonies, j'obligeai enfin le plus poliment que je pus ce jeune homme de m'accompagner, l'assurant qu'il y seroit tranquile, en toute sureté, & à portée de sçavoir à toutes les heures du jour des nouvelles du Siége.

Par politesse on cede à mes importunités, & nous arrivons, Picard que nous trouvons renouvelle connoissance ; on parle de part & d'autre de la nuit qu'on a passée ensemble à la tranchée deux jours auparavant.

Enfin de fil en éguille, je me hazarde à demander à nôtre nouvel hôte, pourquoi il s'interesse si fort à la prise de Tournay, s'il y avoit quelque parent ou quelqu'ami qu'il fut pressé de revoir.



A cette queſtion, il détourne un peu la tête pour eſſuyer quelques larmes, qui coulant malgré lui de ſes yeux commençoient à trahir ſon ſecret; enfin prenant courageuſement le deſſus ſur ſa douleur, il s'explique ainſi. Nous y voici.

CHAPITRE IV.

Avanture très-touchante, & qui fera presque pleurer, ſi l'on n'y prend garde.

„ QUe vous êtes bons, Meſſieurs, de vous intéreſſer
„ au ſort d'un pauvre malheureux
„ abandonné de ſes parens les
„ plus chers, & qui n'a peut-être
„ plus au monde perſonne qui le
„ reclame.

„ Je ſuis de Paris, fils de Jean

„ Blanchard, Marchand assez riche de la ruë des Bourdonnois, „ où pend pour Enseigne, *au grand Monarque*; mon pere est „ de ces peres, qui, satisfaits de se „ faire craindre, comptent pour „ rien l'amitié & la tendresse de „ ceux qui leur sont soumis, fier „ de sa prérogative de Chef de „ famille, il s'imagine qu'il se dégraderoit, s'il s'abaissoit à sourire à ses enfans.

„ Une éducation aussi severe, „ aussi ridicule & capable d'abrutir „ de jeunes gens, me rendoit si „ timide auprès de mon pere, „ que je ne le voyois qu'en tremblant, sa presence n'inspiroit „ que l'ennui, la mélancolie, & „ un triste respect marqué toujours par un profond silence: „ qu'il est flateur de faire naître „ de semblables sentimens!

„ Notre Famille étoit assez liée

„ avec

„ avec celle de M. Rocher de la
„ rue S. Denys, aussi Marchand ;
„ mais que ce Monsieur Rocher
„ est un pere different du mien ;
„ gai, amusant, tendre, c'est le
„ premier ami de ses enfans, aus-
„ si ne trouble-t-il jamais leurs
„ jeux, il ne les rend que plus vifs
„ par sa presence : paroit-il, cha-
„ cun saute à son col, l'embrasse,
„ & joue avec lui.

„ Tous les Dimanches & les
„ Fêtes, nous ne manquions ja-
„ mais d'aller tous ensemble à
„ la campagne, tantôt chez l'un
„ tantôt chez l'autre. M. Rocher
„ a une fille nommée Marianne
„ à peu près de mon âge, fort bel-
„ le & d'une douceur qui la fait
„ aimer de tous ceux qui la con-
„ noissent ; hélas ! je l'aimai com-
„ me les autres, & j'eus le bon-
„ heur d'en être aimé.

„ Nous ne pouvions nous voir

„ que les Dimanches ; si vous
„ avez jamais aimé, jugez si la
„ semaine nous paroissoit longue ;
„ enfin après plus de deux ans de
„ l'amour le plus tendre & le plus
„ secret, car j'étois persuadé que
„ mon pere, severe à l'excès, m'au-
„ roit fait un crime d'état de la
„ foiblesse la plus pardonnable de
„ toutes ; nous eûmes la consola-
„ tion de voir que nos familles
„ d'accord & pensant sérieusement
„ à nous unir, prenoient des
„ arrangemens pour nous établir,
„ sans nous en parler, à la veri-
„ té, & sans consulter nos inclina-
„ tions, mais heureusement qu'-
„ elles s'accordoient avec leurs
„ interêts.

„ Ils alloient enfin nous rendre
„ heureux, sans le sçavoir, & peut-
„ être sans le vouloir, quand une
„ banqueroute considérable, faite
„ à M. Rocher, le mit dans la

„ cruelle nécessité d'en faire une
„ seconde ; tel est le sort des
„ plus honnêtes Négocians, leurs
„ biens toujours en l'air, & dans
„ les mains de tout le monde,
„ ne peuvent leur servir pour s'ac-
„ quitter eux-mêmes que quand
„ on les leur rend ; leur manque-
„ t-on, ils sont forcés de man-
„ quer.

„ Il y avoit vingt ans que mon
„ pere étoit ami de M. Rocher
„ & ils s'étoient fait mutuellement
„ en ma présence cent fois les plus
„ beaux offres de service du mon-
„ de ; je ne sçai ce que Monsieur
„ Rocher eût fait si le malheur
„ nous en eût voulu, mais mon
„ pere abandonna totalement son
„ ancien ami, & m'ordonne de
„ ne plus penser à Marianne.
„ Quand on est dur pour ses pro-
„ pres enfans, pour qui seroit-on
„ sensible ?

„ Ces ordres rigoureux cou-
„ tent peu à donner, mais ne ſont
„ pas ſi faciles à ſuivre, on doit
„ beaucoup à un pere, mais le
„ cœur a ſes droits qu'il réclame
„ quand on les veut violer.

„ Pour la premiére fois de ſa
„ vie je réſolus de déſobéir, Ma-
„ rianne malheureuſe n'en étoit
„ que plus aimable à mes yeux,
„ je plaignis ſon ſort qui rendoit
„ le mien ſi funeſte & je n'ima-
„ ginois pas de plus grand bon-
„ heur que celui de pouvoir ren-
„ dre au mérite ce que la for-
„ tune lui enlevoit.

„ Mais hélas ! à ces ſentimens
„ généreux ſuccedoit le deſeſpoir
„ de ne pouvoir faire que de
„ vains ſouhaits ; le déſir de ſé-
„ courir les malheureux devient
„ un tourment quand on n'en a
„ pas la puiſſance.

„ M. Rocher fut frappé, non

„ accablé du coup que lui portoit
„ la fortune ; informé des ſenti-
„ mens de mon pere , & qu'il
„ étoit réſolu de rompre une al-
„ liance qu'il avoit arrêtée lui-
„ même dans des tems plus heu-
„ reux , fit partir ſur le champ
„ Marianne pour Lille , où une
„ de ſes Tantes , qui la demandoit
„ depuis long-tems , étoit fort
„ bien établie , & ſans enfans.

„ J'appris ce départ avec une
„ douleur inconcevable , en vain
„ les larmes aux yeux , je deman-
„ dai plus de vingt fois en grace
„ à mon pere de m'accorder Ma-
„ rianne ; naturellement dur, inflé-
„ xible & entier dans ſes ſenti-
„ mens , rien ne put le fléchir ,
„ & l'inconſolable Marianne , qui
„ partageoit mes peines , me fut
„ enlevée. Il n'eſt que trop de
„ ces peres impérieux dont l'a-
„ veugle & barbare fermeté fait

„ d'argent que je me trouvois de
„ mes petites épargnes ; arrivé en
„ cette Ville où Madame Rocher
„ Tante de Marianne étoit fort
„ connuë, je n'eus pas de peine
„ à la trouver, elle demeure ruë
„ Notre-Dame, c'eſt une Mar-
„ chande de modes.

„ La premiere perſonne que
„ j'aperçus fut Marianne qui tra-
„ vailloit à la boutique dans un
„ comptoir ; elle étoit ſeule, j'en-
„ trai avec vivacité, & ſon trou-
„ ble à ma vûe fut égal au mien ;
„ elle commença par pleurer,
„ avant que d'avoir la force de
„ me parler ; mes larmes ſuivi-
„ rent les ſiennes.

„ Après les premieres marques
„ réciproques de l'amitié la plus
„ tendre, Marianne m'apprit, en
„ ſoupirant, que Madame Ro-
„ cher étoit allée à Tournay, où
„ elle avoit réſolu de la marier à

„ un

„ un Marchand de sa connoissan-
„ ce, & me montra une Lettre
„ qu'elle venoit de recevoir, par
„ laquelle sa Tante lui marquoit
„ de partir le lendemain par la
„ voiture publique pour la venir
„ chercher, sous prétexte qu'elle
„ devoit revenir seule.

„ Je pensai aussi-tôt que Ma-
„ dame Rocher vouloit faire voir
„ sa Niéce, sur les charmes de la-
„ quelle elle comptoit sans doute
„ pour applanir quelques difficul-
„ tés qui restoient peut-être à ter-
„ miner, & la marier tout de sui-
„ te en cas de convenance.

„ J'étois bien sûr que Marianne
„ m'aimoit, mais elle étoit jeune,
„ timide, & sa Tante impérieuse
„ à ce que j'avois appris ; je fis
„ part de mes doutes à l'innocent
„ objet de ma tendresse ; vous
„ partirez donc demain, lui dis-
„ je : hélas ! il le faut bien, me ré-

„ pondit-elle, je viens de faire ré-
„ ponſe, & je n'ai point de bonnes
„ raiſons à alleguer à ma Tante
„ pour ne pas me rendre à ſes
„ ordres ; elle ne me demande
„ que pour lui faire compagnie
„ en revenant, peut-être n'a-t-el-
„ le en effet aucun autre motif
„ de m'apeller auprès d'elle.

„ Je le ſouhaite, lui répondis-
„ je, mais je n'oſe l'eſperer, puis-
„ je être tranquille ſur un Peut-
„ être ? Marianne me promit, pour
„ me raſſurer, qu'elle ne ſeroit ja-
„ mais à d'autre qu'à moi ; mais
„ elle partit toujours le lende-
„ main ; jugez de ma douleur ; je
„ m'imaginai que je ne la rever-
„ rois plus, & que ſa Tante, qui
„ ne vouloit pas être contredite,
„ concluroit ce malheureux ma-
„ riage malgré Marianne qu'elle
„ forceroit d'y conſentir.

„ Je m'entretins ſi fort de cette

„ idée que je crus mon malheur
„ certain ; dès le jour ſuivant, je
„ parts pour Tournay ; tous les
„ chemins étoient pleins de trou-
„ pes, & depuis huit jours que
„ vous marchiez ſans ſçavoir où
„ vous alliez, on ignoroit entie-
„ rement par quel Siége vous de-
„ viez commencer cette Cam-
„ pagne, vous l'ignoriez vous-
„ mêmes.

„ J'arrivai enfin avec vous de-
„ vant Tournay, mais les Portes
„ de la Ville fermées à vôtre ap-
„ proche, ne m'ont pas donné la
„ liberté d'y entrer ; Marianne
„ eſt en cette Ville ; ſa Tante va
„ ſans doute profiter du ſéjour
„ qu'elle ſe trouve obligée d'y
„ faire pour marier ſa Niéce, &
„ m'enlever ma chere amie pour
„ toujours.

„ Jugez de l'interêt vif que je
„ dois prendre à ce que vous em-

„ portiez bien-tôt cette Place ; de „ votre courage dépend mon bonheur & toute mon eſperance ; „ que d'obligations je vous aurai, „ ſi je puis encore à tems voir „ celle que j'aimerai ſeule toute „ ma vie, & que vous ſeuls pouvez me rendre.

CHAPITRE V.

Dont on ſçaura le contenu quand on l'aura lû.

JE ne ſçai ſi mes Lecteurs ſont touchez des malheurs du pauvre Blanchart ; mais Picard & moi y fûmes très-ſenſibles, j'avois fort connu M. Rocher, c'étoit un ſi bon homme ; pour la petite Marianne, je ne l'avois vûe que haute comme le genoüil, & les filles diſſent, cela me rend vieux.

Quant à Monsieur Blanchart le pere, si je le connoissois, je ne le connoissois gueres, & Mr. son fils hantoit trop bonne compagnie pour avoir eu l'honneur d'être de ma connoissance ; mais il étoit de Paris, & de compatriote à compatriote il n'y a que la main.

Je lui dis, pour le rassurer, que nous étions cent mille hommes à son service, & tous prêts à travailler à lui faire ouvrir les Portes de la Ville. J'ajoûtai même que le Roi arrivoit incessamment en personne pour lui venir rendre sa chere Marianne, & qu'il y auroit bien du malheur si un aussi grand Roi ne parvenoit dans peu à le rendre possesseur de sa belle Helene. Je finis par assurer ce jeune homme de ma protection & de celle du Roi.

Sur ces entrefaites ayant appris que l'Armée des Alliés, assemblée

dans la Plaine d'Anderlech, à une demie lieuë de cette Ville , avoit campé ſucceſſivement dans les Camps de Lambech, de Soignies, & s'avançoit à deſſein de venir ſecourir Tournay ; une partie des troupes qui étoient devant cette Ville , fut commandée pour aller joindre le Corps de notre Armée, qui eut bientôt l'avantage d'avoir le Roi à ſa tête.

Ce fut ſous ſes ordres & ſous ceux du Maréchal Comte de Saxe que, ſûrs de vaincre, nous paſſâmes l'Eſcaut pour aller gagner la plus belle Bataille du monde dans les Champs de Fontenoy ; que ce jour-là fut un grand jour !

Si jamais j'ai été fâché d'avoir retranché de mon projet nos Héros du premier ordre, nos Chefs, c'eſt en cette rencontre, ma foi il faut convenir qu'ils nous valent en tout point, & que ce ſont auſſi

de terribles grivois, tous délicats qu'ils paroissent pour la plûpart, que j'aurois de belles choses à dire sur tout ce que je leur ai vû faire ; mais heureusement qu'ils n'y perdront rien, assez de beaux esprits, aussi du premier ordre, qui se tairont vrai-semblablement à notre sujet, prendront soin d'instruire la Posterité des prodiges de valeur qu'on leur a vû opérer.

Comment * ces Courtisans doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les Combats des Lions indomptables ?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur !

Mais helas ! ces Messieurs les Auteurs ne les ont pas vû de même que moi, nous conduire au feu comme à une partie de plaisir, nous commander de sang froid & se battre de même.

* Voltaire, Poëme de Fontenoy.

Ce que je puis faire ici, & je le dois en conſcience, c'eſt de prier les ſiécles futurs qui liront l'Hiſtoire de la Bataille de Fontenoy, de ne pas croire que c'eſt de ces batailles ordinaires, & comme on en lit dans tous les Livres; qu'ils faſſent auſſi réflexion quand ils liront ces mots, *Victoire remportée par le Roi en perſonne*, que le Roy le jour & la veille de la Bataille fut expoſé au feu tout comme nous.

Ce n'eſt pas à dire que le Roy, Héros du premier ordre, n'aura aucune part à mes éloges, volontiers j'abandonne aux Auteurs les plus fameux, l'honneur de célébrer ſes exploits éclatans, que Voltaire vante ſon grand art de commander, ſa préſence d'eſprit, ſon ſang froid, ſa prudence, la ſageſſe de ſes Conſeils, la douceur de ſon Gouvernement, cela

le regarde ; cela eſt digne de ſa Lyre, comme Roy enfin il le peut, il le doit chanter. Mais comme ſoldat cet honneur m'appartient ; je puis ſans ſortir de mon ſujet, peindre le Roy l'épée à la main, parcourant les Champs de Fontenoy, & expoſant ſa vie comme le dernier de nous : car comme l'ont remarqué très-judicieuſement l'an dernier Mrs. F*** & Compagnie dans leurs amours grivois, ſans contredit une des plus jolies curioſités de la Foire S. Laurent, & où la Poſtérité pourra voir que je dis vrai.

Quand LOUIS nous méne au feu
Il eſt ſoldat lui-même,
Morbleu,
Il eſt ſoldat lui-même.

Si à l'exemple de l'Académie Françoiſe nous ne voyons l'illuſtre

nom de Loüis commencer la liste de nos Académiciens, que nous sommes bien dédommagés ! plus soldat qu'Académicien nous le voyons combattre à notre tête ; l'un vaut bien l'autre.

CHAPITRE VI.

Bataille de Fontenoy, que tout bon François n'ignore pas, mais rapportée ici en faveur de la Postérité, cela se doit en Historien exact.

LA veille de l'action à deux heures après-midi, le Roi fit à cheval le tour de son Armée pour examiner la position des troupes des Alliés ; & S. M. s'étant portée jusques aux Gardes les plus avancées, elle fut témoin d'une escarmouche entre les troupes

legeres des deux Armées, où périrent beaucoup de braves camarades, qui, quoique morts dans le premier Acte de cette ſanglante Tragédie, n'ont pas peu contribué à lui procurer un heureux dénouement, par le grand nombre d'ennemis de moins qu'ils nous ont laiſſé à combattre, car on peut dire à leur gloire qu'ils ſont morts en fort bonne compagnie, chacun fut au moins eſcorté chez Pluton par trois ou quatre Anglois terraſſez de ſa façon.

Le Roi fut à peine de retour à ſon Quartier qu'on apperçut en avant du Village de Fontenoy, le feu à quelques Maiſons; le Maréchal de Saxe, autre ſoldat dont je puis parler, avoit ordonné de les brûler, pour ſignal, dès que les ennemis déboucheroient pour attaquer ce Village retranché.

Le Roi nous fit auſſitôt prendre

les armes, ce qui fut exécuté avec une diligence ſinguliere, & Sa Majeſté ſe rendit ſur le champ à la tête du Camp. Que ſa vûe nous inſpira de courage, que ſa noble fermeté nous donna d'eſpérance! J'ai recueilli les voix de toute l'Armée, il n'étoit pas un ſoldat qui ne s'eſtimât heureux de répandre ſon ſang pour un ſi grand Roi, & je puis dire ſans fanfaronnade, que quoiqu'ordinairement je ne manque pas de cœur, je m'en ſentis alors au moins trois fois plus qu'à mon ordinaire.

Comme la plus grande partie des troupes des Alliés parut développée vers les quatre heures après midi, & qu'ils n'étoient pas à un quart de lieuë de notre Armée, nous crûmes qu'ils avoient pris la réſolution de hazarder le combat. Le Roi, en conſéquence, demeura ſur le champ de bataille

jusqu'à la nuit, mais ce fut *gratis*. La partie fut remise au lendemain à nôtre grand regret.

Le Roy aussi matinal que nous, se trouva dès cinq heures du matin au champ de bataille, où nous avions passé toute la nuit sous les armes ; & les ennemis commencerent à faire un grand feu de canon, auquel nôtre artillerie répondit avec beaucoup de vivacité.

Nous étions disposés de façon qu'une Ligne d'Infanterie, s'appuyant derriere le Village de Fontenoy, s'étendoit jusques à celui de Ramecroix : cette Ligne étoit fortifiée pai deux Redoutes, occupées chacune par un Bataillon, & soutenues par deux Lignes de Cavalerie, dont la droite étoit appuyée par une Ligne formant un Angle droit, composée du Corps des Dragons, dont j'avois l'hon-

neur d'être, & continuée par une Brigade d'Infanterie jusqu'au Village d'Antoin, où étoit une autre Brigade. La gauche des deux mêmes Lignes de Cavalerie étoit également appuyée par deux Brigades d'Infanterie, qui se communiquoient au mont de Trinité, sur lequel on avoit placé de l'Infanterie & de la Cavalerie.

Pendant le feu de l'artillerie, qui dura quatre heures, les ennemis tenterent à deux reprises l'attaque du poste d'Antoin; mais la grande perte que leur fit essuyer nôtre canon, parut les avoir totalement rebuté; vers les onze heures du matin ils essayerent celle du Poste de Fontenoy avec aussi peu de succès.

Les troupes legeres Françoises, qui battoient continuellement l'estrade dans le Bois, donnerent alors avis que les Ennemis fai-

ſoient filer une Colonne d'Infanterie Angloiſe, ce qui engagea le Roy à tirer des troupes du Mont de Trinité pour fortifier la gauche de la premiere Ligne, derriere laquelle la Maiſon du Roy fut rangée en bataille.

Enfin ſur le midi, les Alliés ne laiſſerent plus douter de leur deſſein, & celle de leurs Colonnes qui ſembloit deſtinée à l'attaque d'Antoin, s'étant repliée en partie ſur elle-même, ils fortifiérent celle de leur centre, réuniſſant par-là toutes leurs forces, ils ſe développérent entre le Bois de Barri & le Village de Fontenoy, & préſenterent une Ligne d'Infanterie extrêmement épaiſſe, ſoutenuë de la Cavalerie, dont on ne vit que quelques Eſcadrons, qui, dès qu'ils s'avancerent, furent rompus.

Le feu prodigieux de l'Infante-

rie ennemie mit le désordre dans plusieurs Escadrons des troupes Françoises, qui cependant se reformérent ; ces Escadrons ayant encore plié, le Roy, pour y remedier, fit mettre en mouvement sa Maison, & la fit suivre de l'Infanterie, qui dans la premiere disposition appuyoit la gauche, & de quelques pieces de canon pour contenir l'artillerie des ennemis dont le feu incommodoit beaucoup la Maison du Roy.

Cette nouvelle disposition ne tarda pas à produire l'effet que Sa Majesté s'en promettoit, & la Maison du Roy, à la faveur de laquelle nôtre Ligne d'Infanterie se reforma, fit de si grands efforts de valeur que toute l'intrépidité & l'acharnement de l'Infanterie Angloise ne purent l'empêcher d'être enfoncée, & répoussée avec une perte considérable fort au-

delà

delà du champ de bataille, de ſorte qu'on peut dire de *ce Peuple de Héros* après un grand Poëte :

Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur ſi belle,
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle ;
Que rien ne les ſçauroit ni vaincre ni laſſer,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Pour lors le Roy fit reformer ſon Armée, que l'avantage même de la derniere charge avoit dérangée, & Sa Majeſté ayant porté ſes trois Lignes à ſix ou ſept cens pas en avant du terrain que les Ennemis avoient occupé pendant le combat, elle parcourut tous les rangs, donnant à ſa Maiſon ainſi qu'à quelques Brigades d'Infanterie & de Cavalerie, les juſtes éloges qu'elles méritoient.

L'on ne peut exprimer avec quelle ardeur Sa Majeſté rallia Elle-même, & anima celles de ſes troupes, que les premieres charges des ennemis avoient ébranlées. Le ſang froid & la fermeté que le Roy fit paroître dans les différens momens ; la prudence & la juſteſſe avec leſquelles il donna ſes ordres, n'exciterent pas moins nôtre admiration, *de ſorte que l'on peut dire que s'il eſt le plus expérimenté de nos chefs, il eſt auſſi le plus brave de nos ſoldats.*

CHAPITRE VII.

Je viſite le Champ de Bataille.

ON ne ſe bat pas toûjours, il eſt bien permis de quitter le champ de bataille quand il ne nous offre plus d'ennemis.

Le Combat ceſſa donc faute de combattans.

Je ne parlerai point d'une vingtaine de mille hommes demeurés ſur le carreau, je tire le voile ſur cette Scene ſanglante, je n'aime pas ce qui attriſte; point de pleurs.

Nous n'en voulons * point voir après de tels
exploits,
Nos Camarades, morts dans le malheur des
armes,
Sont trop payés de ſang pour exiger des larmes,
Quand la perte eſt vengée on n'a plus rien
perdu.

Avant cependant que de quitter la plaine de Fontenoy, je dois au moins parler de mes exploits particuliers, & de ceux des illuſtres Membres de nôtre Académie, qui a fait des pertes irréparables.

Qu'on ſçache donc que j'eus ma bonne part comme un autre au

* Voltaire, Poëme de Fontenoy.

ſuccès de ce grand jour, & que j'ai vû moi de fort près.

* Ce corps audacieux
Cette maſſe de feu, ces colomnes terribles.
Ces épais bataillons qui ſembloient invincibles.

Hélas! il n'eſt que trop vrai que je les ai vûs, j'en puis donner pour preuve évidente à quiconque en doutera, une large cicatrice au front, qui ne laiſſe pas que de me rendre l'air redoutable & martial.

Que de braves Soldats ſont tombés à mes côtés, en combattant généreuſement pour le meilleur & le plus grand des Rois. Ce ſeroit ici l'endroit de faire leur éloge, ſi je n'étois dans la réſolution de compoſer un Poëme où chacun trouvera ſa place; en vérité cette Bataille-là mérite d'être chantée en vers, c'eſt bien la

* Voltaire, Poëme de Fontenoy.

moindre chose, j'en promets au Public au moins une centaine de beaux & de bons sur ce grand sujet. En attendant reprenons le fil de ma narration.

La bataille finie, c'est-à-dire les Anglois & Hollandois nous ayant laissé le champ libre, le Roy ordonna qu'on prît un soin extrême généralement de tous les blessés.

La retraite sonnée, étonné de me trouver seul de toute nôtre Académie, je me rendis dans la plaine avec les Fraters de l'armée, à dessein de secourir quelques-uns de nos camarades, s'il en étoit encore tems ; le premier de ma connoissance que je rencontrai entre Fontenoy & la Forêt de Barry, où avoit été le fort de l'action, fut le valeureux Bourguignon qui perdoit son sang ; je venois-là tout à tems ; je bandai ses playes, qui n'étoient heureu-

ſement pas mortelles, & je vis bien qu'il en ſeroit quitte tout au plus pour une jambe ; à quatre pas de-là Champenois expiroit, je n'arrivai que pour lui fermer les yeux.

En tournant vers le bois, j'apperçus le vaillant, le brave, le courageux, l'intrepide Picard couché ſur un tas d'Anglois avec leſquels il ſe battoit encore à coups de poing, n'ayant plus de ſabre ; je le dégageai avec bien de la peine de la foule ; furieux il me demanda des armes voulant à toute force, diſoit-il, avant que de mourir achever cinq à ſix Ennemis qui ſe débattoient autour de lui ; il ne ceda à mes remontrances que quand je lui eus dit que le Roy leur faiſoit grace, & qu'il vouloit même que l'on prît ſoin d'eux.

Picard à ces mots un peu ra-

douci, se contenta seulement, quand je l'eus relevé, de leur donner cinq à six coups de pieds dans le ventre, qui, grace à sa foiblesse extrême, ne leur firent aucun mal, & je le portai au prochain chariot après avoir étanché son sang de mon mieux, j'y fis aussi conduire Bourguignon, avec le Normand & le Breton que je trouvai à quelques pas de-là, de sorte que ce bienheureux chariot portoit toute l'Académie, excepté moi, qui, moyennant un large emplâtre sur le front, me trouvois en état d'aller & de venir, comme si de rien n'étoit; on mit encore sur la même voiture trois Anglois, un Hollandois & un Autrichien, qui juroient comme des démons.

On les conduisit tous à l'Hôpital de Lille, je les suivis quelque tems tenant Picard par la main & l'encourageant à prendre patien-

ce ; quand je les quittai auprés de la petite Chapelle de Nôtre-Dame des Bois, la converſation commençoit à s'échauffer avec les Anglois ; vrai-ſemblablement il ſe ſera dit de belles choſes de part & d'autre.

CHAPITRE VIII.

Retour à Tournay ; la Ville ſe rend.

NOus n'avions quitté un Siége que pour aller gagner une bataille, ainſi, la victoire remportée, nous retournâmes au Siége, c'étoit le jeu, & nous avions beau jeu. Nos camarades n'avoient pas perdu leur tems ; à nôtre arrivée on acheva le logement du chemin couvert, & les batteries établies à la droite, ayant produit tout l'effet qu'on en attendoit, la force du

du demi baſtion droit de l'ouvrage à corne, de même que celle de la demi lune fut ruinée, malgré la prodigieuſe quantité de grenades que les ennemis ne ceſſerent de jetter.

Dès le lendemain de nôtre arrivée, le petit Blanchard, à qui j'avois promis l'honneur de ma protection, ne manqua pas de venir me complimenter ſur la bataille que nous venions de gagner à Fontenoy, je lui en fis un détail circonſtancié, qu'il interrompoit de tems en tems pour me dire que cette bataille-là étoit une bonne affaire pour nous, qu'elle avanceroit fort le Siége de Tournay,
„ & grace à vôtre valeur, ajou-
„ toit-il en ſoupirant, oüi je re-
„ verrai bien-tôt ma chere Ma-
„ rianne.

Il alloit régulierement trois fois le jour examiner les ouvra-

ges, il s'informoit avec une exactitude étonnante des nouvelles attaques qu'on devoit faire, comme si toute nôtre armée n'eût été campée là que pour lui, il l'approuvoit ou la condamnoit dans toutes ses operations selon qu'elle agissoit selon ses vûës; on le voyoit d'un air actif empressé, comme quelqu'un qui a beaucoup d'affaires, passer de nos tentes au camp du Roy, du camp du Roy sous nos tentes, nous rapporter mille nouvelles, & autant de nouveaux projets qui tendoient tous à la prochaine prise de Tournay.

Ce jeune homme porta le zele si loin, que suivant de trop près les seize Compagnies de Grenadiers qui donnerent l'assaut à l'ouvrage à corne, il faillit y perdre la vie; enfin le Siége fut poussé avec tant de vivacité que la Ville fut emportée, & nos Troupes y

firent leur entrée triomphante.

On penſe bien que le pauvre Blanchard n'entra pas des derniers, il me ſuivoit des yeux marchant à quelques pas de nous d'un air fier & content, ſemblable à un Vainqueur qui prend poſſeſſion d'une Place qui lui a coûté des travaux infinis ; en paſſant les Portes il contemploit d'un œil ſatisfait, ces orgueilleuſes fortifications qui s'étoient opposées ſi long-tems à ſon bonheur, démolies & ruinées.

Être à Tournay n'étoit pas tout, quoique ce fût déja quelque choſe, même beaucoup, Madame Rocher étoit une femme entiere, hautaine, une bonne Marchande, Partiſanne de l'intérêt, & indignée ſans doute de l'action du pere de Blanchard, quoique le pauvre petit n'y eût aucune part, nous ſommes dans

un siécle où l'innocent paye souvent pour le coupable; Blanchard brouillé avec Mr. son pere, qui au fond ne demandoit pas mieux que de faire le difficile pour entretenir une petite querelle qui le défaisoit d'un enfant sans bourse délier; Blanchard, dis-je, fit bientôt réflexion que sa situation n'en alloit peut-être pas être plus heureuse, sa mélancolie le reprit, & ce fut encore moi qu'il honora de sa confidence.

Il auroit bien voulu que le Roy eût fait entrer dans la Capitulation de la Ville, qu'on cederoit de plus, Marianne Rocher à Claude Blanchard, & en verité il le méritoit; mais le moyen, & qui sommes-nous pour intéresser à nos petites fortunes les Têtes couronnées?

Ce n'est pas que je ne sois très-persuadé que le Roy, aussi bon

qu'il eſt, n'eût fait quelque choſe pour cet infortuné, & qu'il n'auroit pas dédaigné de concourir au bonheur du moindre de ſes Sujets, comment ne le pas croire quand il traite ſi bien ſes Ennemis; mais encore falloit-il qu'il ſçût la ſituation de Blanchard, & qui la lui auroit appris? quoiqu'Officier il y a encore du chemin entre moi & ceux qui ont l'honneur de l'entretenir.

Je fus donc l'unique Protecteur de mon infortuné compatriote & toute ſon eſpérance; auſſi ne me quitta-t-il point, il me pria même de l'accompagner chez Madame Rocher, & de vouloir bien lui ſervir de pere, puiſque le ſien avoit été aſſez cruel pour l'abandonner; je ſuis aſſez bon diable; émû de compaſſion, à cette priere, je l'aſſurai de nouveau dans les termes les plus conſolans qu'il pou-

voit compter ſur moi.

Il n'étoit plus queſtion que de trouver cette Tante, ſi diableſſe, ſi redoutable, & dont nous n'avions pas l'adreſſe; Tournay eſt grand, & les momens étoient précieux; enfin après bien de courſes inutiles, & avoir été vingt fois de la Porte *S. Martin* à la Porte *Morel*, & de la Porte *des ſept Fontaines* à celle de *Valenciennes*, j'imaginai qu'à l'Auberge où deſcend ordinairement la Voiture publique de Lille, & où la Tante avoit ſans doute mis pied à terre, on pouvoit nous en donner quelques nouvelles; en effet un petit marmiton qui l'avoit conduite à la ruë de *Cologne*, proche la grande Place, s'offrit de nous y mener.

CHAPITRE IX.

Conclusion de cette histoire.

ARrivés à l'endroit désigné, d'abord, de la ruë, nous entendîmes la symphonie dans la maison avec beaucoup de tapage ; nous entrons, quantité de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, en livrées & en bouquet, alloient & venoient dans la cour d'un air empressé, on dansoit à côté dans une vaste Sale ; tout cela sentoit terriblement la nôce, je n'osois le dire à Blanchard qui s'en apperçut tout aussi-bien que moi, je le vis par quelques larmes qui lui échaperent, & qu'il essuya aussi-tôt.

Je n'osois interroger personne, tant je craignois d'apprendre une nouvelle facheuse, Blanchard

ayant la même frayeur, marchoit ſans mot dire vers la Sale d'aſſemblée

La premiere perſonne que nous apperçumes fut Marianne qui danſoit; ſon air triſte, abbatu, ſon habit magnifique, ſa Couronne, enfin, tout annonça à l'infortuné Blanchard qu'il étoit arrivé trop tard; la voilà, me dit-il, comme ſi j'euſſe dû la connoître ſans l'avoir jamais vûë, & la diſtinguer au milieu de deux cens perſonnes; la voilà, c'en eſt fait, partons; il n'en eut pas la force, & ſe laiſſa aller dans un fauteuil que le hazard fit trouver près de nous.

Ce ſont là de ces coups terribles, capables d'abattre d'abord les plus grands cœurs; mais on en revient cependant; où meurt l'eſpérance commence la tranquillité. Un mal ſans remede guerit ſouvent de lui-même.



Le dépit ſuivit les larmes, Blanchard accuſa Marianne de peu de fermeté, douta de la ſincerité de ſon amour, & affectant une ſecurité parfaite, il attendoit que ſes yeux fuſſent eſſuyés pour aller braver l'ingrate.

L'habit que je portois me fit bien-tôt diſtinguer; un Officier François étoit à reſpecter, auſſi me reſpecta-t on; la jeune mariée vint me prier à danſer ſans appercevoir ſon amant infortuné, à cauſe de la foule qui étoit en cet endroit; j'ai la jambe fine, excellente, je me diſtinguai & méritai l'attention de toute l'aſſemblée; les grands hommes excellent dans les plus petites choſes, on les reconnoit partout.

Je pris enſuite la Tante à qui je fis ſauter très-joliment un Cotillon nouveau, & la priai de ne pas oublier mon ami qui danſoit

parfaitement, elle fut donc faire la révérence à Blanchard, qui, d'un pas ferme & aſſuré, marcha intrépidement vers le milieu de la Sale; il croyoit jouer au mieux l'homme indifférent, tranquille & maitre de lui-même, mais en vérité un coquin qui vient de faire un mauvais coup n'a pas l'air plus embaraſſé que nôtre ami l'avoit; à ſes regards farouches, égarés, il dut au moins paſſer pour fou dans la moitié de l'aſſemblée.

Je ne lui donnois pas tellement mon attention que je ne fuſſe auſſi occupé de la figure que feroit Marianne au moment de la reconnoiſſance qui approchoit; la belle étoit ſur les genoux d'un petit homme d'environ 45. ans, d'une figure burleſque, épais dans ſa taille, grand rieur, & que je reconnus pour le nouveau marié aux petites privautés qu'il prenoit avec l'aimable

Rocher qui le souffroit sans lui en témoigner la moindre satisfaction, en baissant modestement les yeux.

En verité, la pauvre enfant me faisoit pitié, elle n'apperçut pas plûtôt Blanchard, qu'elle en eut tout d'un coup un fremissement qui fit croire au bon homme Droüillet son époux qu'elle se trouvoit mal, des larmes qu'elle s'efforçoit de retenir s'échaperent de ses yeux malgré elle, Blanchard dansant toûjours d'un air fier jouissoit de son triomphe, & par des regards tantôt tendres, tantôt dédaigneux, peignoit ce qui se passoit au fond de son cœur.

La timide Marianne ne peut soutenir plus long-tems une scene de cette nature, elle se trouve mal tout de bon; chacun s'empresse autour d'elle, la Tante accourt,

la danſe ceſſe, & nous nous trouvons Blanchard & moi ſeuls au milieu de la Sale. Je le fis jouir un moment du déſeſpoir de Marianne à qui il prodiguoit les noms d'ingrate & d'infidelle.

Enfin m'appercevant qu'il commençoit à s'attendrir, jugeant le mal ſans remede, je l'arrachai d'un lieu ſi fatal à ſa tranquillité; & ce fut dans le Cabaret voiſin que je l'enlevai entierement à l'Amour pour en faire preſent à Mars. Là je lui fis voir l'inutilité de ſes ſoupirs, en lui peignant Marianne comme une Ville qui vient de ſe rendre par capitulation.

Il m'objecta que n'étant mariée que du jour, le mariage n'étoit pas conſommé, & qu'on pouvoit encore le rompre; les hommes ſont bâtis de façon qu'ils eſpérent même contre toute eſpérance; je lui

répondis que la cérémonie qui restoit à faire étant fort courte & n'ayant pas besoin de témoins, il pouvoit se tromper, que quand on avoit cédé la Ville, la Citadelle ne tenoit pas long-tems & suivoit bientôt le destin de la Place ; de quels secours en effet peuvent être ses remparts contre un vainqueur à qui l'on a déja abandonné tant de terrain & qui, l'attaquant les armes à la main, enfonce les barriéres que l'on lui oppose ; il faut bien capituler, céder, poser enfin les armes, lever les herses, baisser les ponts, & ouvrir les portes au vainqueur ; c'est l'ordre & le droit de la guerre.

Blanchard étoit trop raisonnable pour ne pas se rendre à mes remontrances, il jura d'oublier l'infidelle, & de sacrifier avec nous ses jours au service de sa Patrie, enfin tout en buvant pour dissiper

ſon chagrin, il but à la ſanté du Roy & arbora la cocarde, jurant de faire tomber ſa colére & ſon indignation ſur les Anglois.

Quoique je fuſſe bien perſuadé que la pauvre Marianne avoit été forcée par ſon impérieuſe tante, d'épouſer Drouillet, je ne laiſſai pas que de la peindre à Blanchard comme une petite ingrate, une volage, une parjure, enfin je mis toute mon éloquence en uſage pour perſuader à nôtre nouveau camarade qu'il devoit haïr la fille du monde qui m'avoit paru la plus aimable & la moins coupable; c'étoit-là je le crois le parti le plus ſage.

Il me promit d'abord tout ce que je voulus, & bien-tôt il alla plus loin; avant que de quitter Tournay, il vouloit, diſoit-il, reprocher en face ſon inconſtance à la perfide, l'accabler de repro-

ches, d'injures, la braver & partir.

Moi qui ne ſuis point la dupe du cœur de l'homme, & qui connois à merveille tous ſes détours, je vis bien que cet excès d'indifference & de haine étoit un reſte d'amour; mais comme il ne pouvoit plus avoir d'objet ſerieux, je ne m'amuſai pas davantage à le combattre.

Je n'eûs pas même été fâché que le Seigneur Droüillet en eût eu pour ſon compte pour lui apprendre à vouloir épouſer une fille malgré elle; & entre nous à en juger par les apparences, je crois qu'il ne tarda pas à être de la Confrairie.

Quoique Blanchard ne m'ait rien voulu dire, car il eſt diſcret, je ne ſçai que penſer de certain rendez-vous nocturne qu'on ſe donna pour cauſe d'explication;

en donne-t-on jamais d'autres, quoiqu'il en ſoit, je n'entre point dans les affaires de mon prochain, j'en ai aſſez des miennes : je dirai ſeulement, que Blanchard ayant perdu l'envie de ſe venger de Marianne, s'eſt apparemment vengé du ſieur Droüillet, & que Marianne, comme partie intéreſſée, ſe ſera prêtée à l'amiable à la vengeance commune.

Cela s'exécuta pendant les premiers jours de la huitaine de la ſuſpenſion d'armes qu'avoit demandée, comme on le ſçait, la Citadelle de Tournay.

Sur la fin de cette tréve, je fus envoyé à Lille pour viſiter les bleſſés de nôtre Compagnie, & voir s'il s'en trouveroit dans peu quelques-uns en état de reprendre le Harnois ; je mis Blanchard de ce voyage, & nous partîmes enſemble.

CHAPITRE X.

L'Hôpital de Lille, après la Bataille.

ARrivés à Lille, nous nous rendîmes à l'Hôpital Général, & la premiere personne de connoissance que j'apperçus, fut Picard qui se promenoit en robe de chambre ; notez que quoique le Roy eût ordonné qu'on traitât nos Ennemis tout comme nous, les nôtres cependant avoient les robes de chambres par préference ; car il en eût diablement falu pour tout le monde.

Je courus aussi-tôt à mon ami pour l'embrasser & le feliciter sur sa convalescence ; flaté de ma visite, de mes attentions, il m'en témoigna sa reconnoissance, je

lui présentai ensuite le jeune Blanchard à qui il fit amitié, nous fimes tous ensemble le tour de la grande Sale, en parlant de la journée de Fontenoy, & des funestes suites de la guerre.

C'etoit un autre champ de bataille que cet Hôpital-là, où la mort triomphoit, & promenoit encore ses fureurs; ses Lieutenants Généraux, ses Maréchaux de Camps étoient des Médecins, des Chirurgiens, qui, incapables de crainte, donnoient leurs ordres en Souverains; leurs Soldats, des Fraters, qui, le fer en main & d'un front intrépide, couroient de lit en lit; le sang coule, tout ce triste lieu retentit de mille cris affreux; la mort suit les Barbares, leur applaudit, & l'on jette sur ses pas, au lieu de fleurs, des bras, des jambes & des cadavres sanglans, Anglois, Fran-

çois, tout est confondu ; les plus braves qui, dans Fontenoy, ont vendu cher la plus legere blessure, se voyent taillez en pieces sans défense.

Nous avançons en détournant les yeux pour ne point voir un si triste spectacle, mais, ô prodige étonnant ! arrêtés par la foule au cinquieme pillier, nous voyons un Anglois qui, sur son séant, refuse de donner sa jambe à un Chirurgien François, disant qu'il étoit bien assez honteux pour lui d'avoir laissé un bras à Fontenoy, sans laisser encore une jambe à Lille, sans compter le desespoir de se la voir couper par un François, sans pouvoir lui rendre la pareille.

Ce brave Soldat aimoit mieux mourir, ou demandoit son sabre pour se faire lui-même l'operation, mais le Chirurgien qui, quoique

familier avec la mort, n'aimoit que celle de son prochain, peu accoûtumé à se battre à armes égales, défendit bien qu'on en donnât au malade, qui, tout Anglois qu'il étoit, fut obligé de céder aux ordres de la Faculté Françoise, & forcé de présenter sa jambe; il la tint lui-même sans être liée, & la vit couper avec une grandeur d'ame héroïque.

Enfin nous arrivâmes au lit de Parisien, où nous trouvâmes couchés tant au chevet qu'aux pieds Bourguignon, Picard, le Normand & le Breton qui commençoient heureusement tous à être convalescens, avec quelle joie ne me revirent-ils pas, je donnai à leur courage les éloges qu'il méritoit.

On parla fort de la bataille, de nôtre victoire, du désespoir des Ennemis, du siége de Tournay,

& l'on en vint ensuite à l'Académie, on plaignit le sort du pauvre Champenois qui avoit été immolé à la gloire ; on proposa de lui donner un digne successeur, je presentai le jeune Blanchard qui m'accompagnoit, dont je dis tout le bien imaginable ; chacun lui jetta un coup d'œil favorable, & je convoquai une assemblée générale.

Tous les Membres étant présens, l'Académie se tint devant le lit des malades au neuviéme pillier du grand Hôpital, Bourguignon & le Breton se leverent, le seul Normand demeura couché ; on approcha un petit banc, un placet de paille & une chaise percée sur laquelle Bourguignon, qui avoit pris médecine ce jour-là, eut droit de se mettre, ce qui faisoit une espéce de demi cercle.

J'étois au centre sur le banc &

en face du lit. Blanchard jeune Candidat étoit à ma gauche d'un air timide & modeste, Picard à ma droite, & le Breton sur le placet appuyé sur les pieds du lit, notez que nos Académiciens convalescens en robes de chambre & en bonnets de nuit, donnoient un air sans façon, & cependant respectable à nôtre assemblée.

Quand chacun eut pris séance, Picard sans se découvrir, car je l'en priai, nous harangua & nous prononça peut-être le discours le plus pathétique qu'il ait fait de sa vie, quoique sans préparation; comme il n'en avoit pas de copie, je ne peux pas ici en faire part à mes Lecteurs, qui perdent assurément un morceau d'Eloquence rare, & que la postérité n'eût pas dédaigné; mais il faudroit écrire tout ce qui sort de la bouche des grands hommes, & cela n'est pas possible.

Toute l'Assemblée applaudit, & cette Assemblée-là étoit vraiment distinguée ; car il s'étoit ramassé autour de nous pour nous entendre un triple rang de François, d'Anglois, d'Hollandois, d'Autrichiens, d'Hanovriens, d'Insurgens, d'Hessois, de Tolpachs, de Pandoures & de Molachs, qui, tous confondus pêle-mêle, la bouche béante & suspendus sur la pointe de leurs pieds, prétoient une attention des plus favorables.

Quand Picard eut fini de parler, je me levai, je fis l'oraison funébre de très-brave & très-lettré Champenois, Dragon du Régiment de *** né & natif de Reims, en son vivant fils de très-digne champion, Balouard ancien Procureur Fiscal d'Ally, mais pourquoi encore ici *infandum renovare dolorem*? Passons à son successeur dont je n'eus pas plûtôt fait l'élo-

ge, qu'il se leva pour remercier l'Académie de l'honneur qu'on lui faisoit, & prêta serment de fidélité entre mes mains.

Ici nous fumes interrompus par les Mèdecins qui faisoient leur ronde, & qui vinrent nous tâter le poulx à tous ; comme j'étois en rang avec les autres, un de ces Messieurs me prit la main en passant, me croyant du nombre des infirmes, il me trouva une fiévre de cheval, & d'un air grave ordonne une saignée & des remédes.

Il sembloit encore en me quittant, tant ce Docteur m'examinoit de la tête aux pieds avec attention, qu'il regrettoit de me laisser mes quatre membres, sans le soin que je pris de les agiter de façon à lui faire voir qu'ils étoient bien portans, que sçait-on si par Ordonnance de la Faculté

un

un Chirurgien officieux ne me fût pas venu prier de me défaire d'un bras ou d'une jambe.

Le noir Escadron passé, me trouvant fort bon apétit & en parfaite santé, j'envoyai la saignée au diable, & gardai mon sang pour le répandre au service du Roi, en cas de besoin.

J'appris un moment après que le même Medecin, qui avoit apparemment déjeuné, venoit à quelques lits plus bas de trouver aussi de la fiévre à un Anglois mort depuis environ une heure, & qu'il lui avoit ordonné de même une saignée, l'émetique, & des remedes.

Enfin, remis à nos Places, je lus à l'assemblée un Poëme tout des plus beaux que j'avois reçu de Paris, au sujet de la bataille de Fontenoy, il étoit d'un Poëte celebre & connu; la foule s'augmente autour de nous, & chacun

& de fausses dans deux ou trois siécles d'ici aux Editeurs curieux de multiplier les volumes sans nécessité ; d'ailleurs elles deviennent à la mode.

CHAPITRE XI.

La Bataille de Fontenoy.

POEME.

QUoi, marchant sur les pas du *fameux satyrique.*
(1) Voltaire entonnera *la Trompette heroïque*
Chantera de l'Escaut *les bords ensanglantés*
Les *farouches* Anglois fuyans *épouvantés*,
Et nous quand notre Roi renverse des *murailles*,
Quand vainqueur à nos yeux, il gagne des *batailles*,

(1) Poëte fameux du regne de Louis XV. d'heureuse mémoire ; il s'appelle aussi Arouet, & fait de très-belles Tragédies.

Lorsque son digne fils méprisant le *trépas*

Nous conduit, nous anime, & suit par tout nos *pas*,

Admirateurs, témoins de leur noble *vaillance*,

Pourrions-nous bien garder *un indigne silence*?

Aux champs de Fontenoy, volez, accourez tous,

Camarades, Soldats je ne chante que *vous*.

Combien sont descendus sur *l'infernale rive*,

(2) Lionnois rappellant *son ame fugitive*,

Bléssé devant Tournay sent croître sa *valeur*

Et volant à l'Anglois veut mourir son *vainqueur*,

(3) S. Pierre, Limousin, le Breton; (4) l'Espérance,

La Rose, Jolicœur, la Tulippe, la France,

(2) Lionnois étoit de Lion.

(3) S. Pierre, de Chaumont en Bassigny, Paroisse S. Jean; il eut le secret d'enrôler son pere & son oncle avant que de partir pour en tirer de l'argent.

(4) Ce l'Esperance-là, est le quatriéme du même nom, de la même Ville, de la même Famille qui a servi dans la même guerre, dans le même Regiment, & qui s'est très-bien battu de même que tous ses Parens. Dieu veuille qu'il ne meure pas de même.

Pezenas qui perdit un œil devant Menin,

Bourguignon, Francœur, moi, *tous nos Héros enfin*

Dans l'ombre de la nuit, & celle du silence

Demandons que l'Aurore & le péril commence

Le signal est donné par dix mille tambours.

Des nôtres repoussés, nous volons au secours,

C'est de tous les côtés un carnage du(5)diable,

Et Fontenoy devient un enfer effroiable;

Chefs, Officiers, Soldats l'un sur l'autre entassés

Sous le fer expirans par le plomb renversés

Appellent des vengeurs, comptent pour rien la vie,

Glorieux de verser leur sang pour la patrie,

Le foudre part, ah Ciel! quel horrible fracas,

Que de pieds, que de bras, que de têtes à bas.

Le Régiment du Roi, celui de la Couronne

Que le trépas poursuit que la flâme environne

(5) C'est comme qui diroit de demon, de possedé.

Perdent mille Heros, autant de demi-Dieux;
Devant tout à leur bras, & rien à leurs ayeux.
Tu meurs brave (6) Bertrand, digne du nom d'Alcide,
C'en est fait de tes jours, une bale homicide
Vient au milieu de nous te couper le sifflet
Alexandre eût peri d'un seul coup de mousquet,
On meurt par droit Canon à la guerre à tout âge,
Contre un coup de fusil, à quoi sert le courage?
L'intrépide (7) Dubois, natif de S. Quentin,
Et la (8) Brie & son frere ont trouvé là leur fin :

(6) Bertrand fils d'un gros Marchand d'eau-de-vie de Cognac, fût peut-être bien devenu un grand homme, s'il ne fût pas mort.

(7) Dubois de la Rochelle fût sans doute encore revenu de cette bataille, sans un coup de canon qui lui emporta la tête; il laisse une assez jolie femme Vivandiere, si le Roi force ses ennemis à la Paix, Fanchon, c'est le nom de la veuve, pourra bien épouser cet Hyver Jolicœur, en secondes nôces; nous en avertirons le Public.

(8) La Brie, de Brie Comte-Robert; descendoit en droite ligne de Roberlade Petit, sous-petit

Henry, Dumont, (9) Beauchamp *roulent sur la poussiere*,

(A) Bel-humeur emporté, par son humeur guerriere

Voit leur malheur, accourt,& le sabre à la main

Renverse quatre. Anglois qu'il trouve en son chemin;

Il tombe enfin-lui-même en se mettant en garde

Et perd le doux espoir d'avoir la hallebarde;

Rangs, Titres, Dignités, dont on est si jaloux,

La mort dans nos tombeaux vous dévore avec nous.

Qui ne trembleroit pas dans ce péril extrême?

Et la vie après tout mérite bien qu'on l'aime,

cousin des cousins issus de germains en ligne collaterale, des anciens Cochés des Comtes de Brie; son petit frere qui étudie à Troyes en Champagne, se distingue en cinquiéme, se rend redoutable parmi ses camarades, & fait déja, dit-on, le coup de poing à merveille.

(9) Trois très-honnêtes garçons Marchands de la rue S. Denis, qui avoient du cœur comme quatre.

(A) Jacques Balouar, surnommé Bel-humeur de Limoges, fils d'un maître Tailleur de Pierre, il fut surnommé Bel-humeur, à cause de son air jovial, qu'il ne quitta pas même à la mort, comme il expiroit, il dit à un de ses camarades, qu'il étoit charmé de mourir, pour voir quelle chienne de figure faisoient les Anglois qu'on venoit d'envoyer à l'autre monde.

Gardiens de Paris que je plains votre ſort.
Hélas! vous ne pouvez vous garder de la mort,
Vos intrépides Chefs, plus Soldats que vous-mêmes,
Succombent à vos yeux *chargés d'honneurs ſuprêmes*,
Vous tombez tous, comme eux, frapés des mêmes coups !
Mais que vois-je ? arrêtez, vengez-les, vengez-nous,
Vous qui gardez mon Roi, vous qui gardez la France,
Vous Peuple de Heros dont la foule s'avance,
Le voici ce moment de fixer les deſtins ;
LOUIS, ſon Fils, l'Etat, l'Europe eſt en vos mains,
Maiſon du Roi, marchez, aſſurez la victoire
De nos Héros, Soldats, l'éclat, l'apui, la gloire,
Renverſez ces Anglois, écraſés ſous vos coups
Ces Combattans ſi fiers, & ſi dignes de vous.
Secondez leur valeur, brave Gendarmerie,
Vengeurs de votre Roi, l'eſpoir de la Patrie ;

Plus vîte que l'éclair, & bravant le Canon,

Je vois voler au feu *ce brillant Escadron*,

L'honneur de nos Guerriers, *fameux par cent batailles*,

Tel qu'il marchoit jadis dans les Champs de *Marsailles*.

Intrépide le (B) Clerc d'un coup de pistolet,

Vous désarmez votre homme, il tombe, c'en est fait,

Soudain pour le venger un autre se presente,

Les yeux brillans de rage & la bouche écumante,

Son Cour fier indompté s'échape de ses rangs,

Il s'élance sur vous, vous lui percez les flancs,

(B) Le Clerc, ayant été Clerc de Procureur surnumeraire dans la meilleure boutique du Palais, en prit le surnom, & s'appelle Claude-André-Policarpe-Eustache - Antoine - Mames Alexandre le Clerc, fils d'Etienne-Sebastien - Nicolas-Jerôme-Blaise-Michel-Alexandre & de Margo-Fanchonette-Agnès-Guillemette - Louison des Lauriers. Le jeune le Clerc, dont il est ici question, est de Caën; il a tué en sa part trois hommes & quatre chevaux, sans compter les blessés. S'il en a tué ou blessé davantage, nous le mettrons en marge dans la premiere édition.

Le cheval, son Heros immolés à la gloire
Vous cedent en tombant une entiere victoire,
Est-ce vous que je vois, illustre (C) Chamberi
Généreux Citoyen, bon Dragon, bon ami,
Vous qu'on vit sur le Mein, Soldat [illegible] Capitaine
D'Ennemis furieux sabrer une vingtaine,
Quelle ardeur vous emporte au milieu des Anglois,
Quel spectacle effrayant, oüi je vous reconnois,
C'est vous, c'est vous, en vain, la poussiere vous cache
Des ombres de l'oubli la valeur vous arrache,
Dieux, j'en fremis d'horreur, (D) Francœur pâle & mourant
Par son cheval fougueux traîné de rang en rang

(C) Ce chamberi-là n'est pas de Chamberi, mais comme le pere de Chamberi étoit lui de Chamberi, le fils de Chamberi a pris le nom de Chamberi que portoit son pere Chamberi.

(D) Francœur étoit Franc-maçon, il venoit d'être fait chef de Loge, & recevoit pour la piece de vingt-quatre sols en faveur des Curieux indigens; c'est une perte pour les aspirans, comme ce n'étoit pas cher, j'allois me faire recevoir à crédit.

De son glorieux front, bat, fillonne la Terre,

Vous nous le payerez cher trop hautaine Angleterre ;

C'en est fait, vous pliez ; les courageux Grassins (E)

Rompent vos Escadrons & fixent nos destins ;

Déja des vieux Guerriers le grand cœur les anime

Du Roi victorieux ils emportent l'estime,

Fils de la liberté la valeur les conduit,

Ils volent au combat, la victoire les suit.

O Mars, qui l'auroit crû qu'une troupe nouvelle

Fit voir à son berceau tant d'ardeur, tant de zéle,

Tous enfans des plaisirs, élevés dans Paris,

Au milieu des Caffés, & des Jeux & des Ris,

Ils partent, les voilà, Régiment *intrépide*,

Que les François sont grands quand leur Maître les guide !

(E) Cela s'entend tout seul, les Grassins sont assez connus.

LOUIS les animoit, *l'Anglois est abbatu*.
Et la ferocité le cede à la vertu.
Comment ces jeunes gens, *doux, enjoués, aimables*,
Sont-ils dans les Combats des Lions indomptables?
Quel assemblage heureux, de graces, de valeur;
L'auroit-on pû penser, jeune & brave la (F) Fleur,
Que fait pour les amours, dans ta vingtiéme année,
Antoin eût vû si-tôt finir ta destinée?
Que nos Lauriers sanglans doivent coûter de pleurs,
Que deviendra Rosette en proie à ses malheurs
D'un Guerrier tel que toi veuve avant l'hymenée,

(F) Fils naturel, mais légitimé, d'un fameux Fleuriste de Provins, il herita à la mort de son pere de prés de deux mille pieds de Rosiers qui rapportoient au moins chacun une livre de conserve de Roses; mais la succession mangée en six mois, le jeune la Fleur embrassa le parti des armes en. 1746. Il a fait avec honneur les Campagnes de Boheme

A faire un autre choix la voilà condamnée ;

Tu meurs, cher (G) Leonard, mais deux petits marmots

Heritiers de ton nom deviendront des Heros,

C'est des braves François la plus chere espérance,

Ils seront comme toi Protecteurs de la France,

Ces jeunes mirmidons portent déja tes traits ;

Ils te remplaceront, tu peux mourir en paix

Puisque tu meurs, pleuré du Prince *le plus tendre*,

Il honore de pleurs le sang qu'il fait répandre,

Que *de l'Elbe à la Seine* on entende en tous lieux,

Le plus cheri des Rois, *est* le plus glorieux.

Par Mrs. DE VOLTAIRE & PARISIEN.

(G) Leonard avoit été Comédien de Campagne, il venoit debuter à Paris à l'Opera Comique, quand il fut enrôlé à Charenton par deux Suisses; l'Opera Comique alloit contribuer pour le ravoir, mais ce spectacle vient, dit-on, de mourir aussi par Arrêt du Conseil. *Requiescat in pace*, quel dommage!

CHAPITRE XII.

Suite du précédent.

QUand j'eus fait la lecture de ce Poëme divin, je reçus les applaudiſſemens que je méritois, de toute l'aſſemblée ; chacun fit ſes remarques judicieuſes, & convint de bonne foi, en me rendant juſtice, que j'étois un homme incomparable ; je reçus modeſtement cet éloge, qui m'étoit dû à juſte titre, & demandai à mes camarades ſi leur zéle pour la Patrie s'étoit borné à ſe bien battre ; Picard répondit auſſi-tôt, que quoiqu'eſtropié il avoit la tête bonne, & qu'il n'avoit garde de laiſſer échaper une ſi belle occaſion de ſignaler ſon zéle Académique ; en même-tems il nous récita de mémoire des vers ſur la

bataille de Fontenoy ; mais ils étoient alors encore imparfaits, ceux qu'on va lire ſont au moins la cinquiéme Edition, revûë, corrigée & augmentée conſidérablement par l'Auteur. Nous donnons tout de ſuite au Public ce que nous avons de mieux ; les Editions précedentes n'ont été que Manuſcrites ; nous ne voulons être achetés qu'une fois, & Dieu veüille encore que nous le ſoyons.



VERS

VERS
SUR LA BATAILLE
DE FONTENOY.

QUOI! je ferai filentieux
Comme une huitre dans fon écaille
Lorfque la fameufe Bataille
Met en train jufqu'aux vielleux,
Et que chacun rimé ou rimaille!
Ai-je donc peur qu'on ne me raille
D'ofer faire une ftrophe ou deux
Après ce Chantre fi fameux
Qui célébre depuis Noailles
Jufqu'au moindre petit morveux,
Portant talon rouge à Verfailles?
Sans parler la langue des Dieux,
Et faire de ces Vers pompeux
Qu'en écoutant fouvent on bâille;
Ne puis-je au moins, vaille que vaille,
Célébrer mon ROY glorieux.
Souvent le cœur ingenieux

Vaut bien un eſprit qui travaille.
~~Le Roſſignol mélodieux~~
N'empêche pas qu'en mêmes lieux,
Un peuple d'oiſeaux ne piaille,
Et l'on entend juſqu'à la caille
Chanter l'amour, chanter ſes feux.
Le tranſport vif, tumultueux,
Et le *vivat* de la canaille,
Sont plus expreſſifs, valent mieux
Que le ſtyle faſtidieux
D'un Orateur pédant qui braille;
Je puis donc crier avec eux
Vive LOUIS victorieux;
Qui dès qu'il entend qu'on tiraille,
Et que l'Anglois préſomptueux
S'avance & contre nous feraille,
De Tournay quittant la muraille,
Part & va d'un pas courageux
Dans l'endroit le plus perilleux,
Et frappant d'eſtoc & de taille,
Vous chaſſe, comme truendaille,
Ces ennemis ambitieux,
A qui nous ſommes odieux
Plus que le Pape & la Prêtraille.
Plus farouches que valeureux
Malgré le *peut-être*, orgueilleux

De Sir Ros Biff de Gournouaille,
Ces ennemis toujours hargneux,
Qui d'un air fier & dédaigneux
Nous regardoient comme marmaille;
La peur qu'eut notre valetaille
Fit qu'un instant devint douteux;
Mais quand ce Saxon belliqueux
Qui de Mars a l'air & la taille
Eut rallié nos pietons bleux,
Nos gens devenus furieux
Dissipérent cette racaille
Comme un renard fait la volaille;
Et nos soldats audacieux
Bravant le tonnerre & les feux
De leurs canons pleins de mitraille
Sembloient de fiers chevaux fougueux
Qui franchissent un feu de paille:
Et toi, digne présent des Cieux,
A ton âge crois-tu qu'il faille
Egaler déja tes ayeux.
Et lorsqu'on est si périlleux,
A seize ans faut-il que l'on aille
Affronter des perils affreux.
Mais écartons loin de nos yeux
Ces objets dont mon cœur tressaille,

Et de nos ennemis honteux,
Sans craindre aucune represaille,
Rions, dansons, faisons ripaille :
Et que l'écho d'un ton joyeux
D'après ce peuple trop heureux
Sans cesse repéte & criaille,
Vive LOUIS victorieux :
Et pour les sourds, qu'une medaille
Redise, ainsi qu'à nos Neveux,
Vive LOUIS victorieux.

PICARD.

Voilà ce qui s'appelle un chef-d'œuvre des mieux conditionnés ; & qui vaut bien tout le pompeux galimathias de nos Poëtes modernes qui, à beaucoup près, ne chantent pas aussi bien que nous nous battons ; je rendis à Picard avec usure les complimens qu'il m'avoit fait pour m'en attirer de nouveaux selon l'usage établi parmi Messieurs les Auteurs ; mais je ne fus pas ensuite à leur exemple décrier mon ami en secret à l'oreille d'un chacun comme

cela ſe pratique encore dans ce charitable corps. Je ne dis jamais que ce que je penſe.

Le Normand, qui pendant tous ces complimens réciproques, ſembloit chercher un air, nous fit croire qu'il venoit de faire en impromptu auſſi quelque choſe, & il ne tarda pas à nous chanter le Pont-neuf ſuivant.

CHANSON

Sur l'air, *Reçois dans ton galetas.*

J'Avons vû le Poëm fringant
Fait par Mr. de Voltaire,
Quoi qu'il ait de l'eſprit tant,
Eſt-ce que je devons nous taire
Pour briller tout comme lui,
Je n'avons qu'à chanter LOUIS... *bis.*

Aux plaines de Fontenoy,
Si t'avois vû ce Monarque,
Son air inspirant l'effroi
Sembloit commander la Parque.
Les Ennemis crioient tous;
Le voilà, morbleu, sauvons-nous . . . *bis.*



On voyoit aussi partout
L'Mari d'Madam la Dauphine,
De son Pere il a le goût;
La beauté, le cœur & la mine,
C'est plaisir d'être Papa,
Quand on a des enfans com ça . . . *bis.*



Et toi brave Maréchal,
Toi de Saxe le grand Comte,
Si l'on trouvoit ton égal,
Je dirois bon queu chien de conte,
Car je ne vois que le Roi
Qui puisse l'emporter sur toi. . . *bis.*

Vous qu'on peut nommer Guerriers,
Colonels & Capitaines,
Et vous autres Officiers
Cueilleurs de Lauriers par centaines,
Je dirai ce qui vous convient,
Mais un petit moment, voila qu'ça vient... *bis.*

Les Anglois à leurs dépens
Connoissent votre courage
A tous vos coups fordroyans,
Envain ils opposoient leur rage,
Ils expiroient glorieux
D'être terrassés par des Dieux.. *bis.*

LE NORMAND.

A tous les *bis* de cette chanson toute l'Assemblée avec l'Académie faisoit *chorus ;* en un moment elle passa de sale en sale, & de lit en lit; voilà ce que c'est que de faire de belles choses.

Enfin l'Académie se sépara ; Picard promit de nous joindre

dans peu de jours; les autres quand ils pourroient ; & je retournai à Tournay avec Blanchar ; l'on commençoit à canoner la Citadelle, elle fit une défense de tous les diables, tint ferme, mais finit enfin par où finissent tous nos Ennemis, par céder & se rendre au Roi.

Fin de la troisiéme Partie.





